Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/oeuvresdiversesd01verg

ŒUVRES
DIVERSES
DE
Mr VERGIER,
Commissaire de la Marine.

NOUVELLE EDITION,

Plus ample & plus correcte que les précédentes.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Chez N. E. Lucas, Libraire, dans le Beurs-Straat, près du Dam, à la Bible d'O.

M. DCC. XLII.

Universitat
BIBLIOTHECA
Otraviensis

429023

CSP
PQ
1931
.A1
1742
V.1

EPITRE

A MON RECUEIL,

En le présentant à M. le Duc de Noailles, qui m'avoit fait l'honneur de me le demander.

Désiste-toi de cette vaine instance,
Il faut partir malgré ta résistance,
Recueil secret de mes amusemens;
Je le vois bien, tu te fais violence.
Formé, nourri, dans l'ombre & le silence,
Tu crains le jour, tu crains les jugemens
Que contre toi va porter maint Critique:
Tu n'as, dis-tu, ni tour, ni traits brillans,
Ni l'air pompeux, ni le ton emphatique
Dont nous voyons tant d'écrits petillans.
Propos naïfs, innocent badinage,
Simples Portraits de mes fragilitez,
Même par fois lascif libertinage
Sont, me dis-tu, tes seules qualitez:
De tout cela je conviens & j'avoue,
Qu'avec raison tu crains, & je t'en loue;
Mais il n'est plus en ton choix d'éviter.
On te demande, il faut te présenter.
Puis ne crois pas qu'au Public je te livre,
Ni qu'au destin de maint malheureux Livre,

Imprudemment je veuille t'exposer ;
Tu vas d'un seul essuyer la censure :
Bien est il vrai que sa lumiere est sûre ;
Et qu'à ses yeux on ne peut déguiser
Aucun deffaut, mais il sçait excuser.
A ton air simple, il va bien tôt connoître
Que ce n'est point dessein ambitieux
De bel esprit qui jadis t'a fait naître ;
A mes desirs un soin plus précieux,
Le tendre Amour te donna la naissance ;
Mes premiers Vers chanterent sa puissance :
Ah ! que ne suis-je en ce bienheureux tems ;
Que de douceurs l'un à l'autre enchaînées !
A peine alors je comptois les années
Comme aujoud'hui je compte les instans.
De l'amitié, le lien plus durable,
Pour me tenir, malgré l'éloignement
De mes amis, toûjours inséparable
Dès son berceau te servit d'aliment :
Puis le plaisir qu'inspire longue table,
Cette gayeté que fait vin délectable
Jusqu'en nos cœurs par le sang découler,
De te grossir vint aussi se mêler,
Et tous enfin t'ont donné d'un Volume
L'air important : ne crains pas cependant
Que contre toi cette apparence allume
Critique austere en ton Lecteur prudent.
Belle orgueilleuse, & qui croit qu'à ses charmes
Tout doit céder, tout doit rendre les armes,
Qui confiante & d'un air satisfait,

Vain

Vain étalage en tous lieux nous en fait,
Pour ſes défauts trouve peu d'indulgence :
Celle au contraire en qui timidité,
Sage pudeur, modeſte négligence,
Ne laiſſe voir aucune avidité
De tout charmer, ni du renom de Belle,
Sur ſes deffauts trouve grace aiſément.
Olympe veut qu'Agis ſoit ſon Amant ;
Le goût d'Agis en décide autrement :
Quoi, trouve-t'elle à ſes vœux un Rebelle ?
Vous le voyez : Olympe a toutefois
Charmes d'eſprit & de corps à la fois,
Graces, beautez, perfections ſans nombre ;
Mais au tableau ſe trouve certaine Ombre,
Ombre pourtant qu'il faut bien excuſer,
Si nous voulons de quelque femme uſer ;
Cette Ombre-là par Agis eſt connue,
Et le voilà d'Olympe dégoûté.
De moins de grace & de moins de beauté
Cette même Ombre en Doris ſoutenue,
Sur lui ne fait aucune impreſſion,
Il l'a traduit même en perfection ;
C'eſt pour cela qu'il l'aime, qu'il l'adore :
Celle au matin qui de ſes rayons dore
Rians Côteaux, Prez, & Jardins fleuris,
Eſt moins parfaite à ſes yeux que Doris.
D'où vient qu'Agis à l'une ainſi pardonne
Ce que dans l'autre il ne ſçauroit ſouffrir ?
C'eſt que Doris pour ce qu'elle eſt ſe donne
Que pour parfaite Olympe vient s'offrir,

Et de l'aimer qu'il ſemble qu'elle ordonne.
A ſes dépens ſois ſage, mon Recueil ;
Contente-toi d'un médiocre accueil ;
Point de fierté vaine & préſomptueuſe,
Du bel Eſprit ordinaire attribut,
Prens comme grace & non comme tribut,
Si quelquefois louange un peu flateuſe,
Lecteur poli veut bien te diſpenſer ;
Et ſi tu vois en ride monſtrueuſe
Sur quelque endroit ſon ſourcil ſe froncer,
Garde-toi bien d'aller en Phrénétique,
Suivant la fougue & l'ire Poëtique,
Contre ſon goût crier avec hauteur ;
Rires moqueurs ſont de telle colere.
Les fruits certains & le commun ſalaire :
Mais bonnement, dis-lui, ſage Lecteur.
C'eſt ſans raiſon que ton front correcteur
Sur mes défauts par replis ſe renfrogne ;
Je ne ſuis point né d'un Auteur juré,
Je ſuis le fils obſcur, preſque ignoré,
D'Amant diſtrait, de vaporeux Yvrogne ;
Et chacun ſçait qu'humainement il faut
En l'un & l'autre excuſer maint défaut.

AVERTISSEMENT.

QUOIQUE l'Edition des Oeuvres de M. Vergier, que l'on vient d'imprimer à la Haye, paroisse plus ample que les précedentes; cependant après avoir comparé & raproché toutes les différentes Editions ensemble, on a remarqué dans cette Edition de la Haye, une supression de plus de trente Piéces, qui ont donné lieu à cette nouvelle Edition d'Amsterdam, divisée en deux Volumes, avec chacun leur Suplément, afin de la distinguer des autres; & on peut se convaincre en partie de ce retranchement par la Lettre de l'Auteur à M. le Comte de Médavi, où l'*Avanture des trois Sœurs*, est aussi du grand nombre de celles entierément suprimées.

Ce Conte, quoiqu'un peu libre, est écrit néanmoins avec tant de graces; les peintures en sont si vives, si animées, si frapantes, que l'on auroit crû faire tort aux

aux Amateurs de cette habile Poëte, & à cette Edition, si l'on ne l'y avoit restitué, de même que toutes les autres Piéces. Ce seroit dommage de rien perdre d'une plume si délicate & si ornée; tout en est trop excellent.

L Editeur de l'Impression de la Haye l'a bien reconnu; mais il s'est laissé vaincre par des scrupules, ce me semble, bien peu fondez; j'en parle d'après son aveu. Il dit, dans son Avis du troisiéme Tome; *Qu'on a gardé dans son Edition les ménagements que l'Auteur auroit gardés lui-même, à l'égard de plusieurs Piéces qui ne doivent point être imprimées, de même que quelques circonstances un peu trop marquées, dont la supression n'ôte*, dit-il, *rien au mérite de ses Ouvrages.*

N'en déplaise à l'Auteur de cet Avis; en prenant ce parti, il a arrêté le cours de l'Edition de la Haye, en occasionnant celle-ci; parce que les Sçavants & les Curieux préfereront toujours le Recueil le plus complet des Ouvrages de M. Vergier.

On donne donc ici les véritables Oeuvres de cet Auteur, bien complettes. Ce Recueil contient un nombre de Piéces qui n'avoient point encore vû le jour; & celles qui ont déja paru, y sont sans doute plus correctes que dans les autres Editions, puisqu'on peut assurer qu'elles ont été exacte-

ment

copiées, revûes & corrigés sur un Manuscrit écrit de la main de l'Auteur dont il avoit fait présent à un intime Ami.

On trouvera dans cette nouvelle Edition, le Recueil complet de ses Parodies ou Chansons de Table, qui sont fort estimées. M. Vergier, à son retour de Paris, pour satisfaire aux empressements de ceux qui les lui demandoient en fit faire des Copies, qu'il accompagna d'une Epitre pour chacune des personnes à qui il les adressoit.

Les Oeuvres de cet Auteur, outre ses Chansons, & ses Piéces détachées, contiennent aussi un grand nombre de Lettres en Vers, ou en Prose, mêlée de Vers, qu'il a écrites à ses Amis, & qu'il égayoit par des Fables, des Contes, ou autres Piéces convenables au sujet dont il s'agissoit.

L'exactitude de sa versification, la délicatesse & le tour noble de ses pensées, font le mérite de ses Poësies, de même que ces traits naturels & ces images riantes dont il sçavoit orner jusqu'à ses moindres Productions.

Il ne les regardoit cependant que comme des amusements; & si l'on avoit suivi ses intentions, elles ne seroient jamais devenues publiques.

Jacques Vergier, Conseiller du Roi, Ancien Commissaire de la Marine, nâquit à Lyon

Lyon en l'année 1657. il étoit encore fort jeune, quand on l'envoya à Paris pour y achever ſes études, qu'il continua juſques à la fin de ſon cours de Théologie en Sorbonne, où il prit ſes Grades de Bachelier, mais dans la ſuite, ſe ſentant peu de penchant pour l'Etat Eccleſiaſtique; auquel on l'avoit deſtiné dès ſon enfance, il entra dans le monde, où il ſe fit des amis & des Protecteurs.

En 1690. il fut fait Commiſſaire de la Marine, & il a exercé pendant pluſieurs années, ſucceſſivement dans les Ports de Rochefort, de Breſt & de Dunkerque.

Il a auſſi exercé en differens tems à Dunkerque, la Charge de Commiſſaire Ordonnateur. * Il fut en 1700. nommé à celle de Préſident du Conſeil de Commerce de cette Ville. Il avoit contribué à l'établiſſement de cette Chambre avec Monſieur de Barentin, pour lors Intendant de Flandres.

Il avoit fait pour le ſervice du Roi quelques Voyages en Angleterre, & y accompagna Monſieur le Duc d'Aumont qui l'avoit de-

* *La Cour donne ordinairement cet Emploi par Brevet au Commiſſaire le plus experimenté au défaut ou en l'abſence de l'Intendant, dont il fait les fonctions.*

demandé au Miniſtre, lors que ce Seigneur fut nommé Ambaſſadeur en cette Cour en 1712.

Au retour de ce Voyage, & après la démolition des Forts de Dunkerque, ayant, avec l'agrément de la Cour, vendu ſa Charge de Commiſſaire de la Marine, il ſe retira à Paris, où il fut aſſaſſiné par des Voleurs de la Bande de Cartouche, dans la Rue du Bout du Monde, le 16. d'Aouſt 1720, âgé de 63. ans.

M. VERGIER a paſſé parmi tous ceux qui ont eu quelque liaiſon avec lui, pour un Homme de très-bons ſens, ſage, diſcret, & qui dans un grand uſage du Monde avoit perfectionné ſon goût naturel, & acquis des lumieres qui le rendoient capable de grandes choſes. Son génie ſe déploye tout entier dans ſes Ecrits: On y voit par tout les ſentiments d'un cœur droit & paiſible, qui ſe prête de bonne grace à ſes Amis, & qui donne volontiers à des Plaiſirs galants & délicats, les loiſirs que lui laiſſent des affaires importantes. Philoſophe, Homme de Societé, avec beaucoup d'agréments dans l'eſprit ſans aucun mélange de Miſantropie ni d'amertume, il badine noblement ſur les moindres ſujets; s'il raille, c'eſt avec beaucoup de retenue; mais on ne découvre

en lui aucun penchant pour la médiſance, & jamais il ne lui eſt échapé le moindre trait qui pût lui faire des ennemis.

EPITRES

EPITRES.

EPITRE I.

A MONSIEUR LE COMTE DE PONTCHARTRAIN.

JA long-tems a, Seigneur, que n'ai reçû
De votre part, mot de réminiſcence :
De mon eſpoir me ſerois-je déçû,
Car je comptois, avec pleine aſſurance,
Que mon reſpect, que mon zéle pour vous,
Zéle, reſpect, dont le penchant m'eſt doux,
Et dont la juſte & conſtante durée,
Avec mes ans doit être meſurée,
Pourroient finir avant le bon vouloir
Dont honorez mon indigne valoir.
Mais bien je voi, que mal ai fait mon compte;
Si qu'il me faut apprendre à décompter,

Et là-dessus me revient certain Conte,
Que par devis je vais vous raconter.
Un Moine gris, Frere Bonavanture,
De Saint François louable Nourriture,
Fut de son tems le plus beau Cordelier
Qu'eût onc reçû Monacale Clôture.
De grande étoit, mais nerveuse stature :
Visage frais, où l'on voyoit briller
Le coloris d'une mâle teinture.
Ses traits étoient beaux à s'émerveiller,
Fors toutes fois le nez, que d'aventure
Trop gros avoit, selon l'art de Sculpture;
Encor ce nez, ce deffaut singulier,
Pas bien ne sçait par quelle conjoncture,
Dames aimoient plus qu'un trait régulier.
Quant à l'esprit, pas n'avoit de Voiture,
Le tour gentil, la tendre mignature.
Pas ne croyez qu'il s'allât travailler
A démêler le sens de l'Ecriture.
Contre l'amour & sa douce imposture;
Moins s'occupoit encor à criailler.
Bon Goguenard, s'entendoit à railler:
De Rabelais en toute conjoncture,
Et de Marot son unique lecture,
Savoit à point les bons propos bailler.
D'ailleurs jamais n'eut de souci ni cure,
Fors qu'au Couvent d'un soin particulier,
Il gouvernoit & Cuisine & Cellier.

Tel étoit donc Frere Bonaventure,
Et tel, jugez s'il manquoit d'avanture.
Amour n'avoit mets tant soit peu friands;
Qu'il ne servit devant cettuy Saint Frere.
Tendres beautez, objets doux & rians,
Sans cesse étoient à l'huy du Monastére,
Comme Plaideurs à l'huy d'un Président.
Vous eussiez vû, sans pudeur, sans mystére,
Un rendez-vous; l'une lui demandant;
L'autre modeste, ou du moins politique,
Du coin de l'œil de loin l'intercédant:
Impatiente, une autre l'attendant,
Si qu'à vâquer à si grande pratique,
Besoin eût eu de plus d'un Ajudant.
Mais telle étoit sa vigilance extrême,
Dans le travail tant étoit résolu,
Que d'un seul Cas n'auroit jamais voulu,
S'en rapporter à d'autre qu'à lui-même;
Et ce qui plus doit surprendre en cela,
C'est qu'entre tant de diverses Clientes,
Nulles n'étoient nullement suppliantes,
Fors une seule; encore celle-là
Tant vieille étoit que plus n'étoit de mise.
Celle-ci donc, c'étoit Dame Céphise,
Lasse de perdre & ses soins & ses pas,
Voulut tenter, si quelque bonne somme
D'argent comptant, offerte au benoit homme,
Ne pourroit point suppléer aux appas

Qu'elle eut jadis, mais que la triſte courſe
De ſoixante ans avoit lors effacez.
Cent écus d'or avec peine amaſſez
Pour cet effet ſont mis dans une bourſe :
Puis au Couvent ſes pas ſont adreſſez.
Ores qu'amours, tant ſoient interreſſez,
Cent écus d'or ſont de grande reſſource.
Avec ce trait ne ſeroient repouſſez
Les vœux de Cil, qui ſur la noire ſource
Fait naviger les pâles trépaſſez.
Céphiſe à peine au Galand à ſandale
Eut étalé ce métail enchanteur,
Qu'il prend pour elle un ton doux & flateur;
Qu'elle devient à ſes yeux ſans égale.
Elle n'eſt plus cet objet de mépris :
Par ce moyen ſes rides s'applaniſſent,
Son teint fleurit, ſes tetons ſe durciſſent;
Dents de blanchir, bras, cuiſſes, s'arrondiſſent;
Oncques ne fut plus brillante Cypris.
Bref, rendez-vous au lendemain fut pris,
Pas ne pouvoient différer davantage;
Car ſans compter l'amour & l'intérêt,
Maîtres preſſants à qui délai déplait;
Céphiſe avoit Epoux rude & ſauvage,
Qui ſe jour-là, coucher aux champs devoit:
Et d'autre part Frere Bonaventure
Tout à propos permiſſion avoit
D'aller paſſer deux jours hors la Clôture.

Ainſi

Ainſi jamais arriver ne pouvoit,
Tems plus commode à pouſſer l'avanture.
Le lendemain, comme l'avoit marqué,
Le Mari part : le Galant enfroqué
Se rend au ſoir chez la vieille Céphiſe ;
Là dans l'inſtant, blanche nappe fut miſe ;
Enſuite on ſert un ſouper excellent ;
Mais ce qui plus y parut ſucculent,
C'eſt que le Moine en levant ſa ſerviette ;
De prim'abord trouvā ſur ſon aſſiette
Le riche don par Céphiſe promis,
Qui ſans façon dans la poche fut mis :
Puis à manger largement ont procéde :
Puis de tâter ragoût où rien n'excéde ;
Et bien croirez que n'y furent obmis,
Truffe, Artichaud, Champignon, ni Morille,
Ingrédiens de Vénus favoris.
Jà dans les yeux des convives pétille,
Joye éclatante, étincelans deſirs :
L'on boit bon vin, l'on ſe met en goguette ;
L'on dit bons mots, gaillarde chanſonnette.
Enfin après avoir bien tour-à-tour,
Dans tous les ſens éguillonné l'amour,
En s'embraſſant, le ſouper ils finiſſent.
Lit non trop mol, mais propre & bien tiré ;
Semé de fleurs étoit tout préparé ;
Là nos Amans deshabillez s'uniſſent.
Jà ſon office amour avoit tenté,

Tiré rideaux, éteint les Luminaires ;
Jà commençoient en pleine liberté,
Palpations, baiſers préliminaires,
Lors qu'à la porte un grand bruit on entend :
Le bruit redouble, & Céphiſe à l'inſtant,
Pour voir qui c'eſt, accourt à la fenêtre :
C'eſt ſon mari ; c'eſt le terrible maitre ;
Je ne ſçaurois autrement appeller
Aucun Epoux, quelque bon qu'il puiſſe être ;
Car au logis dès qu'on le voit paroître,
Plaiſirs de fuïr, amour de s'envoler :
Voyez quels biens celui-ci vient troubler !
Quoi qu'il en ſoit, s'étant fait reconnoître,
Il faut qu'on ouvre : adonc le Cordelier,
Ores n'ayant le tems de s'habiller,
Entre ſes bras prend en hâte ſa robe ;
Manteau, Capuce, & par la garderobe
Où répondoit un petit eſcalier,
Gagne la rue au danger ſe dérobe.
Or le Mari, de rien n'ayant ſoupçon,
Se met au lit en la place du Frere ;
Non toutefois de la même façon ;
Car y dormir fut ſon unique affaire.
L'autre auroit ſçû mieux employer le tems ;
Même avant jour pour des ſoins importans,
Il ſe réveille, à tâtons il ſe léve,
Sort & va voir ſon Procureur Griffin,
Son Avocat, le Greffier : puis enfin,

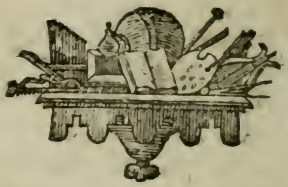
Au lieu des Plaids ſa tournée il acheve.
Là le grand jour lui fait voir clairement
Que ce manteau ci-devant d'écarlate,
Où maint galon d'or & d'argent éclate,
Lors gris étoit & fait groſſiérement:
Qu'à la culotte, au chapeau même choſe,
Même couleur, même Métamorphoſe:
Si que penſif il s'en alloit ſurpris,
Tâchant en vain d'en deviner la cauſe;
Mais vous, Seigneur, à qui ceci j'écris,
Devinerez aiſément l'avanture,
Peut-être même avez déja compris,
Que tant la peur jointe à la nuit obſcure,
Avoit troublé Frere Bonaventure,
Qu'au lieu du ſien avoir pris le chapeau
Et la culotte, & le rouge manteau,
Que le Mari ſouloit en Ville prendre,
Et qui pour lors giſoient auprès du Lit:
Pareillement que l'autre dans la nuit,
Où trop eſt-on ſujet à ſe méprendre,
S'étoit vêtu du Monacal habit:
Heureux cent fois s'il avoit pris la force
Comme il avoit pris la peau du Lion;
Mais ce n'étoit en lui que vaine écorce,
Ainſi qu'on vit dans les champs d'Illion,
Tout le harnois, du fier, du preux Achille,
Au beau Patrocle autrefois inutile.
Mais faiſons trêve à la digreſſion,

Trop long je ſuis, bien le ſens-je moi-même ;
Du Mari donc la ſurpriſe eſt extrême ;
Il ſe regarde avec attention :
Il tâte, il fouille, il trouve en ſa pochette
Cens écus d'or, leans mis en cachette :
Ceci redouble encor l'étonnement :
Soupçon s'y joint, ſi que dans le moment
Il laiſſe-là, plaids, procès, ſoins d'affaire
Pour s'en aller éclaircir ce Myſtere.
A peine eut-il quatre pas cheminé,
Qu'il rencontra Frere Bonaventure,
Ayant encor la rouge couverture,
Et le chapeau d'un blanc plumet orné.
Plaiſante étoit l'une & l'autre figure,
Et dans cent ans n'auriez pû débrouiller,
Lequel étoit ou Moine ou Cavalier.
Mais direz-vous, d'où venoit donc le Frere ;
Je le croyois au fond du Monaſtere ;
Comment encor le trouvons-nous ici ?
Ce doute eſt juſte & doit être éclairci.
Quand le Ribaud s'évada dans la rue,
Bien conviendrez qu'il étoit heure indue
Pour ſe pouvoir au Couvent retirer.
Donc attendant que l'heure en fût venue ;
Parmi les champs il alla s'égarer ;
Mais le Soleil commençant d'éclairer,
De ſon Couvent il reprenoit la route,
Si plein encor & ſi préocupé,

Du

Du grand péril dont il eſt échappé,
Qu'à ſes habits ne prit garde ſans doute;
Voilà le fait expliqué ſimplement.
Le pauvre Epoux déja rempli d'ombrage:
Voyant le Frere en un tel équipage,
Pas n'eut beſoin d'autre éclairciſſement;
Si bien qu'il crut entendre clairement
Certain Démon, qu'on nomme Cocuage;
En l'embraſſant lui tenoit ce langage:
Meſſire Arnaud ſoyez le bien-venu;
Conſolez-vous des infortunes vôtres;
Pour mon féal vous êtes reconnu;
Adonc prenez place parmi les nôtres.
De ce conſeil bien ſçut-il profiter:
Pas ne voulut ſon malheur ébranler;
Ainſi que font d'autres par maint eſclandre;
Mais ſagement il ſçut ſe contenter
D'aller tout doux au Frere, & de reprendre
Ses vêtemens & les ſiens de lui rendre.
Pas tout portant au Frere il ne rendit;
Les écus d'or il retint, & lui dit:
Frere, n'ayez regret à cette ſomme;
Le tems perdrez à me le demander;
Car d'un ſi ſaint & ſi vertueux homme
Bien-aiſe ſuis de Reliques garder.
Puis à loiſir s'en retourna plaider.
Mais au logis fort grande fut ſon ire?
Des autres deux, quel fut le noir ſouci?

Pas ne ſeroit poſſible de le dire.
Le Cordelier pour s'être vû fruſtré
Des écus d'or, que jà tenoit en poche :
L'autre d'avoir tant ſeulement flairé,
Morceau ſi cher, dont elle étoit ſi proche,
Et qu'elle avoit ſi long-tems deſiré.
Et là-deſſus beſoin n'eſt que je diſe
A qui je veux cettui Conte appliquer ;
Bien verrez-vous que je veux vous marquer,
Par la douleur du Moine & de Céphiſe,
De quel chagrin me verriez agité ;
Quel deuil enfin porteroit le cœur nôtre,
Si perdois la bienveillance du vôtre
Après m'en être un ſi long-tems flatté.



EPITRE II.

A MONSIEUR LE COMTE DE PONTCHARTRAIN.

De Dunkerque, 1695.

JE ne vous ai rien dit des faits de la Marine,
Seigneur, n'en soyez pas surpris ;
Au bon vin, aux bons mots, je sçai donner le prix,
Je sçai conter les tours qu'un Amant imagine,
Pour séduire une Belle, on trompe les Maris.
Mais quant à dispenser la gloire
Aux favoris de la victoire,
Ce n'est pas mon talent ; je ne m'en méle point,
Faisons donc mon métier, racontons quelque Histoire,
Plaisante s'il se peut ; C'est-là le plus grand point.
Utile il ne m'en chaut, ce n'est point mon affaire ;
Moralité peu m'importe à chercher,
Car ce n'est mon talent de prêcher ;
Au moins de prêcher de bien faire.
Or commençons. Non loin de ce séjour
Est une Ville, où malgré les allarmes,
Que fait régner le bruit affreux des armes,
Régnent aussi les plaisirs de l'Amour.
Dans cette Ville est une Gouvernante,

D'un esprit enjoué, d'un humeur prévenante;
Jeune & belle comme le jour;
De tous les cœurs elle dispose,
Et ce n'est qu'une même chose,
Que l'adorer & la voir un moment:
Son nom est Cléonis; oui, son nom de Roman;
Ne plaise à Dieu que son vrai nom je dise,
Ni qu'en mes vers imprudemment
Une femme je scandalise;
Surtout femme galante, & qui n'a qu'un Amant.
L'Amant de Cléonis vous choquera peut-être,
Et vous allez blâmer le trait qui la surprit.
Ce n'étoit qu'un Valet, simple & de peu d'esprit;
Mais souvent telles gens valent mieux que leur Maître,
Ils sont jeunes, sans soins: C'est une qualité
De tous tems en amour par les Sages requise,
Sans compter la commodité
D'avoir toûjours, sans qu'on s'en scandalise,
Ce que l'on aime à son côté.
Cette sage & fine conduite,
Selon gens qui pensent voir clair,
S'est aujourd'hui dans le monde introduite,
Au grand regret des Galans du bel air;
Et telle Femme, telle Veuve,
Telle fille, surtout, quant elle est au grand jour;
D'une austere pudeur va donner mainte preuve,
Qui des contraintes qu'à l'amour
Fait souffrir cette politique,

Dans

Dans l'obscur de son domestique,
Sçait se dédommager, même avec du retour.
Quoi qu'il en soit, pour le jeune la Rose
Cléonis en secret sent l'amoureux souci:
Aussi la Rose même est moins fraîche que lui.
Par de petits presens d'abord elle se dispose
Le cœur de son très-humble Amant;
Ruban, chapeau bordé, linge, mainte autre chose;
Tout est répandu largement:
Monte-t'elle en Carosse, ou bien en descend-elle,
Quoiqu'elle ait sous sa main de galans Cavaliers;
La Rose est son appui fidéle:
C'est lui qui lui met ses soulliers,
C'est lui qui le soir la déchausse,
Et toûjours la Belle avec soin,
Quand il lui rend ses services, rehausse
Ses juppes plus haut que n'est besoin:
Puis avec lui par fois elle se joue,
Le trouve-t'elle en chemin,
Elle va lui passant la main,
Tantôt sur le menton, & tantôt sur la joue;
Mais cela n'est qu'amusement.
Venons au fait, Cléonis le desire,
Et le desire fortement:
Elle ne pense, elle n'aspire
Qu'à pouvoir s'échapper d'auprès de son Epoux;
Car par tout des Maris jaloux,
Le fatal obstacle se trouve:

Par

Par tout leur pouvoir on éprouve:
L'on ne sçauroit nouer un secret rendez-vous ;
Que quelqu'un d'eux ne l'interrompe ;
Mais partout, grace au Ciel, en revanche on le trompe.
Pour s'échapper du sien, pour voir son Adonis,
Voici ce que fait Cléonis.
Elle avoit auprès d'elle une fine Soubrette :
Lucrece étoit son nom, confidente discrette,
Non sans grace & sans beauté :
Entre elles il fut concerté
Que la nuit la jeune Lucrece,
Dès que le Mari dormiroit,
Auprès de lui dans le lit se mettroit;
Tandis que sa tendre Maîtresse
Dans le lit de la Rose iroit.
Ce dessein pris, Cléonis se prépare;
Elle s'ajuste, elle se pare,
Consulte tour à-tour tous les miroirs du lieu ;
Des plus exquis parfums elle est assaisonnée :
Vous eussiez dit qu'elle fût destinée
A la couche de quelque Dieu.
Enfin voilà l'heure venue;
Le Gouverneur se couche & dort tranquillement :
Cléonis aussi-tôt du lit sort doucement,
Et Lucrece en son lieu doucement s'insinue,
Puis à pieds nuds, pour faire moins de bruit,
Va le cœur palpitant s'unir à ce qu'elle aime:
De la Réflexion voyez quel est le fruit,

Elle

Elle ſuppute en elle-même
Les plaiſirs qu'elle va goûter,
Et croit que tous ſes doigs à peine
Pourront ſuffire à les compter.
La ſupputation d'erreurs ſe trouva pleine.
Ainſi que Cléonis la confidente étoit
De l'aimable la Roſe épriſe,
Et pour prévenir l'entrepriſe,
Que contre ſon amour ſa Maîtreſſe tentoit;
Elle prit des moyens, & ſolides & fermes;
Elle ſe fit en ſi bons termes,
Et tant de fois pendant le jour,
Répéter par le Gars aſſurances d'amour;
Que quelque éloquent que Nature
En ce genre eût ſçû le former,
Avec l'autre la nuit il ne put s'exprimer.
Belles, cette méthode eſt sûre :
Et quand vous ſoupçonnez un Amant, un Epoux;
De partager les feux entre quelqu'autre & vous,
De l'adroite Lucrece imitez la conduite.
Il le faut avant qu'il vous quitte,
Faire tant & ſi bien parler,
Que quelque part qu'il veuille enſuite aller;
Il ne lui reſte rien à dire.
De nous autres Galans il n'en eſt pas ainſi,
Et nous ne ſçaurions y ſuffire.
En vain pour raſſurer notre jaloux ſouci,
Nous ferions nuit & jour dire à notre Maitreſſe

D'effet:

D'effectifs discours de tendresse,
Nous n'y gagnerions rien ; en tels discours sur-tout ;
Ce Sexe beau parleur, est plus fort que le nôtre,
Et telle que croyez être poussée à bout,
Vous y pousseroit vous, encor avec maint autre.
Mais revenons à nos Amans.
Cléonis essayoit par mille embrassemens,
Par des baisers pleins d'ardeur & de flâme,
De ranimer certain endroit,
Où les femmes pensent que soit
Le plus noble siége de l'ame.
Ce fut en vain ; le Dieu qu'elle reclame
Est sans oreilles & sans yeux ;
Toujours cruel, toujours capricieux,
Qu'on le demande, il se refuse ;
N'en ayez pas besoin, il vient se présenter :
En un mot Cléonis confuse
Perdit ses soins à l'exciter
Par mille caresses, qu'honnête
Il ne seroit de réciter :
Elle eut beau le solliciter,
Il mit néant au bas de sa Requête.
Lucrece d'un autre côté
Goûtoit peu de tranquillité ;
D'ennui son ame étoit saisie,
Et peut-être de jalousie
Que le Lit est fâcheux, lorsque l'on ne dort pas!
Elle se tourne, elle crache, elle tousse ;

Puis

Puis en báillant elle étend les deux bras;
Puis elle avance un pied, puis ſa cuiſſe elle pouſſe:
Elle fit tant enfin, pour calmer ſon ennui,
Que l'Epoux ſe réveille & l'amour avec lui
On ſçait qu'entre Maris & Femmes
L'on ne fait pas grands complimens:
Les préliminaires charmans,
Tendres diſcours, petits amuſemens,
Du pain eſſentiel des amoureuſes flâmes,
Aimables aſſaiſonnemens,
Ignorés des époux, ſont faits pour les Amans.
De cette ſauvage habitude
Le Gouverneur ſuivit le cours,
Et de ſa main pour tout diſcours,
Ayant fait ſeulement quelque léger prélude
Il vous ſaiſit Lucrece bruſquement;
La voilà bien embarraſſée:
A repouſſer ce bruſque embraſſement
Elle ſe fût volontiers efforcée;
Mais d'autre part elle n'oſoit
De peur de trahir le myſtére,
Si quelque choſe elle lui refuſoit:
Elle prit le parti de ſouffrir, & ſe taire.
Bel exemple de fermeté!
C'eſt-là qu'ils en étoient, quand la Dame irritée
D'être, malgré ſa dignité,
Par la Suivante ſupplantée,
Car du ſimple Valet elle avoit tout appris,

Revient

Revient à petit pas : Qui fut alors surpris ?
Ce fut elle de les entendre,
Et de peur de tout découvrir,
Comme l'autre il fallut & se taire & souffrir.
De cette Avanture galante,
Voilà l'essentiel raconté de mon mieux,
D'aller ensuite exposer à vos yeux
Comment du lit se retira la Suivante,
Comment Cléonis s'y remit,
Et les injures que vomit
Le lendemain contre Lucrece
Cette malheureuse Maîtresse,
Ce seroit à dessein endormir mon Lecteur :
Un Ecrivain, surtout un Raconteur,
Doit exposer ses faits avec prudence.
Il doit taire ou toucher seulement en passant
Ce qu'il trouve froid, languissant,
Pour s'étendre avec abondance
Sur ce qui peut donner de l'ame à son récit,
C'en est assez, Seigneur, j'ai dit.

EPITRE III.

A MONSIEUR LE COMTE DE PONTCHARTRAIN.

ON nous faiſoit eſpérer depuis long-tems, Monſeigneur, que nous aurions l'honneur de vous voir cet Eté dans ce Port, & il y a bien de la cruauté à vous d'avoir trompé nos eſpérances. Toutes les Dames de ce Païs, tant vieilles que jeunes, tant laides que belles; car nous en avons de toutes les façons; mais beaucoup plus des premieres que des ſecondes, aiguiſoient ſoigneuſement leurs charmes pour vous plaire. Regards, grimaces de toutes ſortes, étoient tous les jours étudiées au miroir, pour mieux vous toucher, & tout cela tems perdu pour elles. Vous remettrez la partie à une autre année. En vérité, Monſeigneur, la préférence que vous donnez aux Ports de Breſt & de Toulon n'eſt guére plus juſte, & je ne ſçai ſi vous y trouverez ce qu'on vous préparoit ici. Ce que je ſçai bien, c'eſt que vous ne verrez point en ces lieux-là, ni quelque part que vous alliez, une joie ni plus ſincére, ni plus reſpectueuſe que celle que votre préſence auroit fait naître en moi.

Je me donne l'honneur de joindre à cette Lettre, une Idylle que j'ai faite depuis peu. C'eſt morale toute pure. Vous y reconnoîtrez aiſément un vol que j'ai fait à Horace. C'eſt une imitation de cet endroit de ſa premiere Satyre.

Ut tibi ſit opus liquidi non amplius urna,

Mais vous y trouverez auſſi, Monſeigneur, que cet endroit, quoique le meilleur de mon ouvrage, eſt bien au-deſſous de ſon original. Je ne ſçai comment avec

des

des mains auſſi groſſieres que les miennes, j'ai pû me réſoudre à toucher des fleurs auſſi délicates que celles-là.

Au reſte, Monſeigneur, je ne ſçaurois vous remercier aſſez de la Lettre obligeante que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Un autre ſe réjouiroit par vanité des marques de bonté & de bienveillance, que vous avez bien voulu m'y donner, par la raiſon que.... *Principibus placuiſſe viris non ultima laus eſt*; mais je puis vous aſſurer, Monſeigneur, que ce ſentiment, & encore moins celui d'intérêt, n'entrent point dans la joye qu'elle me donne. C'eſt ſeulement parce qu'elle me fait connoître que vous approuvez l'attachement ſincére & reſpectueux avec lequel je ſuis, &c.

LA FORTUNE. IDYLLE.

CORYDON, CLYTAS.

CORIDON.

QUelle triſte langueur eſt peinte dans tes yeux ?
Quoi, Clytas, autrefois l'ornement de ces Lieux,
Depuis trois jours entiers garde un morne ſilence;
Quelque Loup raviſſant, trompant ta vigilance,
Auroit-il enlevé ta plus chere brebis ?
Non, je la vois bondir ſur ces rians tapis,
Ornée encor des fleurs dont la Bergére Iſmene
La para l'autre jour auprès de la fontaine :
Cette Bergere t'aime, & je le connus bien.
Mais quoi, toujours réveur, tu ne réponds rien ;

Voi combien eſt ſerain le jour qui nous éclaire,
Que ces prez émaillés offrent d'attraits divers!
Jamais de tant de fleurs ils ne furent couverts,
De ces jeunes Bergers entends le badinage,
Regarde-les jouer ſous ces épais feuillages;
L'un fait ſur ſon haut-bois retentir ſes chanſons,
L'autre d'un pied léger ſaute & danſe à ſes ſons.
Voi la belle Taſis près de ſon cher Philate,
Que d'amour dans leurs yeux, que de plaiſir éclate!
Le ſoin de leurs troupeaux, la crainte des jaloux,
Rien ne ſçauroit troubler un entretien ſi doux.
Le Berger embraſſant les genoux de ſa Belle,
De ſes feux empreſſés fait le récit fidele.
La Bergere interdite au récit de ſes vœux,
Du Berger, ſans parler, toriille les cheveux,
Et lorſque ce récit trop vivement la touche,
Sur ſes yeux tendrement elle applique ſa bouche;
De cet autre côté, voi Myrtil qui pourſuit
La jeune Cléonis. Cette Belle le fuit;
Mais elle ne le fait que pour le faire ſuivre.
Que de jeux, que de chants, au plaiſir tout ſe livre;
Des objets ſi rians ne ſçauroient ils bannir
Le chagrin que ton cœur ſe plait d'entretenir?

CLYTAS.

Hé! ce ſont ces plaiſirs, ce ſont ces objets même;
Dont l'aſpect trop charmant cauſe ma peine extréme.

CORYDON.

Que te ſont ces plaiſirs, pourquoi t'en affliger,
Puiſque

Puiſque ce ſont plaiſirs que tu peux partager ?
Ah ! Clytas, guéri-toi de cette affreuſe envie ;
Elle empoiſonnera tout le cours de ta vie.
J'avois, il m'en ſouvient, autrefois un Bélier,
Le plus beau qu'on pût voir, mais ſi particulier,
Qu'il eût voulu lui ſeul jouir du pâturage ;
On le voyoit ſécher & d'envie & de rage,
Lorſque d'autres troupeaux paroiſſoient à ſes yeux ;
Mais que devint auſſi ce Bélier envieux ?
Toûjours triſte, accablé des chagrins les plus ſombres,
Il deſcendit tout jeune au noir ſéjour des ombres.
Crains un deſtin pareil : d'un tourment infini
Un eſprit envieux, par lui-même eſt puni.

CLYTAS.

Que ces Bergers contens, chantent, ſe réjouiſſent ;
Je ne m'afflige point des biens dont ils jouiſſent ;
Et ſi de ces plaiſirs tu me vois m'attriſter,
C'eſt que je touche au jour où je dois les quitter.

CORYDON.

Les quitter ? ha ! j'entends le ſujet de ta peine ;
N'eſt ce point que l'amour en d'autres lieux t'entraîne ?

CLYTAS.

Hélas ! ſi j'écoutois les conſeils de l'amour,
Je ne ſortirois point de cet heureux ſéjour.
Ce Dieu ne tient-il pas en ce lieu ſon Empire ?
C'eſt ici ſeulement qu'un tendre cœur reſpire ;
Mais une Déité plus aveugle que lui,
La fortune m'entraîne après elle aujourd'hui.

CORY-

CORYDON.

Quel guide prens-tu là ? Combien de précipices
Sous tes pas ſont ouverts ? Sous quels triſtes auſpices,
Clytas, as-tu formé ce dangereux deſſein ?
Il vaudroit mieux qu'Amour eût verſé dans ton ſein
Tout ce qu'il a de traits qui rendent miſérable.
Tu connois bien Clindon, ce Berger vénérable,
Par les Hameaux voiſins ſans ceſſe conſulté,
Honneur que toutes fois il a cher acheté ;
Puiſqu'enfin c'eſt le fruit de plus de quinze luſtres :
Clindon, dis-je, aſpirant à des ſoins plus illuſtres,
Quitta le doux repos de nos prez, de nos bois,
Pour s'en aller groſſir la ſuite de nos Rois.
Mais qu'il fut bientôt las de l'éclat d'une vie.
Sans relâche expoſée, au menſonge, à l'envie !
Tout le charma d'abord dans ces auguſtes lieux ;
L'or, la pourpre éclatante éblouirent ſes yeux ;
Ce n'étoit que grandeur & que magnificence,
Mais il n'y trouvoit point la tranquille innocence :
Ces paiſioles ſommeils qu'au bord de nos ruiſſeaux
Inſpire mollement le murmure des eaux,
Tandis que nos troupeaux paiſſent les tendres herbes,
Ne ſe rencontroient point dans les Palais ſuperbes.
Jamais aucuns plaiſirs de chagrins épurés ;
Il ne voyoit que cœurs en ſecret dévorés :
L'avide ambition y corrompt toutes choſes,
Et toujours ce ſerpent eſt caché ſous les roſes.

Tout

Tout eſt grand dans ces lieux; mais tout eſt incertain,
Tel s'eſt vû comme un chêne élevé le matin,
Qui le ſoir eſt plus bas que la vile fougére.
Enfin reconnoiſſant combien eſt menſongére
La douceur que promet la faveur de nos Rois,
Clindon revint chercher & nos prez & nos bois.
Quels tranſports, à l'aſpect de ces lieux pleins de charmes?
De plaiſirs, de tendreſſes, on vit couler ſes larmes,
Et déteſtant le jour qui l'avoit vû partir,
Il jura mille fois de n'en jamais ſortir.
A ſes dépens Clytas, tu dois te rendre ſage.
La Fortune, croi-moi, n'eſt qu'un triſte eſclavage;
Ici nous jouirons des biens en ſûreté;
C'eſt l'unique ſéjour de la félicité.
La nature de peu ſatisfaite & contente
Trouve ici ſes beſoins par-delà ſon attente.
Quand on a ce qu'il faut, doit-on rien deſirer?
Dis-moi, ſi tu cherchois à te déſaltérer;
N'aimerois-tu pas mieux l'eau de cette fontaine,
Qu'on trouve toujours pure & qu'on puiſe ſans peine
Que d'aller ſatisfaire à ce beſoin preſſant,
Dans un fleuve fameux dont le flot menaçant
Avec ſes bords rongés t'entraîneroient peut-être?
Contente-toi du rang où le ciel t'a fait naître;
Contente-toi du bien dont il t'a fait preſent;
Il n'eſt pas grand, Clytas, mais il eſt ſuffiſant;

CLYTAS.

Je céde à tes raiſons : qu'il m'eſt doux de les ſuivre!
De quel trouble fatal ton conſeil me délivre!
Déja de mille ſoins l'un à l'autre enchaînés,
Les plus beaux de mes jours étoient empoiſonnés :
Mais tu m'as délivré de cent horreurs ſecrettes
Je ne vous quitte plus, agréables retraites.
Muſes, tendres chanſons, ruſtiques inſtrumens,
D'un innocent loiſir flateurs amuſemens,
Je vais gouter encor votre douceur extrême :
Et toi que j'immolois aux trompeuſes grandeurs,
Amour r'allume en moi tes plus vives ardeurs :
C'eſt de toi déſormais que mon ſort doit dépendre
Mais déja l'ombre ici commence à ſe répandre,
Il eſt tems de tirer nos troupeaux de ce lieu.
Adieu, cher Coridon.

CORIDON.

Mon cher Clitas, adieu.

EPITRE IV.

A MONSIEUR LE COMTE DE PONTCHARTRAIN.

J'Obeis, Monseigneur, & vous envoye l'Epithalame, que vous m'avez fait l'honneur de me demander. J'ai, suivant votre ordre, évité autant qu'il m'a été possible d'y méler les immodesties, qui me sont ordinaires & qui sont naturelles en de pareils sujets. Mais je crains bien que je n'aye fait comme ces femmes débauchées, qui veulent quelquefois se contrefaire, & à qui dans le tems qu'elles pensent observer le plus de modestie, il échappe des gestes, des regards, & d'autres traits qui en découvrent le véritable caractére. En tout cas, Monseigneur, s'il se trouve quelque chose qui vous blesse, vous en avez le remede en main : ou s'il y avoit trop de pareils défauts à corriger, vous pourriez jetter le tout au feu. Je n'en appellerai point, persuadé que tout Ouvrage qui n'est point de votre goût mérite cette peine. Je suis, &c.

EPITHALAME.

QUelle sainte fureur me saisit & m'enflâme
Où m'entraine Apollon ? Enfin je vous revois,
Beaux lieux où les desirs qui régnent dans mon ame
M'ont depuis quelque-tems transporté tant de fois.

Quelle cérémonie à mes yeux ſe preſente ?
Qu'entends-je ? quelle voix repéte à tous momens :
Brûlez d'une flâme conſtante,
Epoux, heureux Epoux, ſoyez toujours Amans.
L'Amour & l'Hymen à la tête
Font les honneurs de cette fête.
Mais l'Amour a d'Hymen pris l'air plein de pudeur ;
L'Hymen a pris d'Amour l'air tendre & plein d'ardeur,
Ils ne ſont plus l'un à l'autre contraires,
Entre eux plus de diviſion :
A leur air, à leur union,
On les prendroit aiſément pour deux freres :
Reſſemblance rare en nos jours,
Amour, Eſtime, Hymen, ſoyez unis toujours.

EPITRE V.

A MONSIEUR LE COMTE DE PONTCHARTRAIN.

RAISON avoit le délicat Horace,
Quand il disoit qu'en guise de cuirasse,
Devoit avoir sur le cœur triplé acier,
Cil qui tenta de Siller le premier
Le sein des Mers sur un Vaisseau fragile.
Homme mortel, œuvre de simple argile,
Comment jamais osas-tu seulement
Enviſager ce terrible Elément,
Quel calme même, à nos yeux ne présente
Qu'affreux dangers & que mort menaçante!
Pour moi jamais ne m'en fusse avisé,
Et si je l'ai sur ton exemple osé
Tenter cinq fois, j'en dis ma coulpe, & même
Je veux que mort me vienne moissonner
Si l'on m'y trouve encore une sixiéme;
Car j'ai juré de n'y plus retourner.
Mais de quel droit, me direz-vous peut-être,
Avez-vous fait ce frivole serment,
Qui vous soustrait à notre mandement?
Et qui de vous vous a rendu le maitre:
C'est bien repris; mais à cet argument

Je

Je répondrai ce qu'une fine mouche,
Dame pourtant de rang & de crédit
A ſon Epoux l'autre fois répondit.
Par les douleurs d'une pénible couche
La pauvre femme ayant vû de bien près
Les ſombres bords, les funeſtes Cyprès,
Avec ſermens, avec larmes ameres
Avoit juré de ne plus ſuccomber
Au cas par qui filles deviennent meres :
Et pour ne pas encor y retomber
Au bord du Lit, comme en un sûr aſyle,
En ſe couchant elle ſe retiroit,
Et reſtoit-là, tant que la nuit duroit.
L'Epoux d'ailleurs, homme doux & facile,
Et reſpectant religieuſement
De ſa moitié le ſolemnel ſerment,
Ou bien ayant des Mignones en Ville,
Pas ne troubloit ſa retraite tranquille :
Lorſque une nuit froidureuſe ſurvint
Par qui l'Hymen dans tous ſes droits revint.
Pour s'échauffer tous les deux s'approcherent,
En s'échauffant, corps à nud ſe toucherent.
Jugez par où, car pas n'étoient tournés
De dos à dos, mais bien de nez à nez.
Deſirs entre eux auſſi-tôt s'agacerent,
Mains de troter, baiſers d'être donnés,
Puis par l'amour, cuiſſes s'entrelacerent ;
Quoi, plus encor ? C'eſt qu'en un tel moment !

Vous eussiez fait, Seigneur, plus brusquement:
Car la froideur n'est vice de votre âge.
Or sur le point de commencer l'ouvrage,
Le bon mari fit ce qu'aux Champs Troyens,
Font chez Homere, & Grecs & Phrygiens,
Que vous voyez pleins d'ardeur de combattre,
Et l'un sur l'autre en grand arroi poussés,
Le dard levé, tout-à-coup se rabattre,
Pour se tenir discours des mieux dressés,
Puis en Lions se frapper & se battre.
A donc l'Epoux, tout prét à commencer
Le doux combat, s'avisa de penser
Au chaste vœu contracté par sa Femme,
Et s'arrêtant lui fit un beau discours
Sur le danger qu'auroit couru son ame,
Si de ses feux n'eût arrêté le cours.
L'autre répond: je vous suis trop-soumise
Pour avoir fait un absolu serment.
Suis-je de moi maîtresse? Aucunement.
Ains dans mon vœu condition ai mise
Qu'y donneriez votre consentement,
Et trop m'aimez pour l'y donner sans doute,
Partant, m'amour, poursuivons notre route.
Par ce discours le scrupule levé
Avec ardeur l'œuvre fut achevé.

Non moins soumis que la sainte mitouche,
A qui me suis en ce lieu comparé,
Bien croirez-vous que de rien n'ai juré,
Qu'en supposant, Seigneur, votre bon gré,

Et

Et bien qu'encor de ma derniere couche,
Cela s'entend de mon embarquement,
Pâle & défait, ſi d'un autre armement
M'aviez du doigt fait ſigne ſeulement,
J'y volerois ſans remontrances nulles,
Et préviendrois ſur cela vos ſcrupules,
Comme avez vû cette Belle aux yeux doux
Prévenir ceux de ſon pieux Epoux.
Quant aux ſuccès de notre longue courſe,
Longue en effet, puiſque ſi près de l'Ourſe
Avons couru, qu'avec frémiſſemens
Nous entendions ſes affreux heurlemens,
Pas ne ſçaurions en dire choſe aucune,
Sinon que vents, ſans ceſſe courroucés,
Flots en fureur, juſqu'aux Cieux élancés,
Du ſein profond du féroce Neptune,
Ont rudement nos Vaiſſeaux éprouvés.
Car, au ſurplus, depuis long-tems ſçavez
Que cinq mois a, qu'en la plaine liquide,
Contre la Gent, chez qui le Rhin rapide.
Finit ſon cours, tant avons bataillé,
Par feu, par fer, tant avons travaillé,
Que des deux parts pleſieurs ſont morts aux peines,
Et ſont giſſans aux ventres des Baleines.
Dieu veuille bien dans ſon beau Paradis
Entre ſes Saints leur donner large place,
Et dans cent ans nous faire méme grace.
Dites Amen; de bon cœur je le dis.

EPITRE VI.

A MONSIEUR LE COMTE DE PONTCHARTRAIN.

CHemin faiſant, Seigneur, je vous écris
De mauvais Vers, mais tels que les peut faire
Un Voyageur, qui pour pénible affaire,
S'en va piquant Mazette de vil prix.
Pas n'eſt pourtant tout-à-fait impoſſible,
Chemin faiſant, de plaire quelquefois;
Témoins certain Voyageur qui courtois,
Chemin faiſant, rendit pour lui ſenſible
Une beauté plus rebelle cent fois
Que ne fut onc la Déeſſe des bois.
Mais puiſque j'ai commencé cettui Conte
D'avis ſerois de vous le mettre à fin.
Chemin faiſant volontiers on raconte,
L'on trompe ainſi le tems & le chemin.
Cil dont je parle, étoit natif de Guyenne,
Bien Gentilhomme, en eſt-il d'autres là?
Quelque long cours que la Garonne tienne
Elle ne voit en tous lieux que cela,
Que gens iſſus de Nobleſſe ancienne.
Etoit de plus, jeune, bien fait, beau Sire;
Accort, hardi, beau parleur, c'eſt à-dire,
Parlant beaucoup, il n'importe comment;

Car

Car près du Sexe, il ne faut nullement
Dans ſes diſcours avoir tant de juſteſſe,
Flattez, louez, même impertinemment,
Sçachez parler le jargon de tendreſſe
Et rafiner toujours bizarement
Sur les devoirs, ſur les ſoins d'un Amant,
Et ſur les loix de la délicateſſe.
Ayez ſur-tout beaucoup de hardieſſe;
C'en eſt aſſez, vous aurez ſurement
De bel eſprit Lettres parmi les Belles;
Vous brillerez dans toutes les ruelles
Et gagnerez le ſurnom de charmant.
Notre Marquis avoit en abondance
Tous ces talens, & s'en ſervoit à point;
A donc un jour qu'en petite chevance
Il s'en alloit; Où? je ne le ſçai point,
Lui-même auſſi n'en ſçavoit rien peut-être:
Avanturiers vont ſouvent au hazard,
Et des Nochers le vent eſt moins le maître.
Mieux que chez eux, comme ils ſont toute part,
Il ne leur chaut où le hazard les meine.
Des autres gens le Domaine eſt borné
A quelque coin acquis avec peine,
Ou qu'en naiſſant le Ciel leur a donné;
Mais d'un Gaſcon le Monde eſt le domaine.
Au hazard donc celui-ci cheminoit
Sur ſa jument décharnée, & qu'ornoit
Maint beau ruban, une houſſe clinquante:

Le Chevalier à la plume flotante,
Ainſi monté s'alloit applaudiſſant,
Quant tout-à-coup dans un endroit gliſſant
S'abat ſous lui ſa maigre Roſſinante.
Heureuſement il ne ſe bleſſa pas;
Il ſe releve, il ſe ſecoue & tente
De relever ſa bête haletante,
Mais il perdit, & ſes ſoins & ſes pas.
Elle touchoit à ſon heure derniére,
Et vers ſon maître, auteur de ſon trépas,
Tournant ſa foible & mourante paupiére,
Lui reprocha l'épargne meurtriere
Dont il l'avoit traitée en ſes repas.
Puis rendit l'ame & finit ſa carriere.
On peut juger combien ſur la Jument
Se lamenta le triſte Payremant,
Mais trop long-tems n'en pleura l'Avanture
Qu'il rencontra bien meilleure monture.
Pour le tirer de ſa perplexité
Paſſe un Caroſſe, & dedans une Dame
A corps charmant, & qui de tendre flâme
N'avoit jamais eu le cœur agité,
Un vieux Epoux étoit à ſon côté,
Sur le devant une jeune Couſine,
Le tout allant jouir pendant l'Eté
D'une maiſon de cet endroit voiſine.
Le bon vieillard voyant l'Avanturier
Qui retiroit ſa jument du bourbier,

Et le croyant, sur l'air, sur l'apparence
Homme de rang & d'illustre naissance,
Descend en hâte & lui va présenter
Place au Carosse & toute autre assistance
Dans sa maison, s'il veut bien l'accepter.
D'un air poli le Gascon le refuse;
Plus fortement on le presse, il s'excuse:
Mais à la fin il se laisse tenter.
Dans le Carosse il prend donc une place,
Là d'étaler son sçavoir avec grace;
De sérieux il regala l'Epoux,
De riens galans, de tendres bagatelles,
Il entretient tour-à-tour les deux Belles.
Également il les amuse tous.
Puis comme il faut, il parle de lui-même,
Il est, dit il, homme de qualité;
Tel Duc, tel Prince est de sa parenté;
Chéri des Grands, le Roi l'estime & l'aime.
Il leur décrit, Terres, bien Paternel,
D'un Regiment il se fait Colonel.
Ce Regiment est commandé pour Flandre:
Il va joindre, & dans un tel endroit
Son équipage est devant à l'attendre,
Tandis que lui, par un chemin moins droit,
Ceci fut dit avec air de mystere,
Seul en secret s'en étoit allé faire
Certains adieux. Ainsi toujours contant,
Mainte autre fable encor plus ridicule,

Et d'autre part notre troupe crédule
Avec plaiſir, avec foi l'écoutant,
Sans y ſonger ils arrivent au gite.
Sans y ſonger la jeune Dame auſſi
Sentit les traits de l'amoureux ſouci.
Quoi, dites-vous, s'enflâme-t'on ſi vite,
Lorſque ſur tout on n'a jamais aimé?
En doutez-vous? un cœur plein d'innocence
Plus promptement qu'un autre eſt enflamé.
Il ne connoit l'Amour ny ſa puiſſance,
Et s'y ſoumet ſans en être allarmé.
Au lieu qu'un cœur qu'Amour tient dans ſes chaines,
Qui d'autrefois en éprouva les peines,
Contre ſes traits ſe tient toujours armé.
Il ſe défie, il fuit devant des charmes,
Toujours trompeurs, & toujours inconſtans;
Et malgré lui, s'il faut rendre les armes,
Il leur réſiſte au moins pendant un tems,
Zélide enfin, c'eſt le nom de la Belle,
Perdit dès-lors le titre de rebelle;
Elle ſe vit changée en un moment;
En bien pourtant ſe fit le changement;
Car de l'amour c'eſt l'effet ordinaire,
Effet réel & non imaginaire
Il embellit, il donne des appas:
De cette ardeur la plus petite doze
Vous donne un air, un tour, mainte autre choſe
Q'auparavant on ne vous trouvoit pas.

Zé-

Zélide donc, bien & duement épriſe,
En arrivant court vite à ſon miroir,
Frotte ſes dents, met la mouche & ſe friſe,
Se gracieuſe, & puis s'en va revoir
Ce beau Marquis qui régne dans ſon ame.
Pas ne tarda, que regard languiſſant,
Air inquiet, enfant d'un feu naiſſant,
Ingénuement n'expliquaſſent ſa flâme.
Pas ne tarda non plus le Cavalier,
Qui point n'étoit novice en ce métier;
De bien l'entendre & d'y bien mieux répondre.
Les voilà donc à s'entreminauder;
Le petit mot ils oſent hazarder:
Soupirs d'aller, regards de ſe confondre,
Si bien qu'avant qu'il fût le lendemain,
Jà ſe marchoient ſur le pied l'un de l'autre;
Jà ſe ſerroient furtivement la main:
Mais tout cela, ſuivant l'uſage nôtre,
M'étoit aſſez, un point manque à leurs vœux,
Point important, ſans qūoi ne ſçauroient être
Tendres Amans parfaitement heureux.
Or ce point-là, que devinez peut-être,
Mal aiſément pouvoient-ils l'attraper.
Le vieux Epoux étoit d'humeur jalouſe,
Il ne quittoit d'un ſeul pas ſon Epouſe;
Comment pouvoir un tel Argus tromper?
Pas toutes fois n'en ſoyez trop en peine,
Amour s'en méle, & rendra ſurement

De

De ce jaloux la vigilance vaine :
Auſſi fit il, & voici le comment.
Le vieux Epoux, homme ſimple & crédule,
Croyoit à tous preſtiges étonnans ;
Songes, Sorciers, & ſur-tout Revenans,
Trouvoient en lui croyance ridicule.
Pendant la nuit, entend-il quelque cris,
Ce ſont Lutins qu'il s'imagine entendre,
Ou Loups garoux, ou malheureux eſprits,
Et le voilà de frayeur tout épris.
Par Peyremant ce foible fut compris ;
Et ſur ce foible il ne manqua de prendre
Tous les partis qui pouvoient être pris.
En deviſant, le drôle avoit appris
Que dès long-tems le frere du bon homme
S'étoit allé refugier à Rome,
Pour un duel follement entrepris :
Tout auſſi-tôt à part lui-méme il trâme,
Pour écarter le jaloux de la Dame,
D'aller de nuit faire le Revenant,
Dire qu'il eſt le frere qui peinant
Parmi les feux du brulant Purgatoire ;
Pour en ſortir demande inceſſamment
Des oraiſons le ſecours méritoire.
Cela conçû, ſans perdre un ſeul moment,
Il découvrit ce projet à Zélide,
Qui dès l'abord, ou pudique ou timide,
Le rejetta méme aſſez rudement,

Mais

Mais le Marquis, tant parla vivement,
Qu'à ſes deſirs il fallut ſe ſoumettre.
Elle céda ; ce ne fut cependant
Qu'en lui faiſant avec ſerment promettre
Qu'il ſeroit ſage, & fors diſcours ardens
Qu'à ſes tranſports rien ne pourroit permettre.
Que jugez-vous de ſa précaution ?
D'un tel ſerment ſeriez-vous caution ?
Et penſez-vous que la Belle elle-même,
Seule & de nuit auprès de ce qu'elle aime,
De ce ſerment eût deſiré l'effet ?
Ce que je ſçai, c'eſt que la nuit venue,
Mieux ſe coëffa que jamais n'avoit fait :
Contre ſon Us point ne mit de Corſet,
Si qu'elle étoit en ſon lit comme nue,
Certains endroits elle lave avec ſoin,
A quel deſſein ? le dire, il n'eſt beſoin.
Quoi qu'il en ſoit, à peine le bon homme,
Au lit couché, goûtoit le premier ſomme,
Que le Galant dans la chambre introduit
Renverſe tout, guéridons, chaiſes, tables,
Pouſſe ſoupirs & ſanglots lamentables,
Puis va tirer les rideaxx à grand bruit,
Et d'une voix lugubre & gémiſſante
Tint ce diſcours, que rempli d'épouvante
L'autre écoutoit preſque ſans ſentiment :
O toi, dit-il, qui dors tranquillement,
Réveille-toi ! Daigne écouter d'un frere,

Dans

Dont l'amitié te fut jadis si chére,
Les derniers vœux sans nul retardement.
Jà deux jours a, qu'une main meurtriere
Ayant finí ma mortelle carriere,
Pour mes péchés, pendant quatre mille ans,
Je dois souffrir dans les braſiers brûlans
Du Purgatoire, à moins que ta Priere
De mes tourmens n'interrompe le cours:
C'eſt ta Priere auſſi que je reclame.
Malgré la nuit leve-toi donc & cours
Droit à l'Egliſe, & là pour ma pauvre ame,
Qu'ores en vain agitent les remords,
Dévotement dis l'Office des Morts:
Pendant neuf jours, pour moi fais même choſe;
Car en ce tems où tout mortel repoſe,
Avec fureur ſont redoublés mes maux.
Puis il vous tire, en achevant ces mots,
Des cris affreux du fonds de ſa poitrine,
Et vers la porte en hâte il s'achemine.
Or le Mari de frayeur tout tranſi,
Pendant un tems douta s'il devoit faire
Ce que de lui demandoit ce faux-frere;
Non que ſoupçon il eût de tout ceci,
Ains pour la peur qui rempliſſoit ſon ame.
Mais ayant pris les avis de ſa femme,
Qui bien à point cent Hiſtoires lui fit
Des gens trouvés étranglés dans leur lit,
Pour n'avoir pas exaucé la demande

D'eſprit

D'eſprits ſouffrans, une frayeur plus grande
Lui fit réſoudre à partir ſans tarder.
Il n'eut pas fait deux pas hors de la porte.
Que le Marquis, qu'Amour ſur l'aîle porte,
Marche à Zélide autre octroi demander:
D'aiſe ravi près d'elle il va ſe mettre;
Mais pour brider ſon feu trop véhément,
Elle lui fit tout de nouveau promettre
Qu'il ſera ſage. Il en fait maint ſerment,
Serment fauſſé dans le même moment;
Car dans l'inſtant qu'il proteſte & qu'il jure;
Qu'à ſa pudeur point ne fera d'injure,
Tantôt il prend ſur ſa bouche un baiſer;
Tantôt il prend ſa gorge toute nue;
Mainte autrefois au lit il s'inſinue,
Et par diſcours ſçait ſi bien l'amuſer
Qu'il vous parcourt juſqu'au nœud de l'affaire,
Sans qu'à ſa main Zélide ſonge à faire
Obſtacle aucun, ſi ce n'eſt foiblement:
Puis dans le lit lui-même adroitement,
Toujours parlant, toujours contant ſe gliſſe;
Adieu vous dis ores pudeur, ſerment,
Bien êtes-vous proche du précipice.
Toujours alloit ſon chemin, notre Amant
Et corps à corps ſerroit étroitement
Cette Beauté, qui n'y penſoit malice.
Pour que d'amour tout l'œuvre s'accompliſſe.
Que manque-t'il? Un pas, tant ſeulement.

Ce pas fut fait, grace à Dame Cypriſſe,
Si que tandis qu'avec ſoins très-fervens
Ce triſte Epoux des Morts chantoit l'Office,
Cettui chanta l'office des Vivans.
Rien n'en omit. Avec zéle il entonne;
Matines, Prime, Tierce, & Sexte, & Nonne,
Vêpres, Complies; enfin tout fut chanté;
Non tout de ſuite, ains pauſes furent faites,
Comme il convient; & dans les entrefaites,
Tendre propos entr'eux fut débité
Et de leur tour rirent en liberté.
Et beſoin eſt, Seigneur, que je vous diſe
Pour prévenir vos Notes ſur ceci,
Que d'une lieu, ou peu s'en faut, l'Egliſe
Diſtante étoit du Logis, & qu'ainſi
Tems auroient eu pour mainte autre entrepriſe.
Enfin l'Epoux revint avec le jour;
De point en point il raconte à ſa femme
Ce qu'avoit fait pour le repos de l'ame
Du Revenant, & la femme à ſon tour
Dit qu'elle avoit en fervente priere
Pour même fin paſſé la nuit entiere.
Pas ne mentoit, car efficacement
Elle le fit, & vous ſçavez comment.
Mais finiſſons. Avec la même peine
Le bon vieillard acheva ſa neuvaine:
Avec auſſi même raviſſemens.
Firent la leur nos bienheureux Amans.

Toutes

Toutes les nuits même office chanterent,
Et tant de fois entr'eux le repéterent,
Qu'ils le ſçavoient de bout en bout par cœur,
Mieux que ne ſçait le ſien un vieux Chanoine,
Ou mieux encor que ne le ſçait un Moine,
Qui dès l'enfance a fréquenté le Chœur.
Quoi qu'il en ſoit, la neuvaine finie,
Le beau Marquis prit de la Compagnie
Tendre congé, remportant avec ſoi,
Outre le cœur de ſa chere Zélide!
Riches joyaux, bourſe nullement vuide
Qu'il en reçut pour gage de ſa foi.
Et ce point-ci n'eſt le pis de l'hiſtoire,
Car un Gaſcon, Gaſcon pauvre ſur tout,
D'être adoré, compte pour rien la gloire,
Si quelque argent ne ſe rencontre au bout.
Voilà, Seigneur, l'avanture contée,
Et ſi de vous elle eſt un peu goûtée,
Chemin faiſant j'aurai mieux rencontré
Que ne fit onc l'heureux Gaſcon, malgré
Tous les plaiſirs qui comblerent ſa flâme,
Et malgré l'or qu'il reçut de la Dame.

EPITRE VII.

A MADEMOISELLE DE B.....

Trop m'honorez de tant me regretter:
Fors vous aimer d'une ardeur tanspareille,
Fors tous les jours tendrement ſouhaiter
De vous revoir, de vous dire à l'oreille
Cent petits riens que le cœur fait dicter;
Acte ne fais qui puiſſe mériter
Regrets ſi chers, plainte ſi précieuſe;
Mais envers moi votre ame gracieuſe.
Par feints regrets tâche de ſoulager
Les vrais chagrins dont je me ſens ronger.
Bien m'éjouis, notre aimable Aſſiſtante,
Qu'en votre cœur, qu'en votre ame conſtante
Joye ait élû domicile conſtant:
Que Peres, Sœurs, Freres, tout ſoit content:
Hélas de moi, que n'en puis-je autant dire!
En ces Cantons à peine je reſpire,
Et pour jamais, ennui, triſteſſe, émoi
Se ſont élû domicile chez moi.
Ce n'eſt le tout; labeur auſſi, s'en mêle;
Depuis cinq mois ſur maigre Haridelle,

Conſort

Consort piteux de mes rudes travaux ;
Je vais trotant, & par Monts & par Vaux.
Jai toutes fois pour soulas, dans ma peine ;
Vin abondant que bois à tasse pleine
Avec Marins joyeux, plains d'appetit :
Mais, direz-vous, le soulas est petit ;
Vins de Bourdeaux, de Cahors, & de Grave,
Tristes liqueurs, n'ont point ce feu qui brave
Tous les efforts des soucis, des chagrins ?
C'est seulement sur les côteaux de Reims,
Côteaux charmans, terre délicieuse,
Que croît le vin, la liqueur précieuse,
Qui devant soi fait fuir les soins peineux,
Comme Aquillon dans un champ sablonneux
Fais devant soi fuir la legere poudre,
Ou comme Cil à qui sommes soumis,
Cil, dont le bras à fin a toujours mis
Tout ce qu'a pû la prudence résoudre,
Devant les coups de sa terrible foudre,
Chasle, fait fuir, l'Ost de ses ennemis.
A ce discours, que croyez sans réplique,
Je répondrai par un trait historique.
N'a pas long-tems qu'une jeune Beauté,
De la nommer pas ne requiert le Conte,
Il me suffit de dire qu'habité
Toujours avoit dans la grande Cité.
Là le Baron, le Marquis & le Comte,
Le Duc, le Prince à peine avoient été

Mets assez bons au gré de la friande,
Si que son cœur délicat, dégoûté
En eût voulu jusqu'à la Royauté.
Or de ses biens ayant fait perte grande,
Force lui fut d'aller passer ses jours
En un Village où brillantes Amours,
Princes & Ducs ne daignerent la suivre,
Barons, Marquis, Comtes, rien ne suivit.
Si bien, enfin, que réduite se vit
Avec Manan, ou bien à seule vivre.
Bien jugerez, que délicat & vain
Son cœur d'abord prit le second dessein.
Mais en deux parts se divise une femme,
L'une est le cœur, ou si mieux aimez l'ame;
L'autre est le corps, ou certain ne sçai quoi
Que toucherez plus aisément que moi.
Ces deux parts sont bien souvent opposées;
L'une par fois, ne veut ceci, cela:
L'autre toujours le voudroit, & de-là
Dissentions entr'elles sont causées.
La part pourtant que je n'ose nommer,
Hautaine & peu facile à réprimer,
Sur l'autre part d'ordinaire l'emporte,
Lorsque sur-tout on la fait trop chommer.
Aussi fut-elle en ce cas la plus forte.
La Belle après avoir bien écouté
Délicatesse, orgueilleuse fierté,
En reconnut enfin la vanité,

Et

Et se défit de ce triste Fantôme.
Un jeune Gars, appellé gros Guillaume;
Ce nom, dis-je, n'est point nom de Marquis,
Frais & gaillard est morceau plus exquis
Que les d'Alberts, les Rohans, les Créquis,
L'humanisa, la força de se rendre.
Voici comment: D'abord il faut entendre
Que la maison que la Dame habitoit
Un tant soit peu du Village distante,
Près d'un ruisseau d'eau claire étoit gissante,
Et que pour lors Canicule excitoit
Dans tous les corps une chaleur brûlante.
Adonc un jour le grossier Jouvenceau,
Se promenant le long de ce Ruisseau,
De s'y baigner desir vient à lui naître;
Il se dépouille : En quel lieu ? justement
Tout devant l'Huis de cet objet charmant,
Qui dans l'instant étoit à la fenêtre.
Le voilà donc tout dépouillé, tout nud.
Quel corps, grand Dieu! vous n'avez jamais vû
Tant de beauté, j'entens beautés solides,
Et d'autre part ne verrez de mes-huy
Regards plus vifs, plus ardens, plus avides,
Que les regards de la Dame sur lui.
Quoi qu'il en soit, Guillaume en l'eau se plonge;
S'en va nageant; mais tandis qu'il ne songe
Qu'à s'abaudir dans ces flots argentés,
La Curieuse aux sens tous agités,

Son

Songe à pouvoir d'une seconde vûe
Bien plus long-tems se regaler encor.
Pour cet effet doucement elle sort,
Prend du Nageur l'habit, & l'insinue
Sous une haye éloignée & touffue;
Puis vers son gîte elle reprend l'essor,
Adonc Guillaume ayant assez dans l'Onde
Joué, nagé, revient pour s'habiller:
Pas n'auroit pû le Soleil mieux briller
Sortant des eaux pour éclairer le monde.
Ce fut alors que la Dame à loisir
Put contenter son curieux desir,
En cent façons, & presque à deux pas d'elle
Le Gars se montre en cherchant son harnois:
En cent façons l'Amour à cette fois
Blessa, navra le cœur de cette Belle;
Il eût de traits épuisé son carquois,
Si la beauté du gentil Villageois
Plus d'à moitié n'en eût fait la dépense:
Mais il n'étoit partie en lui, je pense,
Qui ne fournit à l'amour quelques traits:
Une sur-tout, fit presque tous les frais
Pour trancher court, enfin, la Spectatrice
Abandonnée à l'amoureux caprice
Sort du Logis, vient chercher Guillemin
Qui tout honteux, car jeunesse est modeste.
Baisse les yeux & couvre de sa main
Certain endroit, que devinez de reste,

Bien

Bien eût voulu dans l'eau se replonger ;
Mais la Galante auprès de lui venue,
Par ses discours tâche à l'encourager ;
Vous lui fait voir sa gorge à demi nue ;
Gorge de lait, sans soutien soutenue ;
Puis vous lui fait mainte tendre façon,
Maint petit tour & caresse menue ;
Tant & si bien que la main du Garçon ;
Par je ne sçai quel ressort qui s'agite,
Pour se couvrir devenoit trop petite.
Bien avez vû sur les déclins des jours,
Quand le Soleil est couvert d'un nuage ;
De droits rayons qui s'échapent toujours ;
Tel de la main du simple personnage,
Certain rayon auriez vû s'échaper,
Et les regards de la Belle fraper,
Qui n'en pouvant soutenir davantage
Le vif éclat, trouva sans balancer,
Le sûr moyen de le faire éclipser.
Déja la nuit commençoit à reprendre
Son voile noir, adonc sans plus attendre ;
Elle mena gros Guillaume au logis,
En lui faisant adroitement entendre,
Qu'en ce lieu-là trouveroit ses habits :
Il la suivit, les Amours la suivirent,
Et les plaisirs suivirent les Amours :
Ainsi de file entra tout ce concours,
Comme l'ont dit quelques gens qui les virent.

On dit de plus, que de mets tant exquis
Le drôle alors sçut régaler la Dame,
Qu'il effaça jusqu'au fond de son ame
Tout souvenir des plus brillans Marquis.
La chose aussi bien est facile à croire;
Car en amour les beaux Marquis sur-tout,
N'en valent qu'un, & même ils en font gloire;
Et gros Guillaume, au rapport de l'Histoire,
En valoit douze & quelque chose au bout.
Voilà le fait; l'Histoire en est constante.
Or dites-moi, que vous semble, Assistante,
Du gros Guillaume? Et ne croyez-vous pas
Qu'avec tel vin Dame Délicatesse,
En un besoin feroit un bon repas,
Et pourroit même aller jusqu'à l'yvresse?
Et vous, toujours élevée à Paris,
Vous de nectar de tout tems abreuvée,
Un petit doigt n'en eussiez-vous pas pris
En pareil cas si vous étiez trouvée?
Tel & meilleur, je le soutiens ainsi,
Et pour cela composerois maint tome,
Tel & meilleur, dis-je, est le gros Guillaume,
Que tous les vins de Bourdeaux, de Quercy,
De Languedoc, de Cap Breton, de Grave,
Qu'abondamment on boit en ces lieux-ci.
Pas ne croyez que d'humeur sombre & grave,
Soit le cerveau par ces vins obscurci.
Hors mon chagrin qui tous les jours s'agrave,

Et qui ſans vous ne peut être adouci,
Il n'en eſt point qu'ils ne chaſſent d'ici.
Des fers génans d'une amoureuſe entrave;
Avec ces vins on ſe délivre auſſi.
Par leur vertu le Poltron devient brave,
Le Taciturne au refrogné ſouci,
En prend un front de nuage éclairci.
Libre par eux devient le triſte Eſclave;
L'Avare perd ſon avide ſouci.
Et que pourroit eſperer davantage
Le Champenois que ſi haut vous vantez?
Rien; & chez moi, s'il a quelque avantage;
C'eſt que je dis, ô momens regrettés!
Ayant les Jeux, les Ris à mes côtés,
J'en ſoulois boire avec vous en Chapitre:
Mais il eſt temps de finir cette Epitre,
Et le Courier eſt prêt de ſon départ.
Adieu vous dis: embraſſez de ma part
Le Général au langage ſincere,
Le tant benoît Pere Provéditeur,
Le froid Méplez, & le froid Commiſſaire;
Le preux Martin que je crois néceſſaire
Qu'un jour faſſions grand Sacrificateur.
Ah! bien voudrois, ſans ſecours d'Emiſſaire;
D'un doux baiſer moi-même être porteur
A Sœur . . . au regard enchanteur

EPITRE VIII.

A MONSIEUR LE DUC DE NOAILLES.

Pour lui demander, en rembourſement de ma Charge de Commiſſaire de Marine, une Maiſon de Campagne appartenante au Roi.

JE ne réve que campagne :
Pour cet innocent ſéjour,
Je bâtis nuit & jour,
Mille châteaux en Eſpagne.
Sur cela, mes viſions
Forment plus d'illuſions,
Q'une ambitieuſe mere
N'en enfante & n'en nourrit,
Pour un fils qu'elle chérit.
Réaliſez ma chimere,
D'un ſeul mot vous le pouvez :
En main, Seigneur, vous avez
Et la forme & la matiere ;
Même à ce mot plein d'appas ;
Sans y ſonger, n'allez pas
Donner ſa puiſſance entiere ;

Car

Car tant de force il prendroit,
Qu'à l'instant il me rendroit
Le Souverain & le Maître
D'un Palais dont la splendeur,
Et dont la vaste grandeur
M'incommoderoient peut-être.
Je ne veux qu'une maison,
Dont la plus saine raison,
Selon mon rang, ma naissance,
Régle la magnificence :
Qu'en un petit bâtiment,
Un modeste ameublement,
Sans égard aux goûts de mode,
N'ait qu'un air propre & commode
Pour son plus riche ornement :
Jardins où la jeune Flore,
Sans appareil, fasse éclore
Ses fleurs en toute saison
Vûe au riant Horison
Sans être précipitée,
Supérieure pourtant,
De tous côtés présentant,
Dans une juste portée,
L'aimable varieté,
Dont en sa fécondité
Nature pour nous décore
Les champs les plus fortunés :
Côteaux richement ornés

Plaines plus riches encore ;
Riviere au cours ſerpentant ;
Dont le flot qu'elle promene
Par tout s'en aille portant
Les richeſſes qu'elle amene :
Bois par boſquets diſperſés,
Clochers aux Cieux élancés,
Bourgs, Hameaux, Châteaux, Villages,
Divers ſpectacles donnant :
Laborieux attelages,
Tantôt les champs ſillonnant,
Tantôt les moiſſons trainant :
Parmi de vaſtes prairies,
Troupeaux ſans nombre paiſſans ;
Et ſur les herbes fleuries,
Leurs gardiens innocens,
Au ſon des haut-bois danſans.
Mais quel chant plein d'allégreſſe
Vient de ces côteaux heureux,
Que d'un regard amoureux
Le ſoleil toujours careſſe ?
C'eſt Bacchus qui de ſes dons
Vient y couronner l'Automne :
Je reconnois aux fredons
Que la Vendangeuſe entonne ;
L'air vif & réjouiſſant,
Que ce Dieu, même en naiſſant ;
A tous les hommes inſpire,

L'amour

L'amour aux yeux ſatisfaits,
Le ſuit & croit ſon Empire
Affermi par ſes bienfaits.
Dieux quelle aimable peinture !
Et quel ſpectacle charmant
Pour un cœur ſimple, & n'aimant
Que la plus ſimple nature !
Au-devant de ſes plaiſirs,
Je ſens que tout mon cœur vole
Plus enflammé de deſirs
Que n'eſt le Berger qui vole
Un baiſer, tendre larcin,
Sur le blanc & ferme ſein,
Ou ſur la bouche merveille
De ſa Belle qui ſommeille.
Mais dans cet aimable lieu,
Que la douceur de ma vie
Doit ſembler digne d'envie ?
Là dans un juſte milieu,
La vertu voluptueuſe,
La volupté vertueuſe
Ne ſe ſéparant jamais.
La liberté ſouhaitée
Sans ceſſe y régne auſſi, mais
Modeſte & non effrontée,
Ni telle qu'en ce tems-ci,
On la voit régner ici.
Si dans cette humble chaumiere

Mes amis viennent me voir,
Soudain pour les recevoir
L'amitié court la premiere;
Tandis que la propreté,
La ſage ſimplicité,
Délicates & legeres,
Et par bon goût ménageres;
Vont préparer un repas,
Où les mets n'excedent pas
Les beſoins de mon convive;
Mais où vins fins & brillans
Verſent à flots pétillans
Une joye & pure & vive.
Enfin, c'eſt en ce ſéjour
Que ſans compter un ſeul jour;
J'attendrai l'heure ordonnée
Pour fin de ma deſtinée,
Du même eſprit, du même œil;
Dont après chaque journée,
Je vois la nuit ramenée,
Et de pavots couronnée,
Me plonger dans le ſommeil.

Comme je viens de mourir dans ces derniers vers; & d'y mourir avec aſſés de fermeté, il ſeroit contre la vraiſemblance que je les pouſſaſſe plus loin; auſſi-bien, Monſeigneur, les aurez-vous peut-être trouvés longs de reſte; mais je puis, ſans choquer les bienſéances, employer le papier qui me reſte ici, à vous ſupplier très-humblement en Proſe, qui eſt, je penſe, le langage naturel

naturel des morts comme des vivans, de vouloir bien vous ressouvenir de la très-humble priere que j'ai l'honneur de vous faire au sujet du remboursement de ma Charge de Commissaire de la Marine. Le moyen que j'ai pris la liberté de vous proposer est encore dans son entier, & dans vos mains. Vous m'avez fait l'honneur de me dire, Monseigneur, que des Puissances couroient sur son marché, & vous faisoient la même demande; mais j'ai sur elles le droit de primauté, le droit de votre bienveillance, qui semble devoir tout surmonter, & ce qui est plus puissant que tout cela auprès de vous, Monseigneur, j'ai le droit de la justice, car je ne demande qu'un légitime payement d'une dette très-légitime. Et sans doute, ces Puissances n'opposent à tous ces droits que le crédit de leur rang. Je ne laisse pourtant pas de convenir, après avoir bien balancé leurs forces avec les miennes, que les leurs pourroient bien l'emporter, si vous n'avez agréable de mettre la main de mon côté. Enfin, Monseigneur, je vous supplie très-humblement de vouloir bien considerer que mon idée s'est tellement fixée à la Maison proposée pour mon remboursement, que je n'en détourne pas un instant mes regards, & que j'ai pour elle la constance & la fidelité que j'éprouvois autrefois dans des attachemens plus doux, mais moins nécessaires: que je suis nuit & jour en esprit & en pensée, couché sur le seuil de cette porte, comme le sont sur le seuil de la porte de leurs Maitresses, certains Amans malheureux & bannis, & que si par pitié vous ne m'en procurez pas bien-tôt la jouissance, pardonnez, Monseigneur, l'expression & l'emploi que je vous donne ici, je ne sçai ce que je deviendrai. J'ai l'honneur d'être, &c.

EPITRE IX.

A MONSIEUR DE LA FERRIERE.

PLus ne m'enquiers de quelle drogue avez
Formé ce bol, par qui seroient bravez
Bien plus de maux, plus de pestes encore ;
Que parmi nous n'en apporta Pandore.
Nul mal ne tient contre ce bol divin :
J'en vois en moi la vertu confirmée
Contre une fievre en mon sang allumée.
Du Quinquina le secours étoit vain ;
Point n'en étoit sa fureur ralentie ;
Vous dites, pars, & la voilà partie.
Mais à la fin le voile est arraché ;
Ainsi que vous, je sçai ce qui compose
Ce globe en qui tant de force est enclose ;
Pour un Docteur il n'est rien de caché.
Lorsqu'Apollon notre esprit a touché,
Comme les Dieux nous voyons toute chose ;
Que nous voulions pénétrer aux enfers,
Tous les secrets à nos yeux sont offerts :
Nous y voyons jusqu'à l'ardeur farouche,
Que pour sa femme a Pluton dans sa couche.

S'il

S'il faut percer les myſteres des Cieux ;
Là nous allons manger avec les Dieux ;
Dans leurs Conſeils nous ſommes reçûs même ;
Nous y voyons des Dieux le Dieu ſuprême
Pour cent amours furtifs ſe travailler,
Et ſon épouſe après lui crialler.
Dans ſon Palais, dans ſes grotes profondes
Neptune en vain prétendroit ſe cacher,
Tout au travers de l'abime des Ondes
Nos yeux perçans iroient là le chercher.
Nous diſcernons les eſſences premieres :
Rien en un mot n'évite nos lumieres.
Aviez-vous cru pouvoir les éviter ?
Adonc afin que n'en puiſſiez douter,
N'eſt-il pas vrai que ce bol ſalutaire ;
Par qui tous maux ſont guéris en ces lieux ;
N'eſt ſeulement qu'un magique myſtere,
Qui de leur Ciel fait deſcendre les Dieux ;
Et les contraint de venir en perſonne,
Suivre la loi que votre voix leur donne ?
Car je l'ai vû clairement de mes yeux,
Et ne ſuis point trop ſimple, trop crédule ;
Lorſque je pris ce filtre merveilleux,
Sur le ſommet de ce puiſſant globule
Je vis s'aſſeoir la Déeſſe Santé,
Au teint vermeil, à ferme corpulance ;
A la dent blanche, à l'œil plein de gayté ;
Et telle enfin qu'aux ſiecles d'innocence,

Toûjours les yeux l'accordoient aux humains :
Ou telle encor que leurs benignes mains
La font souvent, dans le siecle où nous sommes,
Briller au fond de quelques bonnes gens,
Qui malgré l'air corrompu de nos tems,
Ont le cœur pur comme les premiers hommes ;
J'entens Prélats, Abbés, riches Prieurs
Tant indulgens pour leur propre molesse ;
Et contre autrui si séveres crieurs.
Mais revenons à la sainte Déesse,
Bacchus, l'Amour, les Ris, les Enjouemens ;
Sommeil aisé, confiance en ses forces,
Desirs pressans, & sans besoin d'amorces,
Tout en un mot, ce que de Dieux charmans
Conte l'Olympe étoient lors à sa suite.
Ce n'est le tout, je vis sous sa conduite,
Et j'en frémis encor d'un saint respect,
Je vis ces Dieux sur moi fondre avec elle;
Je crus alors qu'une guerre cruelle
S'alloit en moi former à son aspect :
Mais rien de moins ; la redoutable fievre
Fuit sans combat, comme un timide lievre
Fuit à l'aspect du vîte lévrier.
Après cela, la Déesse ravie,
Marque à chacun des Dieux qui l'ont suivie
Le logement qu'il doit s'approprier.
Bacchus d'abord de mon Palais s'empare ;
Pour porte, Amour mon cœur s'en va choisir ;

Les

Les enjouemens mon ame vont saisir ;
Le doux sommeil aussi-tôt se prépare
A se loger dans mes yeux languissans,
Non pour toûjours : Convention fut faite ;
Que du Soleil chaque course parfaite
Mise en trois parts, ses pavôts ravissans
En auroient une, où serains & tranquilles
Mes yeux pour eux seroient de sûrs aziles ;
Que de ce cours pendant les autres parts ;
Mes yeux pourroient dans leur mince structure
Loger des Cieux, de toute la nature,
La vive image, & celle des beaux Arts ;
Et pour Iris mille amoureux regards.
La confiance, ou l'abus de ses forces,
Courut remplir l'imagination :
Quant aux desirs qui n'ont besoin d'amorces ;
Trop bien sçavez leur habitation :
Puis d'autres Dieux dont n'ai fait mention,
Selon leur rang à leur devoir se rendent,
Et la Santé de qui tous ils dépendent
Ne voulut point prendre un poste arrêté ;
Mais se logea dans toute la Cité.
Donc grace à vous, je me vois en santé ;
Mieux que ne fût oncques le fort Hercule ;
J'ai toutefois la-dessus un scrupule,
Dont besoin est que vous m'éclairciſſiez ;
Je craindrois fort que par hazard n'eussiez
Fait un mécompte à l'égard de mon âge ;

Et qu'en faisant vôtre pacte enchanteur
Vous ne m'eussiez invoqué, par malheur,
Quelque santé, trop jeune & trop peu sage :
J'ai sur le front trente-sept-ans au moins.
Or si m'aviez par vos magiques soins,
Tout de nouveau fait couler dans les veines
Le méme soin & les mêmes esprits
Qui m'animoient à vingt-ans, que de peines
J'aurois encor sous le joug de Cypris !
Il m'en souvient; ma santé vicieuse
Dans ce tems-là, tantôt ambitieuse,
Souvent aussi par son simple besoin,
A cent excès me portoit, & si loin . . :
Ah ! ce seroit pour moi surcroît d'allarmes ;
Partant, Seigneur, si la chose est ainsi ;
Révequez-la par quelques nouveaux charmes.
Mais non, je fais réflexion ici
Que ce seroit pour vous peine trop grande,
Et que le mal n'est pas si grand aussi.
Differez donc d'exaucer ma demande,
Sauf à rougir si je vais trop avant.
Ne plus ne moins il faut auparavant,
Que là-dessus je consulte ma Belle :
Mais je renonce à vos dons importans ;
Si ma santé perverse de vingt-ans,
Ne peut enfin se faire approuver d'elle.

EPITRE X.

A MONSIEUR DE LA FERRIERE.

COMME une branche arrachée
Du tronc qui la soûtenoit,
Git languissante & séchée
Sur la terre qu'elle ornoit ;
Tel suis & pis, je vous jure,
Que la branche ne fut onc,
Depuis qu'une absence dure
Me sépare de mon tronc.
Ce tronc source de ma vie,
Est ce corps si réveré,
Dont êtes membre sacré,
Et moi l'indigne partie.
Mais, Pere Provéditeur
Dites, sans détour flateur,
Si ce tronc que je desire
Et regrette nuit & jour,
Pour sa branche aussi soupire
Et la regrette à son tour.
Je crains que de sa mémoire
Mon nom ne soit effacé,

Tout

Tout comme si l'Onde noire
Avoit jà sur moi passé.
En vous seul j'espere encore,
Je connois votre amitié,
Et croi qu'avez la moitié
De l'ennui qui me dévore.
La moitié, voire pas tant;
Mais un quart, mais un huitiéme;
Et mon heur seroit extréme,
Si de l'ordre le restant
Etoit devers moi de même.
Que fait notre Général?
Dieux, que ne puis-je à cette heure
Dans quelque gente demeure,
Voir son ventre magistral
Se reposer sur la table,
Tandis qu'un vin délectable
Il y goûte doucement!
Que ne puis-je en ce moment;
Contempler sa face auguste,
Et le voir d'une main juste,
Dispenser à tout le corps
Les Sylleriques trésors! *
Que ne puis-je aussi l'entendre
Discourir en cent façons,
Car ses discours sont leçons,
Où maint Docte peut apprendre!

Mais

* *Du vin de Sylleri.*

Mais que ſervent les ſouhaits ?
A rien partant je me tais.
Quand au Pere Commiſſaire ;
Le redoutable adverſaire
Des tendres Novicelets,
Dieu lui doint joyeuſe vie,
Et qui ne lui ſoit ravie
Qu'à cent & un ans complets :
Ce terme Emphytéotique,
N'eſt-il point trop long pour lui ?
Non : Pourvû que de méshuy,
Sageſſe Philoſophique,
La régle comme aujourd'hui.
Et que fors joye & lieſſe,
Fors vins & fors la tendreſſe,
Pere & mere des plaiſirs,
Rien n'excite ſes deſirs.
Mais nos Sœurs, comment ſont-elles ?
Point ne requiers ſi ſont belles ;
Trop belles toûjours ſeront,
Et tous ceux qui les verront,
Par leurs feux qu'ils ſentiront,
En pourront dire nouvelles.
Mais je voudrois bien ſçavoir
Si leur zéle continue,
Dans le Bachique devoir :
Si femme m'eſt bien connue,
Conſtance n'eſt ſon deffaut ;

Car dût-elle prendre pire,
Changer toûjours il lui faut
L'exemple ne me deffaut
Pour prouver cettui mon dire:
Guillemette aimoit Martin,
Martin aimoit Guillemette,
L'un & l'autre ſur l'herbette
Alloient ſouvent au matin.
Non pour voir lever l'aurore,
L'aurore peu leur chaloit;
Mais pour faire ce que Flore
Faire avec Zéphir ſouloit.
Adonc un jour que la Belle
S'en alloit au rendez-vous,
Chemin faiſant trouva t'elle
Amant nouveau qui lui dit
Doux propos d'amour nouvelle,
Que trop bien elle entendit:
Et pour trancher court l'hiſtoire;
D'une part tant fut conté,
De l'autre tant écouté,
Que preſque ſans dire voire,
Celui fut en un matin
Mis en poſſeſſion pleine,
De ce qu'avoit crû Martin
Son immuable Domaine.
Martin ſi pourtant valoit
Mieux écu que l'autre maille;

Mais

Mais nouveauté s'en méloit,
Qui comme or fait valoir paille.
Auſſi lorſque Martin ſçut
Le méfait de l'infidelle
Et que tancer la voulut;
Je voudrois, celui dit-elle,
Qu'euſſiez un inſtant goûté
Des charmes de nouveauté,
Point ne me feriez querelle.
Sçais-tu par quelle raiſon
On trouve que la ſaiſon
Des Zéphirs eſt la plus belle?
C'eſt parce qu'elle eſt nouvelle.
Sçais-tu pourquoi le flambeau,
Qui donne le jour au monde,
Paroît au ſortir de l'onde
Et ſi riant & ſi beau?
C'eſt parce qu'il eſt nouveau.
Mais plus qu'en toute autre choſe,
Nouveauté plaît en amour,
Partant changer chaque jour
Sera deſormais ma clauſe.
Adieu, Martin, à ton tour;
Fais ce que je me propoſe.
A nos Sœurs revenons ſus.
Je crains bien qu'envers Bacchus
Elles ne ſoient Guillemettes,
Et que les tendres ſornettes....

Il ſuffit, n'en parlons plus.
Pour le frere je l'eſtime.
Jà Guillemet aujourd'hui,
Même Guillemetiſſime;
Mais le tant pis eſt pour lui,
Et le tant mieux pour nous autres;
Qui parmi nous dez méshui
N'aurons plus de faux-Apôtres;
Ne puis pourtant ſans eſmoy
Voir aller à l'avanture
Cette foible créature,
Et n'avoir plus d'autre loi,
Que ſa perverſe nature.
Et ſi demandez pourquoi;
Point ne le ſçai, je vous jure.
Il a gentille figure,
Un eſprit de bon alloi;
Mais toûjours en deſarroi.
L'amour tint ſon ame impure;
Ains point ne ſçai, je vous jure;
Pourquoi tant & tant l'aimoi.
Enfin, Pere, faites-moi
Sçavoir tout ce qui ſe paſſe
Dans notre Ordre, que la grace
De Bacchus maintienne en foi.
Joignez-y quelques nouvelles,
Des plus fraîches, des plus belles.
Comptez combien vous coûtois

En vin lorſque j'aſſiſtois
Fréquemment à nos Chapitres ;
Point n'entends que l'épargniez,
Ains qu'à preſent me donniez
Mon vin en longues épitres.
Mais voici venir la nuit,
Et jà le ſoleil qui fuit,
Commence à boire dans l'Onde ;
Qu'il y boive de par Dieu ;
Car pour l'Empire du Monde
Ne voudrois être en ſon lieu.
Adieu donc, Seigneur, adieu.

EPITRE XI.

A MONSIEUR DE LA FERRIERE.

JE comptois ma charge vendue ;
C'étoit l'œuvre de votre main :
De lendemain en lendemain,
Vers cette nouvelle attendue
L'eſpoir précipitoit mes pas ;
Et dans ma liberté rendue
Je trouvois d'autant plus d'appas ;
Qu'à vos ſoins je la croyois dûe.
Sur cela combien de projets,
Que de plans d'une heureuſe vie
Rempliſſoient mon ame ravie
Des plus agréables objets !
La fille la plus malheureuſe
Sous une mere rigoureuſe,
Se fait moins de plans, de plaiſirs
A l'approche de la journée,
Qui par les mains de l'Hymenée
Ouvre la porte à ſes deſirs.
Tout ce qu'enfante la penſée,
Tous ces fantômes ſéduiſans,

Dont la raiſon eſt offenſée,
Quoique vains, autant que plaiſans;
Etoient pour moi des biens preſens.
Enfin précipitant ſa courſe
Dans un avenir ignoré,
Mon cœur de plaiſirs altéré
Epuiſoit d'avance la ſource
De ceux, qu'en ſa fécondité
Fournit la douce oiſiveté.
Mais cette illuſion frivole,
Comme un ſonge leger s'envole;
Et par ſa fuite elle détruit
De fond en comble l'édifice,
Que par un flateur artifice
Ma folle idée avoit conſtruit.
Je ne puis avoir pour Pelſaire
L'approbation néceſſaire
Du Miniſtre du Dieu des Mers;
Non qu'il le trouve en rien coupable;
Mais il ne le croit pas capable
De ſervir ſur ſes flots amers.
De ce Miniſtre, toûjours juſte;
Je reſpecte les Jugemens,
Et croi qu'à tous ſes ſentimens;
Il faut que ma raiſon s'ajuſte:
Car ſans cela j'allois juger
Qu'ici la lumiere ſurpriſe
A Pelſaire auroit, par mépriſe;

Donné

Donné les deffauts de Vergier.
Un corps à ſurface blanche,
Qu'on ſçait à certain jour placer,
Voit ſur lui tour à tour tracer,
Par la lumiere réflechie,
Les traits bien ou mal compoſez
Des corps qui lui ſont oppoſez :
Ainſi mes couleurs vicieuſes,
Suivant cet optique impoſteur,
Ont pû ſouiller mon Achetteur
De leurs taches contagieuſes :
C'eſt le caprice du deſtin,
Qu'un homme ſage au libertin,
D'affaire ou d'amitié ſe lie,
Par ce contraſte ſa vertu,
S'il eſt heureux, eſt embellie :
S'il eſt par le ſort combattu,
C'eſt en vain que ſon ſort fidelle
Suivant toûjours un ſaint modelle,
Dans ſes vertus eſt affermi :
Leur luſtre apparent l'abandonne,
Et le peuple injuſte lui donne,
Tous les vices de ſon ami.
Mais tandis que je moraliſe,
Et qu'ainſi je fais l'analyſe
Des erreurs de nos jugemens,
Je ſens de momens en momens,
S'agraver le joug qui m'accable;

Mon ſort ſera t'il implacable ?
Et veut-il aux infirmités
D'une vieilleſſe languiſſante,
De fers ſans nulle fin portés
Joindre encore la géne preſſante.
Ah ! s'il étoit quelque mortel,
Dont la main adroite ou puiſſante
Briſât ma chaîne embaraſſante,
Je lui dreſſerois un Autel,
Ou du moins par vœux légitimes
J'offrirois ſans ceſſe en ſon nom,
A Vénus, Minerve & Junon,
Les plus pures de leurs victimes.
Mes vœux en ſeroient écoutés,
Et ſur lui ces trois Déïtés
Verſeroient à pleine largeſſe,
Plaiſirs, honneurs, gloire & ſageſſe.
Oh ! des mortels le plus heureux
Chacun déja lui porte envie,
Des Belles aux cœurs rigoureux.
De faveurs combleront ſa vie.
Forme-t'il deſſein ſeulement
De chaſſes ou de promenades ;
Jour pour Perdrix dans le moment,
Jour tel qu'il le faut aux Dryades,
Pour conduire leurs cœurs aux champs
L'éclaire, & la terre fleurie
Répand parfums d'odeur chérie,

Les Oiſeaux redoublent leurs chants ;
Chacune des Saiſons bornée,
Au ſeul ſoin de ſes appetits,
Lui donne les fruits repartis
Aux quatre ſaiſons de l'année.
Et quels fruits ? Du goût & des yeux,
Ce ſont charmes délicieux.
Quels vins pour lui produit la terre !
Peut-on décrire leurs attraits ?
Auſſi quand il boit à longs traits,
On voit le Maitre du Tonnerre,
Et mainte autre Divinité,
Au mépris de leur dignité,
Humer avec avidité,
Ce qu'en laiſſe haler ſon verre.
Dans l'enceinte de ſa maiſon,
Dans le ſein de ſon Domeſtique,
Partout de la ſage raiſon,
Il trouve l'exacte pratique ;
Mais d'une raiſon ſans humeur ;
Loin de lui chagrine clameur.
Cette attention volontaire
Que la tendreſſe fait avoir,
Le devoir même, Juge auſtere,
Sont les ſeuls motifs de voir.
Femme, Enfans, Voiſins, tout l'adore ;
A peine l'horiſon ſe dore
Des premiers traits du Dieu du jour,

Que

Que la gayeté dans ce jour
Etablit ſon aimable Empire :
C'eſt ſa préſence qui l'inſpire.
Comme ce ſont moins ces bienfaits ;
Que l'amour qui les intereſſe,
Par tout où ſon regard s'adreſſe,
Il trouve des yeux ſatisfaits.
A ſes déſirs tout ſe conforme ;
Il voit ſes deſſeins s'achever
Dans l'inſtant même qu'il les forme.
Veut-il aux grandeurs s'élever ?
Auſſi-tôt tous obſtacles ceſſent :
Devant lui les ſcabreux chemins
De ces monts eſcarpés s'abaiſſent :
Les honneurs s'offrent à ſes mains,
Comme l'épouſe complaiſante
S'offre à l'époux qui l'enflâma ;
Ou comme l'épi ſe préſente
Au laboureur qui le ſema.
Court-il défendre ſa Patrie ;
En venger la gloire flétrie,
Punir des peuples révoltés,
Les ſoumettre au pouvoir ſuprême ;
La terreur marche à ſes côtés ;
Tout céde & la Victoire même
Frémit à l'aſpect des horreurs
Que cauſent ſes juſtes fureurs.
Sa ſageſſe en tous lieux éclate,

Salomon fut moins consulté,
Et jamais son conseil ne flate
La plus heureuse iniquité.
Son équitable autorité,
Sans qu'aucun parti s'en offense,
Fait la balance des Etats,
C'est l'arbitre des Potentats;
C'est leur guide, c'est leur défense.
Voyez quels biens & quels honneurs,
Combien de sortes de bonheurs
Prennent leur source de ma charge.
Charge pourtant des plus à charge
Au sage parti que j'ai pris.
Ainsi ne soyez pas surpris
De voir des rivieres profondes,
Rivales des Pontiques Ondes,
D'un petit ruisseau dériver.
Mais pourquoi, direz-vous peut-être,
De cette charge vous priver,
Si tant de biens en doivent naître?
Vous avez raison, mais aussi
Croyez-vous que de m'en défaire
Je me misse tant en souci,
Si les biens dont je viens de faire
Cette longue description,
N'étoient plus faux que la chimére,
Fils d'une vaine fiction,
Plus vaine cent fois que leur Mere.

EPI-

EPITRE XII.

A MONSIEUR DE LA FERRIERE.

D'Une main qui de rumatiſme
N'a plus aucun reſſentiment,
Et qui même dans ce moment,
Faute d'un plus doux exorciſme;
M'a ſçû délivrer bruſquement
D'un certain Démon véhément
Que l'on appelle Priapiſme.
De cette main, en ime; en ment,
Mariée à la rime, en iſme,
Je vous écris ces mots, qu'exempts de Barbariſme;
Je ne garantis nullement;
Car ſain de corps, tant ſeulement,
Mon eſprit par trop Cacochiſme,
Tant va d'ennui ſe conſumant,
Qu'on diroit que je ſois Amant,
Ou qu'accuſé de Janſéniſme
Je ſubiſſe un banniſſement:
Mais quand j'irois au ſoléciſme,
Paſſez-le moi tout doucement.
Adieu, Pere, mon compliment

Au Général, du Syllogiſme
Le plus ſolide fondement :
Au Commiſſaire s'exprimant
Par fois avec argu Sophiſme,
Mais dans ſes récits ne formant
Jamais un ſeul Anachroniſme,
Au bon Prieur qui fréquemment
Avec la raiſon fait Schiſme,
Quand il fait un raiſonnement ;
A nos Sœurs de qui l'agrément
Eſt le plus certain aphoriſme,
Pour guérir l'endurciſſement
De tout amoureux athéïſme,
Au Frere, qui doit humblement
S'inſtruire en notre Catéchiſme :
Au Révérend Pere Normand ;
Enfin à tout le Bachéïſme,
Ordre qui tout préſentement
Fait jouir du bonheur charmant
Que promet le Mahométiſme.
Après notre trépaſſement.

EPITRE XII.

A MONSIEUR DE LA FERRIERE.

E vous envoïe un double Saſſenage ;
Preſent leger, mais qui dans un repas
Poura jouer un gentil perſonnage,
Partant, Seigneur, ne le dédaignez pas.
Pour un deſſert, c'eſt un mets plein d'appas ;
Entre la poire & le fromage regnent
Bon vins, bons mots & gaillardes chanſons ;
Ainſi du moins les antiques leçons
De nos Ayeux en proverbes l'enſeignent :
Ce n'eſt le tout ; on dit auſſi qu'Amour
En ce tems-là fait maint & maint bon tour ;
Et bien croirois que ce ne ſont ſornettes :
Bon vin, bons mots, gaillardes chanſonnettes,
Sont aiguillons aux amoureux déſirs.
En toute porte entr'ouverte aux plaiſirs,
L'adroit amour aiſément s'inſinue :
Dame Catin, ſans cet appas flatteur,
Bien que d'ailleurs, enjouée, ingenue,
Cédé n'auroit à certain Séducteur ;
Car point n'étoit portée à telle affaire ;

De la vertu trop connoiſſoit le prix,
Et puis on ſçait que femmes de Paris
Plûtôt mourroient qu'à leur honneur forfaire;
Elle en étoit, mais Carême-prenant
Trouva moyen de gagner la rebelle.
Martin bien-fait & brave à l'avenant,
Prit un des jours, que jours gras on appelle,
Pour régaler Catin & ſon Epoux.
Adonc tous deux, rendus au rendez-vous,
Martin joyeux leur met tout par écuelle,
On trinque, on boit, Vins de pluſieurs façons;
Non ſans deſſein, c'étoient des hameçons
Que le Matois tendoit, afin de prendre
Diverſement ces deux divers poiſſons,
Et réuſſit comme l'allez apprendre.
A peine étoit le repas à demi,
Que le Mari dont il veut ſe défaire,
Eſt pleinement ſur la table endormi.
Pas ne vouloit de l'autre autant en faire;
Car il aimoit trop délicatement,
Pour que ſon cœur eût pû ſe ſatisfaire
D'un bien volé dans l'aſſoupiſſement;
Mais il vouloit l'étourdir ſeulement,
Et ménager dans ce tems favorable
Un bien qu'Amour ne peut rendre agréable
Sans le ſecours d'un doux conſentement;
Si toutefois (car jamais d'un Amant,
Homme aviſé caution ne doit être)

Rien

Rien n'eût gagné par l'étourdiſſement,
De l'endormir eût-il tenté peut être.
Quoi qu'il en ſoit, le cauteleux Martîn
Plus doucement vous fait boire Catin,
A petits coups, il l'attaque, il l'éveille;
Lui dit Chanſons, Contes pleins de pouvoir;
Pour exciter, pour luxure émouvoir.
Il en ſçavoit la méthode à merveille:
Touche genoux, tetons, prend un baiſer;
Elle s'en fâche, il la ſçait appaiſer;
Puis comme il voit que le remede opére,
Que de ſes feux le cours hardi proſpére,
Le drôle ourdit un différent chemin;
Il vous lui prend adroitement la main,
Et ſur lui-même il la guide & la méne;
Pas loin n'alla, car bien-tôt au-devant
De cette main, qu'avec art il proméne,
Se préſenta, ſans voile décevant,
Le point où doit ſe fixer ſon voyage;
Façons d'abord, on veut la retirer:
L'on va, l'on vient; mais tant ſçait attirer
Le point ſuſdit, qu'enfin d'y demeurer;
Elle conſent, ayant, ſelon l'uſage,
Un tant ſoit peu détourné ſon viſage,
Sans perdre tems, Martin, après avoir
Pourvû la main de ſa Belle, va faire
De doux efforts pour la ſienne pourvoir;
Tout vis-à-vis il trouva ſon affaire.

De vous dire où, besoin n'est, & vos yeux
Jà m'ont appris que devinez ces lieux :
Mais je dirai qu'à grand peine établie
Etoit la main du séduisant Martin,
Que ce qu'il tient, & ce que tient Catin,
D'un même accord & s'approche & se lie.
Vous souvient-il d'avoir vû deux Amants
Lorsqu'on est libre on appose leur pôle,
S'aller unir par de prompts mouvemens ?
Tels & plus prompts, soit dit sans hyperbole ;
A s'entre-unir furent nos deux Amans.
Or remarquez, Seigneur, que l'avanture
Dont je viens de faire la peinture,
Entre la poire & le fromage advint :
De pareils cas, je dirois plus de vingt ;
Tous arrivés au tems que le fromage
Est étalé sur la table à son tour :
Partant, je crois, volontiers qu'à l'Amour
Ce tems est propre, & que le Sassenage
Qu'ici voyez, s'il se trouve excellent,
Pourra chez vous, où maint cœur se ménage
Etre témoin de plus d'un tour galant.

EPITRE XIV.

A MONSIEUR DE LA FERRIERE.

PUISQUE le Ciel m'a rendu la santé ;
Et que ma fiévre entierement bannie
Laisse en mes sens régner cette harmonie,
Qui de l'esprit entretient la gayeté ;
Des gais propos le cours je vais reprendre.
Partant, Seigneur, ne soyez pas surpris
Si quelquefois la riante Cypris
Des traits lascifs sur mes vers vient répandre.
Car tant suis las de triste gravité,
Qu'à folâtrer il faut que je m'échape ;
Et s'il falloit être long-tems encor
Sans me donner là-dessus quelque essor ;
Pas à ce prix ne voudrois être Pape.
Mais cependant, Seigneur, qui m'écoutez ;
Ne craignez point que ma Muse insensée
Vomisse ici grossieres saletez,
Par qui seroit Vénus méme forcée
De se cacher ou de baisser les yeux.
Récits d'amour, Contes luxurieux,
Ont maint attrait, maint charme qui me flatte ?

Mais au travers d'un voile ingénieux
Je veux en voir l'image délicate,
Et bien ſerois ſemblable à celle-là.
C'eſt ſœur Agnez, ſi modeſte en ſon dire,
Qui miſe au choix d'endurer le martire
Par qui toûjours, la Terre ſe peupla,
Ou de nommer de ſon vrai nom la choſe
Sans balancer prit le premier parti
Et ſi pourtant vous ſerez averti
Que douze Gars, jeunes, frais comme roſe,
Exécuteurs de ce terrible arrêt,
Lui faiſoient voir ſon ſupplice tout prêt.
Mais ſur un cœur dont la vertu diſpoſe,
Que peut cela? Rien. Sœur Agnez auſſi
De ſes bourreaux, ſans froncer le ſourci,
Juſqu'au dernier, eſſuya la furie.
Mais on eût dit à voir ſon œil riant,
Son teint vermeil & ſa bouche fleurie
Qu'elle y trouva quelque plaiſir friand.
Graces au Ciel, malgré l'uſage obſcène,
Des mots groſſiers qui régnent en ce tems-ci;
Il eſt encor maintẽ ame chaſte & ſaine;
Et j'en connois, peut-être vous auſſi
En connoiſſez que beſoin n'eſt de dire,
Qui mille fois ſouffriroient le martire
De ſœur Agnez, plûtôt que prononcer
Un mot qui pût la pudeur offenſer.
Or maintenant parlons d'autre matiere.

Le

Les Ennemis ont ſur cette Frontiere
Un oſt puiſſant ſous Dixmude aſſemblé,
Le Laboureur, interdit & troublé,
Au lieu d'épics à têtes jauniſſantes
Voit les ſillons de piques hériſſés,
Tambours, clairons, cris dans les airs pouſſés;
De leur canon la foudre menaçante
Vont juſqu'au Ciel faire frémir les Dieux.
Et toutefois on diroit qu'en ces lieux
L'aimable Paix, la douce Paix préſide.
De notre Roi le redoutable Egide
Nous couvre & prend le ſoin de nous garder;
Les Ennemis n'oſent nous regarder,
Et ſi le Roi, que la Victoire éleve,
Trouve à propos de mettre en main le glaive;
Nous les verrons, ces Guerriers inſolens,
Fuir devant nous, diſperſés & tremblans,
Comme troupeaux qu'écarte le Tonnerre.
Quant à la Mer rien ne s'y paſſe encor,
Fors ſeulement une petite guerre
Qu'entre Armateurs cauſe la ſoif de l'or:
On dit pourtant qu'une Flote nombreuſe,
Qui ſuit par tout mainte machine affreuſe,
Doit canonner, doit bombarder ce Port.
Mais à braver ſon plus terrible effort,
Si bien ici toutes choſes conſpirent,
Qu'elle y fera mille fois moins de tort
Qu'à ſœur Agnez les douze Gars n'en firent.

EPI-

EPITRE XV.

A MONSIEUR DE LA FERRIERE.

NON, je n'irai plus dans le Nord ;
A ce seul nom mon cœur frissonne.
Irois-je là tenter le Sort,
Pour voir les Aquilons & l'Hyver en personne ?
Je suis plus que content d'avoir vû tant de fois
Leurs redoutables Emissaires,
Des Nochers fougueux adversaires,
Venir glacer nos champs, & dépouiller nos bords.

Enfin je n'irai point dans ces terres hideuses,
Que des Dieux les mains paresseuses
N'ont fait qu'ébaucher seulement :
Où les humains formés d'une lourde matiere
S'expriment si grossiérement,
Que Jupiter ne peut entendre leur priere
Sans le secours d'un Truchement.

Je ne quitterai point mon aimable Patrie,
Patrie aussi de Jeux & des Amours :
Là du Printems à la tête fleurie,

Je

Je verrai tous les ans couler les heureux jours.
J'y verrai sous l'Ormeau l'innocente Bergere
Former une danse legere ;
Et si je veux jouir de son doux entretien ;
J'entendrai son doux langage, elle entendra le mien.

Un Ministre à mes vœux propice,
Plus par bonté que par justice,
Dans mon Emploi me conserve aujourd'hui ;
Et vous pouvez aisément croire
Que c'est cet emploi que je fui,
Ne fût-ce que pour la gloire
De tenir un bienfait de lui ;

Toutefois dans cette fortune
Un souci cuisant m'importune ;
C'est qu'il faudra vous quitter
Pour aller bien-tôt habiter
L'un des Arsénaux où Neptune
Voit tous les jours forger les Fers
Qui doivent l'enchaîner avec tout l'Univers.

Mais à ce triste effort il faudra me contraindre.
Et comme en ce bas Monde on ne posséde rien.
Qui n'offre à tous momens des sujets de se plaindre ;
Pour

Pour mieux les ſuporter il eſt un ſûr moyen,
C'eſt qu'entre pluſieurs maux que l'on avoit à craindre
Du moindre mal il faut ſe faire un bien.

A ces réfléxions je joindrai des nouvelles
Que la ſaiſon peut me fournir,
Ne fût-ce que des bagatelles
C'eſt toûjours un prétexte à vous entretenir.

Tous nos Héros, tant de Mer que de Terre,
Reviennent en foule à la Cour
Se délaſſer de jour en jour
Des pénibles ſoins de la guerre;
Chacun auprès du Roi ſe rend de toutes parts,
Soit pour briguer les dons de ſa main toûjours juſte,
Soit pour puiſer dans cette ſource auguſte
L'indomptable valeur qu'inſpirent ſes regards.

De nos charmantes Immortelles
Ils vont enſuite admirer les appas,
Admirer n'eſt peut-être pas
Tout ce qu'ils reſſentent pour elles;
Ils les reſpectent; le reſpect
Pour des Divinités ſi belles
Eſt encor un terme ſuſpect.

Quoi

Quoi donc ? On n'oseroit le dire.
Mais enfin songez sur ceci
Qu'impunément jamais de beaux yeux on n'admire,
Et quand la beauté régne, Amour y régne aussi.

Les Plaisirs, la Galanterie
Suivent à Paris les Guerriers;
Les Dames, pour pouvoir partager leurs Lauriers,
Redoublent de coquetterie :
La Comédie & l'Opera,
Le Bal, le Jeu, rendez-vous ordinaires,
N'ont jamais noüé tant d'affaires;
C'est à qui mieux y brillera;
La Belle de ses simples graces
Y fait l'étalage charmant;
La laide par mille grimaces
Tâche d'y faire quelque Amant.
Belles & laides réussissent.
Auriez-vous pû le concevoir ?
Soit que le mauvais goût ou le besoin agissent,
Les Vieilles même ici trouvent à se pourvoir :
Car au retour d'une Campagne,
Ce Guerrier, ce Héros, que la gloire accompagne,
D'ordinaire est trop indigent
Pour ne s'attacher qu'à la Belle :
Aux deffauts de la laide il devient indulgent,
Et volontiers il se paye en argent
Des charmes qui manquent en elle.

Enfin

Enfin la foule des amours
A Cythére n'eſt point ſi grande ;
Dans chaque maiſon tous les jours
A tire-d'aîle ils arrivent par bande :
Une ſur-tout, & vous la connoiſſez ;
En a la troupe la plus leſte ;
Mais je vous en ai dit aſſez ;
Venez-vous-même être témoin du reſte.

EPITRE XVI.

REPONSE

Pour Madame Barentin, à une Letre qu'une de ſes amies lui avoit écrite en Vers.

SOus les feuillages toûjours verds
De ce Mont d'où ſans ceſſe, avec un doux murmure,
Coulent & les Chants & les Vers,
Je n'ai jamais dormi. Jamais dans l'Onde pure
Des ſources qu'il renferme en ſon pourtour charmant,
Je n'ai mouillé mes lévres ſeulement;
Si toutefois avec vous je m'engage
A parler le docte langage
Qu'on n'apprend qu'au ſacré Vallon,
Je n'en fais point de vaine excuſe,
Vous me tiendrez lieu d'Apollon,
Votre amitié me tiendra lieu de Muſe.
Ce n'eſt pas la premiere fois
Que le ſimple deſir de plaire
De cet Art inſpira les Loix:
Le Dieu même qui nous éclaire,
Apollon à ce ſeul deſir,
Joint aux charmes d'un doux loiſir,

Doit

Doit de ſes vers la premiere harmonie,
Par une injuſte tyrannie,
Banni des Cieux, il gardoit un troupeau
Sur l'aimable rive d'Amphiſe,
Il étoit ſot alors comme eſt tout Jouvenceau;
Mais une Nimphe du ruiſſeau,
Je croi qu'on la nommoit Céphiſe,
Ayant fait à ſes yeux briller un œil piquant,
De ſes attraits ſon ame fut épriſe;
Il voulut plaire; il devint éloquent;
Il fit des Vers, il inventa la Lyre;
Il y joignit les doux ſons de ſa voix;
Il fit ſi bien que la premiere fois,
Déja tout l'Univers l'admire:
Ses chants par ſes accords font treſſaillir les bois;
Il ſuſpend les torrens & leur donne des Loix;
Pour l'écouter, Aquilon ne reſpire
Que comme le plus doux Zéphire;
Et l'on vit les Rochers par cet enchantement
Se mouvoir ſur leur fondement.
Jugez ce que devint le cœur de cette Belle,
Je croi qu'elle s'enfuit, du moins elle le dût.
Dieu préſerve la plus rebelle
D'un tel danger; ſi ce port de ſalut
Se rencontre fermé pour elle.
Mais laiſſons Apollon pourſuivre ſes amours;
Ce n'eſt pas mon affaire, & ſur pareil chapitre
Je ſoutiendrois mal un diſcours.

Paſſons

Paſſons à la galante Epitre
Que de votre part je reçoi.
Votre tendre amitié pour moi
Dont elle peint le caractere,
Me la rend précieuſe & chere :
Vous en deviez retrancher ſeulement
Toutes les louanges flateuſes,
Telles douceurs ne ſont pas amiteuſes, *
Le cœur parle plus ſimplement.
Vous m'aſſurez que l'aimable Surette, †
Ne ſera point legere ni coquette,
Et qu'elle en fait ſes grands jurons ;
Je le croi avec moins de peine,
Que je ne croi que nous ne la verrons
Jamais Naïde ni Sirene ;
Les Déités ne ſont que vaine illuſion,
Qu'enfanterent jadis Rimeurs cherchant fortune ;
Les Coquettes auſſi ne ſont que viſion
D'une jalouſie importune :
Il n'en eſt point, déſignez-m'en quelqu'une,
Par ſes façons, par ſes appas,
Et je me rends à cette erreur commune :
Mais non, ne la déſignez pas.

Sur

* *Ce mot n'eſt pas François ; il eſt formé ſur le mot Gaſcon* amiſtous, *qui ſignifie plein d'amitié, de tendreſſe.*

† *En Gaſcon, pour dire une petite Sœur, on dit* Surette, *& un petit Frere* Freret. *Ce ſont des noms d'amitié.*

Sur ce portrait imaginaire,
Le monde toûjours mal penſant,
Croiroit en reconnoître cent :
Il feroit plus, ſuivant ſa malice ordinaire ;
Leurs noms, & leurs ſurnoms, il iroit proclamer :
Et que ſçait-on ? Peut-être iroit-il vous nommer.

EPITRE XVII.

A MADAME SERBET.

QU'AVEUGLES ſont les deſirs des humains!
Legereté dans leurs conſeils préſide;
Vous les voyez avec un œil avide
Pourſuivre un bien par cent divers chemins;
A peine ont-ils ce bien entre les mains,
Qu'il leur devient ennuyeux, inſipide.
N'a pas long-tems, qu'au gré des vents porté,
Et rudement ſur les flots agité,
J'étois ſur Mer Empire peu ſolide;
Pas ne croyois d'autre felicité
Que d'arriver bien ſain ſur le rivage;
Fût-ce un Rocher, fût-ce un Antre ſauvage:
Ores j'y ſuis, & je ſuis moins content
Que je n'étois, lorſque j'allois flotant
Au gré des vents & de l'onde rapide.
D'où vient cela? C'eſt que dans cet inſtant,
Deſir nouveau, nouvel objet me guide:
Il me ſouvient de vos gentes façons,
Parler charmant, air fin, gracieux rire,
Traits qui d'amour ſont les ſeuls hameçons,
Que l'on reſſent & qu'on ne peut décrire:
Ce n'eſt le tout que de m'en ſouvenir,

De

De les revoir le desir me dévore :
Les reverrai-je ? Autre desir encore
Auprès de vous viendra m'entretenir.
Ainsi toûjours nos ames incertaines,
Toûjours volant de desirs en desirs,
Toûjours ainsi vont de peines en peines,
Croyant aller de plaisirs en plaisirs.
Plus sage fut Benoîte sœur Clairette :
Mais tempérance & modération,
Sont attributs & Claustrale retraite
Qu'ignorent gens d'autre profession.
La sainte sœur n'eut en toute sa vie
Le cœur touché que d'une seule envie ;
Envie encor, qu'à bout vint de dompter,
Non par combattre & par la rebuter,
Soins qui ne font que le mal irriter ;
Mais par la suivre & par la contenter.
Deux bonnes Sœurs d'un même Monastere,
Etant un jour en devis familier,
Se disputoient, qui plus du Cordelier
Ou du Feuillant avoit le caractere,
Tel qu'il le faut pour dûment consoler
Jeunes Nonains de leur Clôture austere ;
Et là-dessus chacune d'étaler,
Les si, les cas importans de l'affaire :
Non loin de-là Sœur Clairette causoit,
Moins attentive à ce qu'elle faisoit,
Qu'aux si, qu'aux cas, dont elle entendoit faire,

Descrip-

Descriptions, énergiques portraits,
Et n'en laissoit échapper aucuns traits,
Si que desir en son ame vint naître
De les juger, & pour ce de connoître
Par elle-même & l'un & l'autre fait;
Car sur le champ à Jeanne & Dorothée,
(Bien comprenez que ces deux sœurs étoient
Celles que lors entre elles disputoient,
Pour Juge offerte, & pour Juge acceptée,
Elle procéde, & dès le lendemain
On lui remet bonnes piéces en main.
Piéces, j'entens, Peres de chaque sorte,
Un Cordelier, au teint brun & voix forte:
Dans ses habits, négligé, sans éclat,
Mais beau parleur, de sœur Jeanne Avocat,
Vint le premier étaler sa science.
L'avant-propos fut court, sans apparat:
Il passe au fait avec impatience;
Et là-dessus tellement s'étendit
Qu'il occupa toute cette séance:
Pas ne dormit le Juge à l'audience,
Ainsi que font maints des plus en crédit,
Et pour pouvoir juger en conscience
Du plaidoyer un seul mot ne perdit.
Le lendemain, parla pour Dorothée,
Plus blanc qu'un lis Pere Dom Timothée,
De qui le teint toujours frais & vermeil
Sembloit pêtri de lait & de sommeil:

Pied fait au tour, jambe blanche & liſſée
Se faiſoient voir ſous ſa robe trouſſée.
Il débuta d'un air inſinuant,
Non comme l'autre, en torrent, en déluge;
Et pour gagner la faveur de ſon Juge
Avec adreſſe il s'en va le louant:
Puis aux raiſons plus ſolides il paſſe
Qu'en ſon diſcours il mêle rarement,
Mais qu'il agence avecque tant de grace
Qu'il vous en fait paroître abondamment:
Tout en ſes mains prend un air de ſublime,
Oeil, geſte, voix, tout émeut, tout anime:
Si bien enfin ſa cauſe il ſçut plaider,
Que ſœur Clairette, en balance incertaine
Pour cette fois ne put rien décider,
Et voulut bien avoir encor la peine
Avant porter un dernier jugement
D'examiner le fait plus amplement.
Autre jour pris, plaideurs de comparoître:
Avidement tous deux ſont écoutés,
Mais tous les deux également goûtés,
Doutes nouveaux dans le Juge font naître;
Rien n'eſt conclu; troiſiéme jour on prit,
Troiſiéme jour que rien ne détermine.
Pour trancher court, ſi bien notre héroïne
Des Magiſtrats les longs délais apprit,
Tant trouva goût aux épices fréquentes
Qu'on lui payoit pour ſes vacations,

Ca

Car sans compter les consolations
Que lui donnoient les langues bien-disantes,
Des Avocats maintes colations,
Maints beaux présens, chose que la Justice
Toujours aima, lui venoient fréquemment:
A tout cela, dis-je, si doucement
S'accoûtuma notre Juge novice
Que trois ans fut à tous les jours tenir
Longue audience, & souvent deux pour une
Sans que jamais sa lenteur importune
Pût se résoudre à ce projet finir.
Or, direz-vous, passe pour sœur Clajrette
D'avoir trois ans pû tels plaids écouter,
Pour ce n'avoir qu'à l'oreille prêter,
Et quelle oreille? oreille toujours prête.
Mais aux plaideurs d'être ainsi tous les jours
Même sujet, je ne le puis comprendre.
Quant à ce point pas ne doit vous surprendre.
Moines ne sont vulgaires Avocats,
Point ne requiert leur féconde éloquence
Divers sujets, sujets de conséquence,
Pour bien parler, pour faire long fracas:
En eux toujours ils ont fraîche ressource.
Comme pourtant il n'est si belle source
Qu'avec le tems on ne puisse épuiser,
Leur éloquence enfin vint à s'user.
Le Cordelier autrefois si rapide,
Dont le discours toujours nerveux, solide,

Ne s'attachoit qu'au fait tant seulement ;
Ores languit s'attache à l'ornement.
Jà du Feuillant la vive politesse,
Tombe & devient froide délicatesse :
Plus de presens, plus de colations,
Et moins encor de consolations.
Clairette donc voyant que cette affaire
Ne rendoit plus, & voulant satisfaire
Les deux partis, enfin l'accommoda
A l'amiable, entre eux elle accorda
Que plus étant le Cordelier solide,
Plus le Feuillant gracieux & poli,
Pour faire un choix de tout point accompli
Choix que d'un cœur ne laissât rien de vuide.
Nonnains devoient d'un de chaque façon
Entremêler tour-à-tour la leçon.
Ce qui fut dit : fut fait ; & pour la forme
Deux des meilleurs prit Clairette à l'instant ;
Sœurs Dorothée, & Jeanne en font autant :
Puis l'Ordre entier reçut cette Réforme.
Ainsi finit, ce procès important.
Quoi qu'il en soit, voilà l'unique envie
Dont sœur Clairette eut onc le cœur atteint :
Bien est-il vrai que ce desir la tint
Sans la quitter jusqu'au bout de sa vie.
Mais je l'ai dit, esprit si tempéré
Est attribut de retraite Claustrale,

Qui

Qui des mondains fut toujours ignoré.
Or finissons ces propos de Morale ;
Discours si grave est fort assoupissant,
Entamons donc quelque joyeux Chapitre.
Mais pas ne vois, que déja cette Epitre
Forme un volume, & trop va grossissant.
Ainsi toujours avec vous on s'oublie ;
Veux-t'on vous voir une heure seulement.
Cette heure passe, & court si promptement,
Qu'à peine elle est du jour entier remplie,
Et qu'on voudroit, si tant est qu'on osât
Le desirer, qu'encor elle épuisât
Toute la nuit, fut-ce une nuit égale
A celle-là dont jadis le long cours
Favorisa les furtives Amours
Par qui nâquit le preux Amant d'Omphale.
Ce n'est le pis, sans qu'on sçache comment
Et sans qu'on puisse y trouver de défaite,
Qu'on entre libre on sort toujours amant
Dieu gard' de mal qui l'épreuve en a faite.

EPITRE XVIII.

A MADEMOISELLE DE BEAULIEU, 1679.

VOTRE cœur eſt donc libre enfin ;
Vous avez donc briſé vos chaines,
Et cette ſource de nos peines
Par le tems a trouvé ſa fin.
Que de grace vous devez rendre
A qui vous fit tant de larmes répandre !
Ces pleurs qu'il vous en a coûté
Sont le ſceau de la liberté
Que la raiſon vous fait reprendre.
Celui qui navigeant n'a jamais éprouvé
Des ondes & des vents l'impétueux orage,
A s'embarquer aiſément ſe rengage,
Mais s'il s'eſt une fois trouvé
Parmi les horreurs du naufrage,
Après s'être à la nage au premier bord ſauvé,
Du Dieu des flots il court apprendre au Temple
Ses vêtemens mouillés, pour y ſervir d'exemple
A tout mortel audacieux,
Qui ſur un bois fragile oſe tenter les Dieux ;
Et bénissant ces Dieux dont la bonté ſuprême
A ſçû le délivrer, il renonce à l'inſtant

A

A cet inconstant élément,
Où tout est dangéreux, jusques au calme même,
Cet exemple pour vous sagement imité
Doit vous rendre à jamais tranquille;
N'allez donc point par vanité
Tenter de relever la nacelle fragile,
Par qui votre cœur facile
Se vit si long-tems agité.
De tout autre embarquement tendre
Renoncez aux attraits pressans;
Il n'en est point de sûr, vous n'y devez attendre
Qu'écueils sans cesse menaçans;
Que vents, que flots pleins de furie,
Et pour quitter l'allégorie,
Tout Amant est traître, inconstant:
En vain une Belle prétend
Par ses charmes, par son adresse
Fixer leur soin & leur tendresse
Auprès d'une même Maitresse,
Si quelqu'un d'eux est long-tems arrêté
Ce n'est point par fidélité,
C'est faute de pouvoir être ailleurs écouté;
Ou le plus souvent par paresse.
Fuyez-les tous soigneusement;
C'est un conseil qu'en moi la raison ne fait naître
Qu'à la faveur de votre éloignement:
Si j'étois près de vous, peut-être
Vous conseillerois-je autrement.

EPITRE XIX.

DE MONSIEUR DE LA FONTAINE A MONSIEUR VERGIER, 1697.

C'Est pitié, Monſeur, que de nous autres Mortels : nous avons beau nous munir de préparatifs contre les attaques des paſſions, elles nous emportent à la premiere occaſion qui ſe preſente, comme ſi nous n'avions fait aucune réſolution de nous défendre. Voilà un commencement bien moral ; je ne ſçai ſi la ſuite ſera pareille. Qu'avoit affaire Mr. d'H... de s'attirer la viſite qu'il eut Dimanche, & que ne m'avertiſſoit-il ? Je lui aurois repréſenté la foibleſſe du perſonnage, & lui aurois dit que ſon très-humble Serviteur étoit incapable de réſiſter à une fille de quinze ans, qui a les yeux beaux, la peau délicate & blanche, les traits du viſage d'un agrément infini, une bouche & des regards... je vous en fais le juge, ſans parler de quelques autres merveilles ſur leſquelles Mr d'H.. m'obligea de jetter la vûe. Que ne me fit-il la deſcription toute entiere de Mademoiſelle de B... je ſerois parti avant le diner, je ne me ſerois pas écarté de trois lieues comme je fis, ni n'aurois pas été comme un idiot me jetter dans Loure, c'eſt à-dire dans un village qui n'en eſt éloigné que d'un quart de lieue, & plus loin de Paris que n'en eſt Bois-le-Vicomte. J'avoue que la pluye me fit arreter plus de deux heures à Aunoy. J'étois encore à cheval, qu'il étoit près de dix heures du ſoir ; & un Laquais, le ſeul homme que je rencontrai, m'apprit de combien j'avois quitté la vraye route. Il me remit dans la voye,

voye, en dépit de Mademoiſelle de B... qui m'occupoit tellement, que je ne ſongeois ni à l'heure ni au chemin, ſi bien que ne pouvant gagner Paris, qui étoit à pluſieurs lieues, il fallut giter au village. Vous voyez, Monſieur, que ſans la viſite qu'elle vous fit, je n'aurois pas eu un gite, dont il plaiſe à Dieu de nous délivrer. J'eus beau dire l'Oraiſon de S. Julien, Mademoiſelle de B... fut cauſe que je couchai dans un malheureux hameau. Elle m'a fait conſumer trois ou quatre jours en diſtractions & réveries dont on a fait des Contes dans tout Paris. Vous conterez s'il vous plaît à la Campagne l'Iliade de mes malheurs. Non que je veuille vous attriſter tous tant que vous êtes ; quand je le voudrois, on ne plaint guéres les gens de mon âge, qui tombent dans ces erreurs.

Ma Lettre vous fera rire ;
Je vous entens déja dire,
Cet homme n'eſt-il pas fou ?
Dans l'entrepriſe qu'il tente,
Il eſt plus près du Pérou
Qu'il n'eſt du cœur d'Amarante.

Vous avez raiſon d'en parler, ainſi j'en conviens.

Amarante eſt jeune & belle.
Je ſuis vieux ſans être beau,
Et vais pour quelque cruelle
M'embarquer tout de nouveau.
Plus je penſe en mon cerveau,
De combien peu d'apparence
Seroit pour moi l'eſpérance
De la toucher quelque jour,

Plus je vois que c'eſt folie
D'aimer Nymphe ſi jolie
Sans être le Dieu d'Amour.
Amarante & le Printems
Ont un air qui ſe reſſemble:
Voici comme je prétends
Que l'on les compare enſemble.
Par les lis premierement.
J'entâme le paralelle
Et ſoupçonne aucunement
Ceux qu'Amarante recelle.
Je ſuis trompé ſi ſon ſein
N'en eſt un plein magaſin:
Le mal eſt que ce ſont choſes
Pour vous & moi Lettres cloſes.
Nous ſommes ſimples mortels;
Il faut offrir des Autels
A ces Lis; nul diadême
N'eſt digne d'en approcher;
Bien moins encor d'y toucher;
Et croi que Jupiter même
Tout Jupiter qu'il ſe dit,
N'en auroit pas le crédit,
Sans l'Hymen & ſon attache.
Ces endroits délicieux
Pour nos mains & pour nos yeux
Ne ſont pas faits que je ſçache,
Que ne ſuis-je de ces Dieux,

Nom-

Nommés Rois en ces bas lieux !
Bientôt pour moi ces deux titres
A la Belle dédiés
Se verroient mis à ſes pieds ;
Et vous bientôt vous auriez
Le revenu de deux Mitres ;
L'une eſt Saint Germain des Prez ;
L'autre eſt Saint Denis en France.
Voilà votre révérence
Ayant Muſique, où l'on va
Plus ſouvent qu'à l'Opéra :
L'on n'y reçoit que les bonnes
Et les honnêtes perſonnes
C'eſt à vous ſagement fait :
Hélas ce n'eſt qu'un ſouhait !
Votre table eſt renverſée,
Votre marmite eſt caſſée,
Peu chanceux, & vous & moi ;
Nous n'avons eu de nos vies,
Moi l'encolûre d'un Roi,
Ni vous celle, en bonne foi,
D'un homme à deux Abbayes.
Pour revenir à nos Lis,
Ils ſont relevés de Roſes,
Ceux-là ſont nouveaux fleuris ;
Celles-ci ſont frais écloſes.
Ici la comparaiſon
De la nouvelle Saiſon

Cloche un peu, je vous l'avoue;
Et la beauté que je loue,
Par ſes tréſors éclatans,
Fait honte à ceux du Printems.
Comment pourrai-je décrire
Ses regards ſi gracieux?
Il ſemble à voir ſon ſoûrire
Que l'Aurore ouvre les Cieux.
Il faut aimer Amarante
D'une ardeur perſévérante:
Adieu volages Amours,
Selon l'objet, la conſtance;
Celle-ci j'en ai croyance
M'arrêtera pour toujours.
Si ceci plait à la Belle,
Dites-lui que les neuf Sœurs
M'ont promis d'avoir pour elle
De pleins amas de douceurs
Cette ſaiſon printanniere
Ne ſera pas la derniere
Des comparaiſons qu'Amour
Va m'inſpirer à ſa Cour.
Une autrefois, je l'eſpére,
Je ferai, moyennant Dieu,
Quelque Reine de Cythére
D'Amarante de Beaulieu.

Je n'ai pas beſoin de vous exhorter à prendre la choſe un peu moins tragiquement, que ne le porte mon

mon avanture. Il me ſemble même que ces Vers-là ne ſont nullement tragiques. Vous pourrez vous en moquer tant qu'il vous plaira, je vous le permets, & ſi cette jeune Divinité, qui eſt venue troubler mon repos, y trouve ſujet de ſe réjouir, je ne lui en ſçaurai pas mauvais gré. A quoi ſervent les Radoteurs, qu'à faire rire les jeunes filles ? Si Mademoiſelle de G. eſt encore à Bois-le Vicomte ; je vous conjure de lui dire de ma part, que ſa préſence doit avoir fort embelli un lieu auquel je ne croyois pas qu'il ſe pût rien ajoûter. Vous ornerez ce Diſcours des choſes les plus gracieuſes que vous pourrez, & que vous jugerez les plus convenables à une perſonne que les Graces ne quittent point. Je ſuis, &c.

EPITRE XX.

REPONSE

De Monsieur Vergier, à Monsieur de la Fontaine, 1687.

N'En soyez point en peine, Monsieur, le récit de vos malheurs n'a point fait verser de larmes: on a eu sur cela toute la fermeté que vous pouvez desirer; & il n'est pas jusqu'à Mademoiselle d'H... qui, toute bonne qu'elle est, n'en aye été divertie; enfin tout le monde en a ri; personne n'en a été surpris.

Que vous vous trouviez enchanté
D'une Beauté jeune & charmante,
L'avanture est peu surprenante.
Quel âge est à couvert des traits de la beauté?
Ulysse, beau parleur, ni moins vieux, ni moins sage
Que vous pouvez l'être aujourd'hui,
Ne se vit-il pas, malgré lui,
Arrêté par l'amour, sur maint & maint rivage?
Qu'en quittant cet objet, dont vous êtes épris,
Sur le choix des chemins vous vous soyez mépris;
L'accident est encor moins rare;
Et qui pourroit être surpris
Lorsque la Fontaine s'égare?

Tout

Tout le cours de ſes ans n'eſt qu'un tiſſu d'erreurs,
Mais d'erreurs pleines de ſageſſe ;
Les plaiſirs l'y guident ſans ceſſe
Par des chemins ſemés de fleurs.
Les ſoins de ſa famille, & ceux de ſa fortune ;
Ne cauſent jamais ſon réveil ;
Il laiſſe à ſon gré le Soleil
Quitter l'Empire de Neptune ;
Il dort tant qu'il plait au ſommeil.
Il ſe leve au matin, ſans ſçavoir pourquoi faire ;
Il ſe promene ; il va ſans deſſein, ſans objet,
Et ſe couche le ſoir, ſans ſçavoir d'ordinaire
Ce que dans le jour il a fait.

On s'étonne ſeulement, Monſieur, que vous ne vous ſoyez égaré que de quatre lieues : ſelon l'ordre & ſelon les loix du mouvement, étant une fois ébranlé, vous deviez aller ſur la même ligne tant que Terre & votre Cheval auroient pû vous porter, ou du moins juſqu'à ce que quelque muraille oppoſée à votre paſſage, en vous heurtant, vous fit changer de route ; & cette preſence d'eſprit doit déſormais vous juſtifier des diſtractions dont on vous accuſe.

En parlant d'Ulyſſe, j'ai fait réflexion que le titre d'Odiſſée conviendroit peut-être mieux à vos Avantures, que celui d'Iliade que vous leur donnez ; & les erreurs de ce Héros ne me paroiſſent pas avoir peu de rapport avec votre voyage. Je ne trouverois qu'une différence entre Ulyſſe & vous.

Ce Héros s'expoſa mille fois au trépas ;
Il parcourut les Mers preſque d'un bout à l'autre ;
Pour chercher ſon épouſe & revoir ſes appas,

Quels

Quels périls ne courriez-vous pas
Pour vous éloigner de la vôtre :

Mais la différence eſt petite, & il falloit bien que cette comparaiſon eût le ſort de toutes les autres; c'eſt-à-dire, qu'elle clochât un peu. Vous êtes bien plus juſte dans les vôtres. Celle du Printems eſt charmante, & celle de l'Aurore eſt riante au poſſible. Enfin l'une & l'autre ſont telles, qu'elles pourroient bien vous avoir fait des affaires. Je me doute fort qu'une Dame & une Demoiſelle qui ſont ici ne les ont point vûes ſans envie. C'eſt choſe étrange dans ce ſexe, que l'ambition d'être la plus belle. Mais vous avez un bon moyen de vous remettre en grâce.

De votre Muſe raviſſante,
Les chants les diſcours ſeducteurs,
Appaiſeront par leurs charmes flatteurs,
Cette tempête menaçante :
Un encens bien moins précieux
Que n'eſt celui que votre main preſente
Calma cent fois la colere des Dieux.

Après tout, Monſieur, c'eſt bien le moins que je doive à vos preſens, que de vous en remercier. Vous êtes le premier homme du monde pour les châteaux en Eſpagne; & puiſque vos rêveries ſont ſi agréables, je ne m'étonne pas que vous vous y plaiſiez tant. C'eſt un mal qui ſe communique; & je vous avoue qu'en liſant votre Lettre, je n'ai pû me défendre d'y tomber.

Tout indigne que je me ſens
Des biens que m'ont donné vos ſonges,

J'ai

J'ai quelque-tems abandonné mes sens,
A de si doux & de si plaisans mensonges.
Déja mon esprit prévenu
De vos riches bienfaits, régloit le revenu;
Déja dressant des équipages,
Je me donnois jusqu'à des Pages;
Et digne nourisson de l'aise, du sommeil?
Je me trouvois d'autres vertus encore,
Vertus des Abbés seulement,
Et que tout autre humain ignore.
Mais enfin, en moins d'un moment,
La raison qui nous sert bien moins à nous conduire
Qu'à nous persécuter toujours cruellement,
Est venue à mes yeux détruire,
Du faite jusqu'au fondement,
Un édifice si charmant.

Je n'ai pourtant pas tant perdu, & de cela il me reste une chose que j'estime infiniment: c'est le plaisir de sçavoir que vous me voulez du bien, & que vous avez en quelque maniere pour moi les sentimens d'amitié que j'ai pour vous. J'ai fait voir votre Lettre à M. de B... sa jeunesse & sa modestie ne lui ont pas permis de dire ce qu'elle en pensoit; mais je ne doute pas que des douceurs si bien apprêtées ne l'ayent beaucoup touché. Mr. & Me. d'H... m'ont chargé de vous faire leurs complimens. Votre Lettre leur a fait un plaisir infini, & je pense que la Campagne qu'ils aiment déja tant, les charmeroit bien davantage, s'ils y étoient souvent régalés de pareilles lectures. Mademoiselle G... me charge de

de vous dire, Monsieur, qu'elle n'est fâchée de n'avoir pas toutes les graces dont vous la louez, que parce que ce défaut l'empêche de vous remercier comme vous le méritez. Je suis, &c.

EPI-

EPITRE XXI.

A MONSIEUR LE CHEVALIER DE LUINES.

PReux Chevalier que mainte Belle adore
J'étois défunt, bien l'avez deviné ;
J'étois défunt & le ſerois encore
Sans le ſecours que vous m'avez donné.
Depuis long-tems, ce long-tems, c'eſt-à-dire ;
Depuis qu'avez Dunkerque abandonné
Giſant étois au Plutonique Empire,
Lorſque d'un mot, juſtement griffoné
Comme j'ai vû les trois Parques écrire ;
M'avez ſans peine au Monde ramené.
De par Merlin, trop en ſçavez beau Sire :
Bien connoiſſois en vous des qualités,
Et bien ſçavois que par d'aimables charmes
Pouviez forcer les plus fieres Beautés
A s'attendrir, & vous rendre les armes ;
Mais de forcer les noires Déïtés
A relâcher ce qu'elles ont ſçû prendre ;
C'eſt un pouvoir qu'en vous ne puis comprendre.
Or pardonnez ſi trop ſuis curieux ;
Et dites-moi ſi ce chiffre magique,

Ce

Ce caractére à vertu vivifique,
Qui me raméne à la clarté des Cieux,
N'eſt pas du vin un nom myſtérieux.
Car un Docteur de l'infernale rive,
Et les Docteurs de là-bas ſont ſçavans,
M'a, par raiſon claire & démonſtrative,
Prouvé qu'ès noms de ce qu'aimions vivans
Etoit vertu, force reſurrective.
Par ces raiſons bien ſeriez confondu
Si j'en pouvois révéler le myſtére.
Mais pour ne point dire ce qu'il faut taire;
Depuis qu'au jour vos charmes m'ont rendu,
D'aucuns m'ont dit que tandis que mon ombre
Alloit errant ſur le rivage ſombre,
Eſt arrivée une avanture ici,
Qui ſuffira pour vous prouver ceci.
Le cas eſt tel: Dame amoureuſe & tendre
N'a pas long-tems s'aviſa de mourir;
Jà ſur la planche on vous la vient étendre;
Jà commençoient héritiers d'accourir
Pour s'inſtaller dans les biens de la Belle;
Jà le Curé pour frais d'enterrement
Se débattoit, diſputoit âprement;
Jà femmelette empreſſée autour d'elle
Levoit le corps, dans un drap la couſoit;
Quand certain Gars, qui tenoit la chandelle,
Pour éclairer la Couſeuſe & niaiſoit,
S'étant brûlé prononça de voix forte

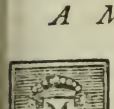
L'obſ-

obscène mot ; au même instant la Morte
t mouvement, pas ne dis convulsif.
ins bien plûtôt fit mouvement lascif;
ar se branlant rudement sur la planche,
lle vous meut & l'une & l'autre hanche :
out comme si... comme si... C'est assez :
n dire plus, ce seroit trop en dire
uoi qu'il en soit, soudain elle respire,
t prend congé des pâles Trépassés.
ême aujourd'hui de chacun désirée
ous la voyons embellir ce séjour,
t mettre encor en œuvre chaque jour
e dont le nom du tombeau l'a tirée.
donc je dis que si c'est par le nom
e ce qu'on a plus chéri dans sa vie,
u'on rend aux morts la lumiére ravie;
'est seulement au nom du vin, & non
celui-là, des grandeurs, des richesses;
i des amours que m'avez ranimé.
ar ces faux biens, source de nos foiblesses,
e m'ont jamais que foiblement charmé :
'est le vin seul que tendrement j'aimai.
'est le vin seul, cette source sincére,
e vérité, de vertus, de plaisirs,
es longs travaux le soutien nécessaire,
'amusement d'un innocent loisir.
ais pas ne veux son éloge ici faire,
orsque serez en ces lieux de retour

Et que tiendrons à table des chapitres.
Dans des verſets chantés du meilleur tour;
Nous en ferons l'éloge tour à tour.
Et bien croyez qu'entre ces nobles titres
Pas n'oublierai cil de Réſurrecteur;
Adieu, vous dis, jeune & bel Enchanteur.

EPITRE XXII.

A MADAME D'H.... 1690.



E voilà, Dieu merci arrivé, Madame, & arrivé sans avoir reçu de la poste que j'ai couru jusques au bout, aucunes des offenses dont vous me menaciez. C'est le plus joli métier du monde; il vous semble que vous soyez changé en oiseau, & d'un Soleil à l'autre vous parcourez des pays infinis. Mais combien le trouverai-je plus joli à mon retour, que sa vitesse répondra bien à l'impatience que j'ai de me voir auprès de vous. On ne sçauroit désirer un plus beau tems, que celui que j'ai eu pendant tout le chemin; & cette saison, qui est la plus belle de l'année, est la plus belle qu'on ait vûe dans toutes les années précédentes.

La Campagne est par tout fleurie,
Mes Courfiers sous leurs pas n'ont foulé que des fleurs
Dont la moindre & la moins chérie
Aux zéphirs amoureux a coûté mille pleurs.
Les buissons revêtus de verdure nouvelle
Répandent dans les airs les parfums les plus doux.
Flore ne fut jamais si belle,
On la prendroit presque pour vous.

Le terme de Courfier ne vous a-t'il pas semblé bien magnifique, Madame? & lorsque vous pensâtes mourir de rire en me voyant culbuter de dessus le débonnaire cheval du Curé, auriez-vous jamais crû

que

que j'eusse dû quelque jour monter sans accident un animal fougeux & rapide, comme le doit être un Coursier? cependant je l'ai fait; aussi faut-il avouer que les voyages & les affaires façonnent bien les gens. Comme je n'ai fait que traverser avec beaucoup de viteſſe les pays par où j'ai passé, vous croyrez peut-être, Madame, que je n'aurois rien à vous raconter. J'ai pourtant vû des Satyres surprendre des Nymphes, & je vous dirai par parenthese qu'ils sont comme deux gouttes d'eau ressemblans à Mr. D... Ailleurs j'ai vû des Silvains danser avec des Bergers. Là j'ai vû des Naïaides se jouer sur les eaux. Enfin, de toutes parts, je n'ai vû que choses agréables & dignes de remarque. Voici celle qui ma plu davantage, & dont je ne sçaurois m'empêcher de vous faire récit au long.

En certains Valons écartés,
Couloit à flots précipités,
D'un ruisseau l'onde claire & pure;
Propre à faire tomber par son charmant murmure
Ou dans la rêverie, ou dans un doux sommeil.
Là reposoit au frais sur un lit de verdure
Une Nymphe assez belle, & sans autre appareil
Que celui que l'amour inspire:
Bras nud qui les regards attire,
Cheveux, moitié flotans & moitié renoués:
Habit léger, dont se sercient joués
Les moindres vents: gorge assez délicate
Faisoit une guirlande, où du riant Printems
Elle prétend que tout l'émail éclate.
Un jeune Faune, aux yeux étincelans,
Au teint noirâtre, il n'en étoit pas pire;

Amour

Amour, dit-on, eſt de cette couleur :
Auprès d'elle couché lui contoit ſon martyre.
Et lui choiſiſſoit fleur à fleur
Tout ce qu'il jugeoit propre à former la guirlande.
Ainſi depuis long-tems chacun d'eux s'exerçoit :
L'ouvrage cependant de guéres n'avançoit,
Bien que la Nymphe fût d'une adreſſe aſſez grande ;
Mais elle aimoit le Faune, il l'avoit ſçû charmer,
Et près de ce qu'on aime, on ne ſçait rien qu'aimer.
La Belle en attachant les fleurs les plus priſées,
Ecoutoit ſon Amant, elle lui répondoit ;
L'écoutant, lui parlant, elle le regardoit,
Et tout autant de fleurs briſées,
En ſorte que pour deux au plus
Qu'elle nouoit, elle en rompoit cinquante.
Du Faune l'ame impatiente
De voir tant de Tréſors perdus,
En fait reproche à ſon Amante,
Et jura qu'il la baiſeroit
Autant de fois qu'elle en romproit.
La Sentence fut acceptée ;
Et ſur le champ executée.
A peine une fleur elle prit
Qu'entre ſes doigts la tige ſe rompit :
Elle en reçut la peine ſur ſa bouche.
A la ſeconde qu'elle touche,
Autres baiſers furent donnez,
Gorge, joüe & menton, le front, les yeux, le nez ;

Tout enfin fut cent fois parcouru sans mystere
Par les baisers de ce Juge sévere :
Ainsi de fleur en fleur, de baiser en baiser,
On voyoit leurs regards & leurs cœurs s'embraser ;
Quand la Nymphe vint à briser,
Non une simple fleur, mais toute la Guirlande :
Là-dessus grande émotion :
Je redouble d'attention
Pour voir quelle punition
Notre Faune feroit d'une faute si grande :
Mais soudain pour tromper mes regards curieux ;
Par le pouvoir de ces Champêtres Dieux,
Des branchages touffus autour d'eux s'étendirent ;
D'épaisses Ombres s'épendirent,
Je ne vis rien de plus ; mais au deffaut des yeux
Mon cœur me dit à peu près ce qu'ils firent.

Venons maintenant à la vérité de la Fable, & admirez en même-tems, Madame, quelle est la vertu de la Poësie, & combien les moindres sujets deviennent grands entre ses mains. Cette Nymphe, si belle & si galante, n'est autre chose qu'une gardeuse de Cochons ; & le Faune un gardeur de Vaches, que je vis entre Avranches & Pontorson, Païs de Basse Normandie, & qui seuls dans une Vallée assez agréable jouoient à un jeu à peu près aussi divertissant que celui du pied de Bœuf, & qui finissoit toûjours par des baisers. Je ne sçai s'ils s'apperçurent que je m'étois arrêté pour les regarder ; mais enfin ils quitterent brusquement le lieu où ils étoient, & s'allerent mettre derriere un Buisson, d'où je ne pus plus les voir ; & voilà cette Machine merveilleuse de branchages & d'Om-

d'Ombres que j'ai fait venir d'une maniere ſi ſurpre-nante pour cacher ces Amans. Toutes les autres cho-ſes que j'ai vûes pendant mon voyage, réduites à la vérité, ſeroient à peu près de ce caractere. Voilà comment nous autres Poëtes ſçavons nous joüer de toutes choſes. Nous abbaiſſons les grands vents, éle-vons les petits; enfin les Métamorphoſes ne nous coûtent rien. Je ſçai pourtant des choſes que toutes les exagérations de la Poëſie ne ſçauroient élever au-deſſus de la vérité. Ce ſont les charmes de votre eſprit, la bonté de votre cœur, les graces & les beautés dont brille votre perſonne, & le reſpect avec lequel je ſuis, &c.

EPITRE XXIII.

A MONSIEUR LE CHEVALIER DE SAINT PIERRE, CAPITAINE DE VAISSEAU;

En lui renvoyant une Robe de Chambre, *1696.*

MA Robe étant enfin raccommodée,
Rendre il vous faut la vôtre, Pierrotin;
Bien eſt-il vrai qu'en beſoin très-certain
Courtoiſement me l'avez accordée.
Tant ſuis honteux de l'avoir trop gardée
(Car modeſtie eſt ma grande vertu)
Que j'ai long-tems à part moi debatu,
Si pour cacher ma faute outrecuidée,
Mieux ne ferois de tant la retenir
Qu'en perdiſſiez juſques au ſouvenir.
Cela revient à ce que l'on raconte
De Sœur Deniſe, à qui pareille honte
Un an & plus fit tenir renfermé
Dans ſa Cellule adoleſcent aimé,
Parce qu'ayant, avant de l'introduire,
Promis à Dieu qu'une heure ſeulement

Il n'y seroit, tant se laissa séduire
Aux doux transports que montroit son Amant,
Qu'autre heure encor passa legérement
Avant qu'elle eût parlé de l'esconduire;
Si qu'elle crût, pour cacher son péché,
Devoir tenir le Jouvenceau caché
Tant que mémoire en pût être effacée.
Simple elle étoit, mais néanmoins sensée.
Et n'eût été que Poupon indiscret
Au bout d'un tems vint s'aviser d'éclore
Et par ses cris révéla le secret,
Léans seroit l'adolescent encore.
Quant est de moi, si toûjours ai gardé
Accoutrement si commode & si leste,
Que pour cela comme homme peu modeste
Ne sois par vous désormais regardé;
Car bien devez être persuadé
Que n'aurois eu le front de vous la rendre;
Si par malheur n'avois appréhendé
Que malgré moi ne vinssiez la reprendre.

EPITRE XXIV.

A MONSIEUR DE MONTICOURT.

QUoi, ne ſeroit-il pas poſſible
Que je reçoive un mot de votre main ?
De lendemain en lendemain
Remettrez-vous un travail ſi pénible ?
Hélas ! tandis que des abſens
Vous négligez les ſoins & les deſirs preſſans,
Une dangereuſe Homicide,
La Fiévre au teint pâle & livide,
D'un air tantôt glaçant & tantôt enflâmé,
Vient ici m'attaquer : en vain contre elle armé
Aux dépens de mon ſang je tâche à m'en deffendre ;
Quatorze fois déja d'un ſouffle envenimé
Elle m'a contraint à me rendre ;
Mais touché de me voir ſouffrir,
Son redoutable Adverſaire
Le Quinquina vient de m'offrir
Contre elle un ſecours ſalutaire.
Je l'accepte & prétens vaincre par ce ſecours
Cette Aſſaſine en peu de jours.
Mais un autre Ennemi, plus implacable encore,
L'ennui, l'affreux ennui m'accable & me dévore ;

On peut le conjurer par certain mot d'écrit :
Vous m'entendez, cela suffit.
Quittez pour moi cet air paresseux & tranquille ;
Prenez la plume à votre tour,
Apprenez-moi ce qu'on fait à la Cour,
Apprenez-moi ce qu'on fait à la Ville :
Les plaisirs sont-ils de retour,
Dans l'un & dans l'autre séjour ?
Mais dites-moi, que faites-vous vous-même ?
Les Dieux par leur bonté suprême
Vous ont donné de la santé,
Du bien suffisamment, un loisir raisonnable ;
Devant les Dieux un jour vous serez condamné
Si de leurs dons vous n'avez profité.
Comment, dites-moi donc de la saison nouvelle,
Passez-vous l'agréable tems ?
A la faveur du doux Printems,
Tâchez-vous de fléchir le cœur de quelque Belle ?
Car tout est maintenant favorable aux Amours ;
La Verdure, les Fleurs, les Zéphirs, les beaux jours,
Vénus même en ce tems dans les airs répandue,
Tout inspire à nos cœurs mille & mille transports ;
Et parmi des charmes si forts
Comment d'une beauté, poursuivie, éperdue,
Sera la pudeur defendue ?
Je vois déja ses bras abbatus, languissans ;
Je vois dans ses regards mille troubles naissans ;
D'un objet si touchant détournons notre vûe ;

Je ſuis foible & mon ame en pourroit être émue.
Quel eſt à préſent le réduit
Où vous allez en petit nombre,
Loin des importuns & du bruit
Chaſſer les ſoucis & l'air ſombre ?
Bûvez-vous quelquefois avec le bon Raiſin,
Devant qui l'ennui, le chagrin
N'oſeroient ſe montrer, ou bien s'ils y paroiſſent ;
On leur voit prendre ſoudain
Un air riant, un air badin
Et tel que les plus fins ſouvent s'y m'éconnoiſſent ?
Qu'eſt-ce que depuis Mons font les Armes du Roi ?
On nous dit en ces lieux que Namur, Charleroi
Et d'autres Forts encor vont éprouver ſa Foudre :
Je croi tout ; car enfin, quoi qu'il veuille réſoudre
Cela ſera ſûrement achevé ;
Et ſi ſur l'Univers ſon bras étoit levé,
Je croirois l'Univers bientôt réduit en poudre.
Le Théâtre François a-t'il des nouveautés ?
Que fait l'Auteur de Tiridate ?
Dans le loiſir obſcur d'une pareſſe ingrate
Perdroit-il des momens par Apollon comptés :
Ou, ſans daigner reprendre haleine,
Suit il l'heureux eſſor de ce feu dont ſa veine
Vient de ravir, d'enchanter tout Paris ?
Je ne vous parle point de nos autres Tragiques :
Ce ſont Muſes froides, étiques,
Et j'attends froidement ce qui nous en viendra.

Bour-

Bourſault, Baron, & Palapra,
Au Peuple aprêtent-ils à rire,
En le contrefaiſant, en ſe moquant de lui ?
Enfin ayez pitié de mon mortel ennui,
Et ſur tous ces projets prenez ſoin de m'écrire ;
Tous ces faits ſont pour moi curieux & nouveaux ;
Ici l'on veut ſçavoir les moindres bagatelles,
Et le Cerf alteré dans les jours les plus chauds
Court moins avidement aux eaux :
Qu'au fond d'une Province on ne court aux nouvelles.

EPITRE XXV.

A MONSIEUR LE DUC D'AUMONT.

De Dunkerque le 20. Novembre 1712.

DE vos vertus ſuffiſamment orné
Beſoin n'avez de parure nouvelle,
Tranſport public toutefois me révéle
Que le Cordon dont voyons guerdonné
Maint Chevalier du Sang le plus illuſtre,
Par main Auguſte enfin vous eſt donné,
Et va de vous recevoir nouveau luſtre.
Ne craignez pas que ſur cet ornement
J'aille vous faire ennuyeux compliment;
Pour ce je ſuis trop franc & trop ſincere;
Tout ce qui n'eſt que Décoration,
Qu'extérieur, Intitulation;
Ce qui n'eſt point ornement néceſſaire
A l'homme interne eſt oſtentation
Qui point ſur moi ne fait d'impreſſion.
Toute grandeur qui ne vient point de l'ame
Eſt un fantôme, à qui lâches mortels
Ont de tout tems trop élevé d'Autels,
Culte odieux, qu'avec aigreur je blâme,
Partant, Seigneur, ne craignez pas qu'ici
De compliment je me mette en ſouci,

Que

Que moins encor en guise de Préface
Eloges vains froidement je vous fasse
Sur ces honneurs plus legers que fétus :
Que si pouviez de nouvelles vertus
Vous décorer, ou si vertus acquises,
Pouvoient chez vous des qualités requises
Point plus parfait quelque jour acquerir,
Sur ces deux Chefs bien volontiers je pense
Et sans qu'honneurs vinssent m'en requerir,
De complimens vous ferois la dépense ;
Mais dans ce champ, dès vos plus jeunes ans ;
Moisson si prompte & si grande avez faite,
De plus avez par goût sympatisant,
Recueilli fruit de faveur si parfaite,
Que plus n'ont pu nouveaux Complimenteurs
Trouver matiere à leurs discours flateurs.
Dès ce tems-là cœur pitoyable & tendre,
Esprit égal & liberalité,
Pour vos amis ardente activité,
Pour ennemis qui ne doivent s'attendre
Qu'aux vifs transports d'un courroux rigoureux ;
Oubli clément, ou pardon généreux,
Sage valeur, fidelité, droiture,
Tout en un mot ce qu'humaine nature
A de vertus, s'étoit d'un air vainqueur
Comme en leur Ciel, placé dans votre cœur.
Mais, ô vertu parmi les hommes rare,
Quoique chacun de tes dehors se pare,

Sincerité, douce ſincerité,
Lien charmant de la ſocieté,
Fleau du vice, appui de l'innocence;
Toi que l'on trouve à peine en ces ſaints Lieux
Où l'homme pur, que le vulgaire encenſe,
Semble marcher ſur la trace des Dieux;
Fille du Ciel, quelle reconnoiſſance
Ne dois tu pas à ces cœurs élevés,
Qui dévoués à ta beauté naïve,
Tes droits divins ont toûjours conſervés
Dans une Cour du menſonge captive,
Sans t'apporter d'autres déguiſemens,
Que les legers, les ſages ornemens,
Que te fournit l'aimable politeſſe!
Tu dois garder de tels ménagemens
Pour ne jamais rebuter tels Amans;
Car il te faut cette délicateſſe:
Or parmi ceux, qui toûjours t'ont ſuivis
Eſt celui-même, à qui ceci j'écris:
Ambition, interêt, noire envie,
Monſtres hideux aux Cours des Rois nourris;
Par qui tu fus de tous tems pourſuivie,
Ne l'ont jamais par leur ſouffle empeſté
De tes ſentiers un moment écarté.
En éloquence, auſſi-bien qu'en génie,
Supérieur, il n'a jamais tenté
D'en employer la douce tyrannie
Pour impoſer à la ſimplicité;

Et pas n'auroit voulu pour l'héritage
Qui des trois Dieux fit le brillant partage ;
Par faux discours l'homme simple abuser ;
Ainsi qu'à Jean, trop en sçut imposer,
Curé trompeur, dont je vais t'exposer
Le dol qu'encor son Caractére aggrave.
Jadis étoit (l'exemple n'est pas grave,
Mais avec toi l'on peut également
Et badiner, & parler gravement)
Jadis étoit dans un certain Village,
Certain Curé, frais, jeune, au rouge teint ;
Aux cheveux bruns, renforcé de corsage
Et nullement de bois à faire un Saint.
Dans sa maison, pour régler son ménage,
Comme verrez aussi pour autre usage,
Niece jeunette avec lui demeuroit.
Entre Curé semblable Parentage
Est bien suspect, simple qui s'y fiéroit ;
Mais trop severe & trop rude seroit
Qui pareil cas ne leur pardonneroit.
Les bonnes gens sont sans soin, sans affaire ;
Et s'ils n'avoient cette occupation,
Pas ne comprens comment ils pourroient faire
Pour résister à la tentation.
Celui-ci donc pour éviter le vice,
Enfant de l'aise & de l'oisiveté,
Tant s'occupa par maint doux exercice ;
Tant opéra que la jeune Beauté,
J'entends Agar, la Niece prétendue,

Vit ſon corſet chaque jour s'étraicir ;
Ventre d'enfler, & tetons de groſſir,
Puis maux de cœur, puis envie éperdue
De ſe gorger, de ceci, de cela ;
ſi bien qu'enfin, de crainte de ſurpriſe,
Le bon Paſteur réſolut & parla
De marier Agar, & ſans remiſe.
Un Laboureur riche, mais peu matois,
Proche voiſin du ſacré Presbytere,
Avoit un fils auſſi fin que ſon pere :
C'eſt de ce fils que le Curé fit choix.
Sans perdre tems on propoſe l'affaire,
Offres ſont faits, offres ſont acceptés :
De part & d'autre articles arrétés,
Si bien qu'Agar au Manant fut donnée
Avec argent, avec maintes beautés
Et de tout point bien conditionnée.
La belle nuit que le Drôle paſſa,
Grand peine il n'eut à défricher ſa terre ;
Mais Dame Agar ſi bien ſe trémouſſa,
Si bien gémit, cria, le repouſſa,
Que Maître Jean novice en cette guerre,
Crut le premier avoir cueilli la fleur
Dont rarement l'Hymen pare ſa tête,
Et que l'Amour, diligent Moiſſonneur,
Communément cueille avant cette Fête.
Cinq mois enfin l'un ſur l'autre entaſſés,
Depuis ce jour à peine étoient paſſés,

Qu'A-

Qu'Agar enceinte heureuſement accouche,
Et voit d'un fils le Ciel bénir ſa couche.
Cinq mois n'étoient un terme ſuffiſant ;
Auſſi crut-on que trop hâté de naître,
Long-tems vivant l'enfant ne pouvoit être ;
Mais il vécut ; là-deſſus maint Plaiſant
De brocarder Jean par maint trait cuiſant.
Jean tout confus & bouffi de colere,
Court au Curé : Monſieur, ſans vous déplaire ;
Je ſuis, dit-il, de tous ici berné,
Sur cet enfant qu'en cinq mois m'a donné
Agar ma femme, & votre habile Niece :
Le Magiſter dit que de ce Garçon
Pas n'ai fourni n'étoffe ne façon,
Que ſi chacun en reprenoit ſa piece,
Rien, fors le nom, n'y pourrois requerir :
Or comme c'eſt au Pere à le nourrir ;
J'ai réſolu, Monſieur, de vous le rendre,
Et mere & fils, demain pourrez reprendre.
Pauvre ignorant, répondit le Paſteur,
Ecoutes-tu ce diſcours impoſteur ?
Mais ſçais-tu bien qu'à peine en ce Village
Douze Habitans pourroient être comptés
Qui dans le ventre ayent été portés
Plus de cinq mois ? & toi-même, je gage,
A qui le Ciel corps ſi grand a donné,
N'a plus long-tems au ventre ſéjourné :
J'en jurerois, ce n'eſt point choſe vaine ;
Pour t'en donner une preuve certaine

Laiſſe-

Laisse-moi voir... ton... là tu m'entends bien.
Oui, c'est ton... là, montre-le moi sans honte.
Tout justement; tu n'es, voilà mon compte,
Que de cinq mois; alors tirant le sien,
En veux-tu voir, poursuit le bon Apôtre,
Un de neuf mois, tu le verras tout autre;
Regarde ici: Jean à ce noble aspect,
Tout interdit & saisi de respect,
Tant fut surpris de la mesure énorme
De ce qu'alors le Pasteur étala,
Que ne pouvant résoudre ce point là;
Un argument fait en si bonne forme,
Il s'y soûmit, & content s'en alla.
Or je reviens à toi vertu sincere,
Des amitiés & des tendres Amours;
Mere nourrice & soûtien nécessaire,
Je te l'ai dit, dans le noble émissaire
Dont je parlois, jamais pareils détours
Ne trouveras, fût-ce en legers discours;
Pas ne sçai bien, & ce doute à l'oreille
Je te dirai, pas ne sçai-je autrement
Si du Pasteur en main a l'argument:
Ce que je sçai, c'est que certainement
Il ne s'en fût servi pour fin pareille.
Mais, diras-tu, je conviens du passé;
Oncques je n'eus Amant plus empressé.
De l'avenir oserois-tu répondre?
Oui, j'en répons; Crains, repliqueras-tu;

Crains

Crains de te voir inceſſamment confondre,
Voi la carriere où dans peu ſa vertu
Va s'engager : dol, aſtuce, cautelle,
Sont les chemins que l'on y doit tenir ;
Ce ſont les ſeuls par où peut parvenir
L'homme d'état à la gloire immortelle,
D'avoir donné par perſuaſion
Solide corps à vaine illuſion.
Peux-tu douter que dans un miniſtere,
Toûjours couvert d'un cauteleux myſtere ;
Mes droits par lui ne ſoient bientôt trahis ?
Il doit enfin dans le cours qu'il va prendre ;
Ou me trahir, & tu dois le comprendre,
Ou ſervir mal ſon Prince & ſon païs.
Ah ! finis-là ton préſage ſiniſtre ;
Sincérité, calme ton vain effroi ;
Ne dois-tu pas ſçavoir que ce Miniſtre
Va ſoûtenir les interêts d'un Roi,
Qui ne connut jamais de l'artifice
L'uſage obſcur, les ſentiers tortilleux ?
De ce qu'il fait de grand, de merveilleux,
L'équité fonde & ſoûtient l'Edifice.
De l'avenir percer l'obſcurité
Et le tenir comme ſous ſa puiſſance ;
Par ce moyen faire avant ſa naiſſance,
Evanouir un projet médité :
Dans chaque point qui peut être agité,
D'un regard ſûr ſaiſir la vérité

Et distinguer sa lumiere éclaircie,
Du faux éclat dont elle est obscurcie;
Sçavoir cacher ce qui doit être tû;
Sçavoir cesser à propos de se taire
Sur un dessein de secret revêtu
Dans l'instant juste, où nuiroit le mystere,
Sont de ce Roi, sans relâche agissant,
Tous les détours, & tout l'Art innocent.
C'est au torrent de cette Source auguste
Que de vertus son Ministre altéré
S'est en naissant dans les eaux épuré;
Et tu craindrois qu'un disciple né juste
Et de l'esprit d'un tel Maître inspiré
Pût un instant s'éloigner de tes traces;
Non: loin de prendre un chemin si pervers;
Tu le verras aux yeux de l'Univers
Faire briller, faire adorer les graces,
En des conseils où l'homme captieux
N'admet jamais des talens prétieux,
Mais trop long-tems je m'arrête à m'entendre;
Ainsi toûjours sujet suis à m'étendre
Lorsque de lui je puis m'entretenir,
Et qu'avec toi tel discours puis tenir
C'est mon plaisir, le plus doux, le plus tendre.
Sincerité, tu ne peux l'ignorer,
Tu me connois, va, cours l'en assurer.

EPI-

EPITRE XXVI.

*A MADAME V***.*

Sous le Nom d'Aſtrée, à Londres en 1714.

LA Sage, l'aimable Aſtrée,
Dont mon ame pénétrée
Gardera le ſouvenir,
Juſqu'au jour qui doit finir
De tous mes jours la durée,
M'ordonne de lui tenir
Ma téméraire promeſſe,
De l'amuſer par ces ſons
Que l'harmonieux Permeſſe
Inſpire à ſes nourriſſons.
Muſe long-tems négligée
C'eſt à toi que j'ai recours,
Puis-je voir ſans ton ſecours
Ma promeſſe dégagée ?
Quitte les Champs toûjours verds,
Que de ſes brillantes traces
Honore le Dieu des Vers,
Et de tes Sœurs & des Graces
Emprunte les traits divers.
Viens, accours à ma priere,
Et regarde la carriere
Que je te deſtine ici,

Com-

Comme la plus illustrée,
La plus périlleuse aussi
Où tu te serois rencontrée.
Prens donc ton plus bel atour;
Et rends-toi digne à ton tour
De paroître aux yeux d'Astrée:
Mais des riches vêtemens
Qu'en ce jour ta main prépare;
Bannis les vains ornemens
Dont le mauvais goût se pare:
Evite ces faux-brillans
Qui d'autant plus mépriſables
Qu'ils ont paru pétillans,
Sont parfaitement ſemblables
A ces feux audacieux,
Qui la nuit oſent aux Cieux
Contrefaire les Etoiles,
Et qui ſous les ſombres voiles
Brillent ſans ſolidité:
Matiere viſqueuſe & craſſe,
Dont le cours précipité
Ne nous laiſſe aucune trace
Qui marque qu'elle ait été;
Du ſerieux affecté,
De ſçavante précieuſe,
De l'immodeſte gaïeté,
De fille licentieuſe,
Evite l'air déteſté.

Tu

Tu dois, d'un autre côté,
Fuir la froide ſéchereſſe
De l'auſtere gravité,
Comme auſſi la lâcheté
De l'indolente pareſſe.
Mais ſois ornée avec choix
De ces beautés immortelles,
De ces Fleurs toûjours nouvelles,
Qu'à pleines mains autrefois
Moiſſonnérent ſur ces traces
Les Saphos & les Horaces.
Dans leurs contours ſinguliers
Que les traits ſoient réguliers,
Que l'éclat & la juſteſſe
L'un par l'autre ſoutenus,
Que de la délicateſſe
Les charmes ſi peu connus;
Que les graces les plus vives,
Mais dans leur vivacité
Toûjours ſimples & naïves,
Répandent ſur ta beauté
L'aimable air de nouveauté.
La galante gentilleſſe,
Les Jeux badins & les Ris,
Près d'Aſtrée auront leur prix
S'ils y ſont avec nobleſſe:
Car badiner finement
Et ſoûtenir l'enjouement

Sans

Sans bleſſer la bienſéance,
Souvent ſur le merveilleux,
Malgré ſon air orgueilleux,
Mérita la preſcéance ;
Et dans le ſacré Vallon
On ne voit point Apollon
De louanges plus avare
Au riant Anacreon
Qu'à l'impétueux Pindare.
Mais je ne m'apperçois pas
Qu'en décrivant les appas
Dont doit en cette journée
Ma Muſe paroître ornée,
C'eſt Aſtrée & ſes attraits
Qu'ici je viens de décrire ;
J'y reconnois tous ſes traits ;
C'eſt elle, c'eſt ſon ſoûrire,
Ce ſont tous ſes agrémens,
Son eſprit, ſon caractere,
Ce feu dont un goût auſtere
Soûtient tous les mouvemens :
Oui c'eſt ſon Portrait fidele
Qu'ici je viens d'expoſer ;
Mais quel plus parfait Modele
Pourrois-je me propoſer !
Et des traits de cette Belle
Juſqu'au fond du cœur frappé,
Pouvois-je, d'elle occupé

Dé-

Dépeindre autre chose qu'elle ?

Par le début de cette Lettre, vous devinerez aisément, Madame, que j'ai enfin reçû celle que vous avez fait l'honneur de m'écrire en François, qui, en que datée du 22. Décembre, ne m'a été rendue e depuis quatre jours, avec deux autres écrites en nglois, des 23. & 28. Janvier; ainsi voilà bien des ichesses qui me sont plus précieuses que toutes celles ue l'avidité des hommes va chercher dans un autre onde, au travers des Mers & des dangers; car cels-là ne me touchent guéres, & celles-ci sont selon on cœur, & le frappent dans la partie la plus tendre la plus sensible.

Je vous avois promis, Madame, de vous rendre uelque jour des Vers François, pour les Vers Anois dont vous avez orné plusieurs de vos Lettres, je vous avoue qu'en vous faisant cette promesse, ne comptois guéres la tenir; parce que j'esperois, l'occupée de choses plus agréables, vous oublieriez elle-la. Cependant vous m'ordonnez de le faire, & vous ai obéi. Le commencement de cette Lettre est exécution de ma parole; mais je suis persuadé qu'il ous desabusera de prendre jamais avec moi de pareils ngagemens, à moins que vous ne soyez d'humeur à ous consoler de l'ennui que ce premier essai vous au- a causé, par la maligne joye de vous sentir infiniment upérieure à tous ceux qui se mêlent d'écrire; mais permettez-moi de diminuer un peu de votre triomphe, n vous faisant remarquer que nous ne combattons pas armes égales, parce que vous êtes dans l'âge qui convient à la Poësie, & que cet âge est depuis long-tems effacé chez moi. Le feu qui doit donner l'ame à ce enre d'écrire, cette force nerveuse qui doit en soûtenir l'élevation, les graces, l'enjouement, & les Fleurs ui doivent en former les ornemens, ne se trouvent plus

dans

dans un âge refroidi par les années. C'eſt en vain qu'il court après ces ſortes de beautés ; elles fuyent devant lui, ſans qu'il puiſſe jamais les joindre, pendant qu'elles ſe preſentent d'elles-mêmes à la riante jeuneſſe à qui la moiſſon en eſt reſervée.

C'eſt ainſi que le vieux Thiton
Toûjours amoureux de l'Aurore,
L'apelle d'un lugubre ton,
D'un pas tremblant la ſuit encore :
L'Aurore à pas précipités
Fuit cette vieilleſſe inégale
Et va prodiguer ſes beautés
Dans les bras du jeune Céphale.

Je crains, Madame, que vous ne trouviez l'exemple de Thiton & de l'Aurore peu juſte, pour prouver que les beautés de la Poëſie fuyent la vieilleſſe & ſe plaiſent parmi les vivacités du bel âge : & peut-être direz-vous que Thiton, pour ſe faire fuir par l'Aurore, & Céphale pour s'en faire rechercher, n'avoient beſoin indépendamment de l'âge, l'une que d'être le mari de cette Dame, l'autre que de ne l'être pas. Je vous avoue que ſi vous me faites cette objection, je n'aurai rien à vous répondre. Car effectivement Thiton avoit raſſemblé en lui deux qualités peu aimables.

Epoux glacé, par les ans,
Il n'offroit pour tous preſens
Que ſa temblante proueſſe.
Etre Vieillard, être Epoux,
Pour une jeune Déeſſe,
Que de ſources de dégoûts!

Mais

Mais, Madame, en abandonnant la comparaiſon, e n'abandonne pas pour cela le privilége qu'elle de-oit confirmer; & il eſt toujours vrai que ces feux, es éclairs, ces foudres; en un mot cet enthouſiaſ-ne, qui caractériſent la Poëſie & qui la diſtinguent u diſcours libre, n'ont leur ſource que dans l'ardeur 'un ſang jeune & pétillant, comme eſt le vôtre. On eut dans un âge plus avancé faire des vers harmo-ieux, & leur donner de la nobleſſe; mais tout cela ne forme jamais qu'un corps bien proportionné auquel manque cet eſprit de vie, que vous répandez ſur tout e qui ſort de vos mains. Je ne ſçaurois aſſez admi-er, Madame, le progrès, qu'en quatre ou cinq mois ous avez fait dans la Langue Françoiſe. La Lettre ue vous m'avez fait l'honneur de m'écrire dans cet diôme eſt d'une correction parfaite. Tous les termes n ſont propres & choiſis. Les tours de phraſe, mal-ré la différence qui ſe trouve entre ceux de votre angue & de la nôtre, ſont dans une régle juſte, la maniere de penſer même. Car vous ſçavez que cha-ue Langue a ſon génie particulier, & la vôtre eſt ntiérement dans le goût François. Enfin, elle eſt telle u'il n'y a perſonne de ma Nation qui ne ſe fit hon-eur de l'avoir écrite. Si vous continuez un vol ſi apide, notre Langue recevra bien-tôt de vous des eautés qu'elle n'auroit jamais connues, ſi vous n'a-iez daigné lui donner votre attention; & ce ne ſera lus des bons écrivains de France, ce ſera de vous u'il faudra que nous allions en apprendre les fineſſes.

Par votre Lettre du 23 Janvier, vous me faites des eproches, Madame. Vous ſemblez douter de mon mitié. Vous pouſſez l'injuſtice juſqu'à croire que je ous ai oubliée; & tout cela, parce que vous n'aviez as encore reçu une Lettre dont vous m'avez depuis cuſé la réception. Cette impatience me fait un très-nſible plaiſir, & approche un peu de la mienne.

Mais vos conjectures me bleſſent infiniment. Je vous ai promis une amitié très-tendre & très-conſtante ; c'eſt me faire injure que d'en douter. J'avois plus de ſujet de me défier de la durée de celle que vous m'avez fait l'honneur de me promettre, parce qu'elle n'eſt pas de ma part ſoutenue de toutes les aimables qualités qui ſont en vous. Cependant je n'en doute point par la bonne opinion que j'ai de votre cœur ; mais pour vous raſſurer ſur ces doutes, je vais vous fournir un expédient très-certain : Songez ſeulement que je ſuis homme, & que par conſéquent je ſuis vain ; vous pouvez enſuite vous fier en toute ſûreté à ma vanité, pour la conſtance de mon amitié & de mon ſouvenir ; car rien ne ſçauroit tant la flatter que l'honneur d'être de vos amis, & de vous le pouvoir dire.

Nos démolitions, dont vous me demandez des nouvelles, ſe font autant diligemment qu'il eſt poſſible. Lorſque je ſuis arrivé ici, tous les Forts Maritimes étoient déja détruits, & leurs débris furent les premiers objets qui frapperent ma vûe, en entrant dans ce Port. Spectacle qui me toucha très-vivement, quoique j'y fuſſe depuis ſi long-tems préparé.

Je les ai vûs ces Forts audacieux,
Braver Neptune & menacer les Cieux ;
Je les ai vûs de cent bouches fatales
Du Dieu tonnant, redoutables Rivales ;
Vomir, lancer, cent foudres à la fois :
Un moment fuit, je reviens, & je vois
De tous ces Forts la maſſe fulminée
S'enſevelir ſous la Mer étonnée
De voir ces Monts remplir ſa profondeur,
Et leurs débris, triſte & vive peinture
Du Sort vengeur de l'humaine grandeur,

En moins d'un jour, sans forme, sans structure,
N'être plus rien que jouets mépriſés
Des flots par eux ſi long-tems maîtriſés.

On a depuis démoli toutes les Fortifications de la ille, le Fort-Louis, le Camp retranché & la Cita-lle. On travaille à préſent à la démolition des Eclu-, & au comblement du Port : & l'on finira tout la le plus promptement qu'il ſera poſſible, pour ren-oyer à vos Dames au plûtôt le beau Corps d'Offi-ers, jeunes, galans & bien-faits, qui compoſent Garniſon Angloiſe. Car cette Garniſon ne peut ſe ſoudre à quitter cette Place tant qu'il reſtera une erre à renverſer, & elle s'y croit très-néceſſaire our cette opération. Comme ſi à préſent que toutes s Forteresſes ſont renverſées, la Garniſon Angloiſe oit en état d'impoſer aucune Loi par la force, en s que le Roi ne ſe portât pas à s'exécuter comme fait de lui-même, ſelon la bonne foi; & comme ſi ans la ſituation où ſont les choſes, il ne ſuffiſoit pas es Commiſſaires nommés par la Reine, pour lui ren-e compte de la maniere dont le Traité eſt exécuté. ous n'auriez jamais crû, Madame, que dans mes ettres j'euſſe dû vous parler d'affaires d'interêts. En oici une pourtant qui me regarde, & ſur laquelle je ous ſupplie très-humblement de vouloir bien me faire onneur de me répondre. Avant que de partir de ondres, j'ai pris trois Billets de la derniere Loterie Angleterre; ayez la bonté de me faire ſçavoir ſi cette oterie eſt tirée, & en cas qu'elle le ſoit, ayez agréa-e de me mander ſi les Billets No. 11051. 11052. & 1053. ont eu quelque fortune. Quoique vos momens ient très-précieux, je compte que vous voudrez bien n donner quelques-uns à faire cet examen. L'atten-on que vous y donnerez ſera déja, pour moi & pour es Billets, une fortune d'autant plus grande, qu'elle e viendra de vous, & qu'elle ne dépendra point du rt J'ai l'honneur d'être, &c.

EPITRE XXVII.

A MONSIEUR L'ABBE HARANGER,

Pour lui demander si l'on dineroit chez lui.

JEUDI sera-t'il jour d'orgie,
Chanterons-nous *Iô Bacche*,
Ou bien doit-il être marqué
Parmi nos jours de létargie ?
Ce fait me doit être expliqué,
Afin qu'au cas que soit manqué
Ce point de notre Liturgie,
Autre part je me refugie
Pour être à ce devoir vaqué,
Jusqu'à ce que la bougie
Succede au Soleil offusqué
Quand de ce Globe il est masqué.
Mais pourquoi sous notre régie,
Notre Ordre à ce jour indiqué,
Ne seroit-il pas convoqué ?
Est-ce que par Astrologie,
Desastre chez vous embusqué,
Nous est Jeudi pronostiqué ?

Je

Je n'y crois non plus qu'à Magie,
Ni qu'aux pleurs de tendre Elégie,
Ni qu'au discours alambiqué
D'exagérante Apologie.
Donc par Bil sur le champ croqué;
Soit par vous l'Ordre convoqué;
Et si l'un de nous détraqué,
En d'autres soins est embarqué,
Son délit avec énergie,
Par l'un des Censeurs attaqué,
Par jugement irrévoqué
Nous le boirons en effigie
Avec Vin sur lui confisqué.

EPITRE XXVIII.

A MONSIEUR LE PRESIDENT DE MESMES.

BIEN le ſçavez, bon droit a beſoin d'aide :
C'eſt du Palais l'axiôme commun.
Plaideuſe pauvre, ou ſans amis, ou laide
Mal aiſément gagne Procès aucun.
Tout Juge n'eſt, Seigneur, comme vous êtes,
Ainſi qu'un Roc au milieu des tempêtes,
Inébranlable aux efforts ſéduiſans
De deux beaux yeux, des amis, des préſens.
Non que portiez au ſein un cœur farouche,
Bien ſçavons-nous que l'amitié vous touche,
Et que l'amour vit par vous mainteſois
Belle inhumaine aſſervie à ſes Loix.
Bien ſçavons-nous qu'une amitié fort tendre
Loge chez vous, & qu'ami malheureux
N'oſa jamais de vous en vain attendre
Dans ſes beſoins des ſecours généreux ;
Egalement, Parens, Amis, Maîtreſſes
Trouvent en vous, pour la ſocieté,
Eſprit facile & cœur plein de tendreſſe.
Mais êtes-vous au Tribunal monté ?

Lieu redoutable où Thémis elle-même
Se dépoſant de ſon pouvoir ſuprême,
Vous met balance & glaive entre les mains ;
Pour en ſa place y juger les humains :
Là dépouillé de toute la nature,
Plus n'écoutez la flateuſe impoſture,
De l'amitié, du ſang, ni des Amours.
Quant aux preſens mention n'en doit être ;
Ce ſont appas, ce ſont foibles recours
Qui devant vous point n'oſeroient paroître.
Mais je l'ai dit, tout Juge n'eſt ainſi,
Il en eſt trop qui ſe laiſſent conduire
Par l'amitié, par l'interêt auſſi,
Et par l'amour bien plus docte à ſéduire :
Un ai connu qu'Amour tant gouvernoit,
Que gain de cauſe à coup ſûr il donnoit
A tout objet qui lui ſembloit aimable,
Au demeurant Magiſtrat équitable.
Dans tout Procès que femme entreprenoit
Trois poins ſans plus, il vous examinoit,
Si jeune étoit, ſi belle la Cliente
Et ſi d'humeur à ſes deſirs pliante,
Jugement ſûr puis étoit prononcé.
Mais une fois fut bien embarraſſé ;
Il rencontra deux adverſes Parties,
L'une brunette & l'autre aux blonds cheveux ;
Qui de mérite également loties,
Egalement attiroient tous les vœux.

Tout ce qui peut inſpirer la tendreſſe
Si bien étoit entr'elles partagé,
Que Pâris même entr'elles n'eût jugé.
Quant à l'eſprit, quant à la complaiſance,
Comme de cire encore elles étoient,
Toutes les deux en amour apportoient
Tant ſeulement d'obſtacles ou d'aiſance,
Tout ce qu'il faut pour ne point rebuter,
Tout ce qu'il faut pour ne point dégoûter;
Or bien voyez qu'en bonne conſcience
Point ne pouvoit ce Juge être porté
Plûtôt de l'un que de l'autre côté.
Il prend cent fois & reprend la balance,
Vous l'euſſiez vû dans un profond ſilence
De leurs appas faire eſtimation,
Avec ſueur, avec attention
Des deux côtez le tout il examine,
Et tant enfin ſur la choſe rumine;
Car là-deſſus n'étoit jamais oiſif,
Qu'il découvrit article déciſif;
L'une des deux, c'étoit je crois la Brune,
Avoit jadis par mauvaiſe fortune
Fait un enfant; & les enfans dit-on,
Quoique d'ailleurs le beau Sexe en publie,
Gâtent toujours en plus d'une façon
Les lieux charmans par où font leur ſortie,
Or ce défaut par le Juge noté
Fut dès l'inſtant au Procès imputé;

Pour

Pour trancher court, Sentence fut donnée,
Et celle ci pour avoir enfanté,
Avec dépens se trouva condamnée.
Mais, direz-vous, à quoi bon faire ici
Tout ce discours ? A quoi bon ? Le voici ;
Une Sœur j'ai, qui ni jeune ni belle,
Moins riche encor, & c'est-là le tant pis ;
A cependant ores sur le tapis
Cause importante & plaideuse quérelle :
Si par malheur, qui trop peut arriver,
Dans son procès Juge vient à trouver,
Qui comme cil dont j'ai cité l'exemple ;
Sur telle piéce allassent la juger,
Son droit seroit en évident danger ;
Encor qu'elle eût piéce noire très-ample ;
Mais c'est cela justement qui seroit
Qu'avec dépens on la condamneroit.
Or donc, Seigneur, j'ai recours à votre aide ;
Accordez-lui votre protection ;
Avec ce bien fût-elle encore plus laide,
Elle verra sans appréhension,
Iniquité, cauteleuse Finesse,
Beauté, Jeunesse, Embonpoint, Gentillesse
S'armer contr'elle & faire un vain effort :
Un mot de vous, plus puissant & plus fort,
Renversera leur projet inutile.
Partant, Seigneur, prenez en main le stile
Et signez-lui quelques gentils Placets,

Que si voulez par complaisance extrême,
Au Juge aussi parler de son Procès,
Au Rapporteur la présenter vous-même,
C'en seroit trop, & pourtant ne mettrois
Ma main au feu que n'allassiez le faire,
Que si vouliez ainsi prendre l'affaire,
Bien faudroit-il vous laisser satisfaire,
Et pour cela ma femme ne battrois.

EPITRE XXIX.

A MONSIEUR DE CAUMARTIN,

Intendant des Finances, qui demandoit de faire employer un Charpentier à Rochefort.

CONSTUCTION de Nef neuve & pucelle,
Radoub de vieille, ici tout eſt fini,
Et de ces lieux pour long-tems eſt banni
Tout pour travailleur de Nef & de Nacelle.
Plus n'eſt le tems où bras de Charpentier,
Tel bruit faiſoit ſur maint & maint chantier,
Que le Tonnant n'eût pû ſe faire entendre.
Souhait avare, ambitieux, ou tendre
Ne ſe faiſoit alors, que par raport
Aux coups nombreux que frapoient dans le Port
Maillets, Marteaux, Herminettes & Haches.
Cil que d'argent amas ſordide attache,
Tout au plus loin croyoit avoir porté
Sa ſoif des biens & ſon avidité,
En ſouhaitant d'entaſſer dans ſon coffre
Autant d'écus, que dans quelques momens
Frapoient de coups ces bruyans inſtrumens.
Cil qui joyeux ſans ceſſe au péril s'offre

Le preux Guerrier ardemment souhaitoit,
Pour mériter faveur de notre Sire,
Pouvoir autant des Ennemis occire
Que de ces coups en une heure comptoit.
Pour moi disoit la Donzelle coquette,
En propre avoir autant d'Amans voudrois;
C'est trop, disoit une autre plus discrette,
A l'usufruit d'autant bien me tiendrois.
Ores ici tout a changé de face;
Dans les Forêts le silence sacré
N'est plus profond qu'il est en cette Place.
Les bras croisés, l'ouvrier desœuvré,
S'il a de quoi vuide à loisir sa tasse.
Partant, Seigneur, ne s'y peut employer
Le Charpentier que vouliez envoyer;
Si toutefois dans l'amoureuse affaire
Bien étoit duit, venir ici pourroit,
Car en ce cas travail y trouveroit
Plus mille fois qu'il ne sçauroit en faire:
Vieilles y sont, jeunes aussi, par cent,
Qui de radoub ont un besoin pressant,
Ce sont Vaisseaux, qui tant ont fait la guerre,
Et qui tant ont de coups à l'eau reçûs,
Que couler bas on verroit à grand erre
Qui tenteroit de naviger dessus:
Et l'autre jour me trouvant auprès d'une,
Qui m'avoit fait desirer longuement
D'avoir chez elle un tendre embarquement,

L'heure

L'heure trouvai de ma bonne fortune ;
Jà convenus étions du frettement,
Vent favorable & voiles défilées ;
Jà commençoient mes ardeurs aveuglées
A parcourir les hauts du bâtiment ;
Mais quand je vins à voir ouvertement
Ses mauvais fonds, ſon mauvais calfutage ;
Pas ne voulus m'embarquer davantage ;
Pas ne voulus me riſquer follement ;
Et mieux aimai reſter ſur le rivage ;
Rivage ſûr, où les amours prudens
Prennent ébats, ſans crainte d'accidens.

EPITRE XXX.

A MONSIEUR L'ABBE' DE V...

CE que vous me marquez de la conversion de Mr. l'Abbé de M.... m'a été très-agréable mon Révérend Pere, nos bonnes œuvres & nos bons exemples commencent à germer & même à produire des fruits, & nous devons tout esperer d'un arbre dont les commencemens sont si heureux. Je consens de tout mon cœur à la reception de ce Proposant. C'est la meilleure acquisition que nous puissions faire, & les talens aimables qu'il avoit pour les amusemens frivoles du siécle appliqués à l'objet, joint aux sérieux de nos devoirs, le rendront quelque jour la pierre la plus solide des fondemens de notre Ordre béatique; mais prenez garde à ne vous pas laisser séduire aux graces naturelles de la personne, & à ne prendre pas pour zéle fervent & pour conversion sincere, ce qui n'est peut-être qu'un dépit leger, & qu'une volage désertion de l'Empire honteux, sous lequel l'amour l'a fait si long-tems gémir. Enfin vous devez, suivant les fonctions de la Charge de Commissaire-Examinateur, qui vous est confiée, mettre le Prosélyte à de rudes épreuves, & fouiller, s'il se peut, dans tous les replis de son cœur, avant que de l'initier dans nos mysteres, de crainte qu'il ne se trouvât parmi nous un profane souillé des impuretés de l'amour.

Tel que le vit la troupe impie
Des Corsaires de Tyr ravager leur Vaisseau,
Nous le verrions, ce Dieu plein de furie,

Troubler

Troubler de nos repas l'appareil le plus beau ;
Changer le Champenois en âpre vin de Brie,
Ou même le changer en eau.

Cela me fait frémir, & vous ne sçauriez trop prendre de précautions pour prévenir ces malheurs. J'écris aujourd'hui au nouveau Converti, & je lui donne quelques instructions sur la grandeur de l'état qu'il va embrasser. Joignez-y vos conseils de vive voix, & sur-tout instruisez-le par de bons & de fréquens exemples. Je ne devois aller à Paris que dans huit jours, mais je hâterai mon retour pour me trouver à cette Cérémonie, & j'y serai Mardi sans faute. Je vous envoye en attendant l'hymne que vous me demandez pour la reception du Propolant, & comme Edile vous y ferez faire un chant convenable.

Bacchus sois à jamais loué.
Un profane à l'amour autrefois dévoué
Pour te suivre a brisé ses chaînes :
Daigne tourner sur lui ce regard enjoué,
Qui des plus malheureux sçait adoucir les peines :
Bacchus sois à jamais loué.
O ! vous par qui d'Amour le joug fut secoué,
Vous plus heureux encor, dont le cœur infléxible
A cet écueil fatal n'a jamais échoué,
Accourez & chantez dans ce séjour paisible,
Bacchus sois à jamais loué.

Je trouve que vous avez bien dispensé les emplois que chacun doit remplir dans ce grand jour, excepté le P.... de.... auquel il falloit, selon votre coûtume, donner celui de *Prefectus annonæ*, & lui faire bien entendre que l'*annona*, parmi nous, consiste plus

en

en vin qu'en toute autre chose : au reste, mon R. P. je suis depuis huit jours dans la plus belle Campagne du monde, avec quatre Dames que vous connoissez & qui forment une Compagnie bien meilleure qu'moi n'appartient. Nous y faisons la meilleure chere du monde. Nous y bûvons le plus excellent Champenois qui se soit bû de l'année ; de la glace par-dessus le gouleau des bouteilles ; & parmi tout cela, je ne suis pas content. Il n'y manque nulle chose, mais je n'y vois point nos Sœurs.

Triste imperfection de la nature humaine !
Quoi ? par de vains & de vagues desirs.
Corrompre nos plus doux plaisirs
Et les changer toûjours en peine ?
Le Vin même, le Vin, le bien le plus charmant ;
Qu'aux bien-heureux mortels le Ciel benin propose ;
N'est point exempt de ce déréglement ;
Il assaisonne toute chose,
Il nous déplaît sans assaisonnement.

Adieu, mon R. P. je vous entretiens long-tems parce que je compte que vous m'aimez, & que vous vous plaisez avec moi ; si je compte mal, ne me le laissez pas connoître. Je suis, &c.

EPITRE XXXI.

A MONSIEUR L'ABBE' DE M....,

QUE vous venez de m'apprendre une agréable nouvelle, mon cher Frere, car je puis maintenant vous donner ce nom, & qu'elle a bien frappé mon cœur par son endroit le plus ensible. Vous aimant comme je fais, que pouvois-je ouhaiter avec plus de passion que de vous voir dans e chemin où vous êtes enfin entré? Je me suis senti des ntrailles de Pere à la lecture de votre Lettre, me fla- ant que mon bon exemple n'a pas peu contribué à ous faire aimer Bacchus. Que j'aime à voir le zéle ue vous me marquez : Cependant & j'espére que ous voudrez bien me le pardonner, je ne sçaurois 'empêcher de m'en défier ; je sçai que les meil- eures actions ont souvent des causes vicieuses, & je rains que votre conversion ne soit de ce caractere.

N'est-ce point, dites-moi, quelque tendre dépit
Qui vous fait renoncer à l'amoureux Empire ?
Souvent on croit éteindre un feu qui s'assoupit.
Mais à peine un air libre un moment on respire,
Qu'on renoue un lien qu'à regret on rompit.
Notre Chronique n'est remplie
Que de semblables Deserteurs,
Qui, si-tôt que l'Amour présente une amnistie,
Quittent l'Etendart des Buveurs.
Un regard un peu fier, fait fuir le cœur volage ;
Un regard un peu doux dans l'instant le rengage.

Con-

Consultez bien votre cœur & examinez avec soi votre vocation, avant que de vous engager plus avan Bacchus n'est pas un Dieu, qui souffre impunémer qu'on profane ses mysteres; l'exemple de Penthé doit vous faire trembler. Cependant si votre conver sion est véritable, & s'il n'y a plus à craindre en vou que les fragilités attachées à l'humaine nature, vou pourrez les prévenir, si vous suivez exactement le préceptes que je vais vous donner.

Si vous voulez vous conserver fidelle
A ce Dieu qui par sa liqueur
Maintient la paix dans notre cœur;
Déclarez à l'Amour une guerre éternelle;
Fuyez avecque fermeté
Tout ce qu'on appelle beauté;
Fuyez même jusqu'à la laide.
L'Amour se sert de tout; cet artificieux
Vous séduira peut-être à l'aide
D'une bouche édentée & d'un œil chassieux:
Votre vertu trop chancelante encore
Contre ce sexe entier doit vous tenir armé;
Sous cette fleur repose un serpent qui dévore;
Quand vous serez en grace confirmé,
Ainsi que nous le pouvons être,
Nous vous en permettrons davantage peut-être;
Peut-être même alors nous vous ordonnerons,
Suivant la fermeté que nous vous trouverons,
De joindre au Vin quelque peu de tendresse;
Une pointe d'amour assaisonne un repas,
Pourvû qu'il n'y domine pas,

Et que mettant à part, ennui, soupçon, tristesse,
On aime seulement pour boire à sa Maitresse.
Défaites-vous sur-tout du vain entêtement
D'acquerir le surnom d'aimable & de charmant :
Ce fantôme leger autrefois prit naissance
Aux bords de la Garonne, & d'un cours véhement
Il s'étendit par-tout, presque dans un moment :
Pour pere il eut l'orgueil, pour mere l'insolence,
Ses sœurs sont la legereté,
Le mensonge, la vanité ;
Il est sans corps, & n'a que l'apparence.
Tant que de ce poison vous serez infecté,
De revivre en Bacchus, perdez toute espérance.
Ce Dieu veut la simplicité,
L'innocence, la vérité
Sont les seules vertus qu'il aime :
Du moment que vous le suivrez,
Il vous rendra le maître de vous-même ;
A sa suite vous trouverez,
La joye & les plaisirs, la grandeur & la gloire ;
Mais si vous desirez être encor mieux instruit
Des solides biens qu'il produit,
Lisez seulement mon Histoire.

EPI-

EPITRE XXXII.

A MONSIEUR LE DUC D'HUMIERES.

L'Homme pervers explique tout en mal,
Soyez clément, on dit que c'est foiblesse :
Soyez severe, on vous nomme brutal.
Qu'on voye aller fréquemment à confesse
Dame Alison, aussi-tôt on dira
Qu'elle n'y va que par hypocrisie ;
Que pour tromper la noire jalousie
De son Epoux; ou parce qu'on verra
Son Confesseur, frais, jeune, & cetera;
Et qu'Alison pieusement proprette
Lave son teint, prend blanche colerette ;
Fait par-dessus rebondir son teton,
Toutes les fois qu'elle approche avec zéle
L'homme de Dieu, peut-être dira-t'on,
Qu'Amour charnel y conduit la Donzelle.
Pour trancher court, selon l'homme pervers,
Rien que le mal n'est vrai dans l'Univers.
Tout bien est feint, & sans cesse on s'efforce
A controuver des tours envenimés,
Pour faire voir dans les plus estimés

Fonds

Fonds vicieux ſous vertueuſe écorce.
Moi qui vous parle, & qu'ingénuité
A ma naiſſance a ce ſemble allaité,
Suis en danger d'être à ces traits en proye.
Aucuns n'ont ſçû qu'à Calais l'autrefois
Dans un repas où l'on but vin Remois,
Courtoiſement daignâtes me promettre
Que m'enverriez tabac du plus exquis,
Si par un mot, ou bien par une Lettre,
De l'envoyer étiez par moi requis :
Or ces aucuns dans leur malin Chapitre,
S'il vont ſçavoir que vous fais cette Epitre,
Enfant naïf d'un ſincere reſpect,
Ne manqueront de me rendre ſuſpect
De vous l'avoir par interêt écrite.
Mais à leur ſens ne vous abandonnez ;
Homme ne ſuis d'une trempe hypocrite,
Ni qu'interêt meine ainſi par le nez.
Et d'autant plus que depuis moins d'une heure
Serment ai fait, qu'ainſi ſoit que je meure
De mâle mort dans cent ans au plus tard,
Si plus je prens de nazique nectar.
Dans ce Saint vœu que le Ciel me ſoutienne ;
Adonc feriez une œuvre peu chrétienne,
Si par le don du tabac trop charmant,
M'alliez induire à rompre mon ſerment ;
Car trop connois combien mût la puiſſance
D'objet aimé que l'on tient dans ſa main ;

Y réſiſter, n'eſt au pouvoir humain,
Et pas n'en veux une autre expérience
Que celle-là du benoit frere Roch.
Homme plus laid oncques ne porta froc;
Et toutefois il n'étoit point de Belle,
Tant pût-elle être inſenſible, rebelle,
Dont il ne ſçût tirer le doux ſoulas,
Et ſi ſouloit de cette façon prendre:
En beaux diſcours ne s'en alloit épendre,
Cadeaux, Preſens, n'étoient non plus ſes lacs;
Mais épiant le tems d'un tête à tête.
Dès qu'il avoit attrapé ce moment,
Le dard d'amour dévoiloit bruſquement.
Lors euſſiez vû Dame la plus honnête
Se défaillir, en venir aux abois
Bien eſt-il vrai, qu'Amour dans ſon carquois
De pareils traits ne portoit à douzaine.
Quoi qu'il en ſoit, c'eſt choſe trop certaine;
Objet aimé nous émût à tel point,
Que bien eſt fort qui ne ſuccombe point.
Partant grand Duc, épargnez ma foibleſſe.
Si toutefois vouliez abſolument
Et ſans égard tenir votre promeſſe,
Bien faudroit-il m'y ſoûmettre humblement;
Et pour cela du ſommet d'une roche
N'irois hâter mes deſtins ennemis;
Même je ſens, tant je vous ſuis ſoumis,
Que ne pourrois vous en faire reproche.

EPI-

EPITRE XXXIII.

A MONSIEUR BRIQUET,

ommiſſaire des Guerres à Bergues Saint-Vinox ; pour lui demander à dîner.

SI je croyois que Jeudi,
Au coup frapant de midi,
Heure ordinaire aux viſites
Des complaiſans Paraſites,
L'on pût vous trouver chez vous,
D'un air couvert de myſtere
(Car c'eſt le grand caractere)
J'y prendrois un rendez-vous ;
Mais comme intrigue galante
Pourroit bien ce même jour :
Loin du Bergueſque ſejour,
Tenir votre ame ambulante ;
Ce ſeroit imprudemment
Ce long voyage entreprendre ;
Que ſe mettre en mouvement,
Sans auparavant apprendre,
Si ce jour-là ſûrement
Vous tiendrez appartement,

Ou ſi, ſans vous y ſurprendre,
En ſecret ébattement,
Avec le tendron charmant
Qui votre cœur a ſçu prendre,
Jeudi l'on pourroit vous voir :
Faites-le moi donc ſçavoir,
Et ſur le champ en brouette,
Ou ſur barque à girouette,
Une place je prendrai,
Et ſans délai vous joindrai
Plus gai que n'eſt l'Alouette,
Lorſqu'elle rejoint le tems
Qui ramene le Printems ;
En attendant je ſouhaitte
Que le benoît Saint-Vinox,
Comme un des ſiens vous regarde
Et vous prenne ſous ſa garde
Juſqu'au tems où doit Enoc,
Avec ſon Collégue Elie,
Déclamer mainte Homelie
Sur ce grand jour, où les morts
Quittant leurs lambeaux funébres,
Viendront parmi les ténébres,
Des crimes & des remors,
Devant le Dieu redoutable
Rendre compte de leurs faits,
Et voir punir leurs forfaits
Par un arrêt équitable.

C'el

C'eſt à ce jour redouté ;
C'eſt à ce jour, Grands du monde,
Au cœur vain, à l'ame immonde,
Que j'attends votre fierté,
Que deviendront ces fantômes ;
Qui forment votre ſplendeur,
Ces illuſoires atômes
Dont brille votre grandeur ?
Vaines images d'une ombre,
Qu'un cœur paſſager décrit,
Vous ne ferez qu'un vil nombre
Parmi le peuple proſcrit.
Des titres, des noms illuſtres
Diſparoîtront les faux luſtres:
Par leur éclat deviendront
Vos crimes moins excuſables
Et ce jour-là paroîtront
Vos titres plus mépriſables,
Près du pauvre vertueux,
Qu'un brin d'herbe comparée,
Pour la force & la durée,
Au Chêne majeſtueux.
Mais, dites-moi, je vous prie,
Pourquoi vais-je m'aviſer,
De prêcher, cathéchiſer,
Tandis que d'une Frairie
Je viens ici vous tenter ?
Frairie encore que porter

Juſques à l'ivrognerie;
Sans miracle nous pourrons ;
Selon l'ardente furie ,
De la ſoif que nous aurons:
Ma vie eſt-elle aſſez ſainte
Pour prêcher la Sainteté ?
Sur ce Sermon debité ,
Qui ne croiroit que l'abſinthe
Soit de mon auſtérité
Le mortifiant breuvage ,
Et que mon cœur pénitent
M'ait fait le maigre habitant
De quelque deſert ſauvage ?
Ainſi maint Prédicateur
Fait d'une main libérale ,
Dans ſon docile Auditeur ;
Germer la ſainte morale ;
Et voit dans ſon propre champ ;
Faute d'un ſoin recherchant ,
Ce ſaint germe être la proye
De la dévorante yvroïe.

EPITRE XXXIV.

MONSIEUR DE MAUREPAS,

Secretaire d'Etat.

A Dame Alix, que point ne connoissez ;
Ainsi du moins, Seigneur, je le soupçonne ;
D'autant qu'étoit peu chaste sa personne,
que d'ailleurs cent ans se sont passés
uis qu'elle est entre les Trépassés :
Dame Alix, dis-je, vint un scrupule
: quelques gens trouverent ridicule,
utres aussi le trouverent sensé :
craignit que le Ciel offensé
la punît du métier de Tendresse
elle avoit jà plusieurs ans professé :
ic bien qu'alors de mille cœurs maîtresse,
ien qu'elle eût encore tous ses appas,
t remarquable, & qu'on ne trouve pas :
vre son sein, coupe sa tresse blonde :
ches d'aller jusqu'au bout de ses doigts,
t grossier ; enfin toute la suite,
l'attirail que prend souventes fois

Femme galante, en changeant de conduite :
Dans cet état elle passa trois mois,
Fuyant le monde & méprisant sa voix :
D'impurs désirs son cœur elle néteïe,
Et sa vertu chancellante elle étaïe
Par jeûne austére & macérations.
Mais c'est pitié que nos complexions:
Leur doux penchant malgré nous nous entraîne ;
A cette écueil, quelque soin que l'on prenne,
Vont se briser nos résolutions.
Alix avoit choisi pour sa retraite
Une maison solitaire & secrette,
Où les hiboux n'auroient voulu nicher ;
Là toutefois Amour vint la chercher;
Il vous lui va bourdonnant à l'oreille
Certain récit de ses plaisirs passés,
Et tant parla, qu'en son cœur il réveille
Mille désirs, non encore effacés.
Jà Dame Alix moins close & moins couverte ;
Se va souvent promener dans les bois,
Rêve souvent, & d'une voix touchante
Chansons d'amour en rêvant elle chante
Avec plus d'art mêmement qu'autrefois :
Jà sur les bords d'une onde gazouillante,
Dont se paroit ce séjour écarté,
Alix par fois va mirer sa beauté :
Elle s'y plaît, s'y trouve encore brillante,
S'y lave, bras, jambes, cuisses, puis tout,

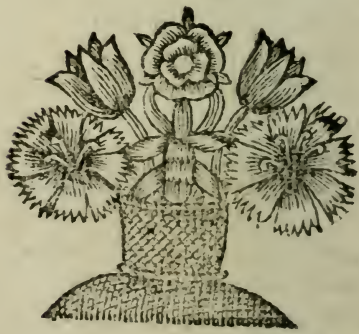
va frotant de l'un à l'autre bout :
me à revoir chez elle toute choſe
même état ; rondeur & fermeté ;
s répandus où toujours ont été ;
ſes, où ſont d'ordinaire les Roſes.
bien voudrois ſçavoir ſi Sainte Alix
t parcourir ces Roſes & ces Lys,
tant d'endroits toucher la beauté nue
ns tant ſoit peu ſe trouver l'ame émue ?
uant eſt de moi, pas ne les toucherois
bout du doigt, que je me ſentirois
mme ſalpêtre ardre & pétiller l'ame ;
par ſaint Jean, dans ce même moment ;
ue je ne fais qu'y penſer ſeulement,
m'aperçois que je ſuis tout en flâme.
ais laiſſons-là cette reflexion,
revenons à l'occupation,
ux petits ſoins de notre pénitente.
ans ce moment, que d'elle ſi contente,
le ſe mire & ſe lave au ruiſſeau,
aſſe un Galant, chaſſeur & jouvenceau,
ui par malheur aïant perdu la trace
'un animal qu'avec ardeur il chaſſe,
ient alteré pour boire de cette eau.
voit Alix, Alix le voit de même :
e tous les deux la ſurpriſe eſt extrême
ccaſion, gliſſante occaſion,
our réſiſter à la tentation,

Faut-il qu'en vain nos cœurs toujours travaillent !
Alix voudroit soutenir sa vertu,
Mais tout trahit son esprit abbatu :
Elle veut fuir, les jambes lui défaillent.
Quand le chasseur charmé de ses appas
A ses genoux la presse d'un air tendre,
De ses efforts veut-elle se défendre,
Dans cet instant elle n'a plus de bras :
Si le Galant ores sans retenue
Tout au plus loin s'avance & s'insinue,
Alix voudroit par ses cris l'effraier,
La vôix lui manque, elle ne peut crier.
Veut-elle enfin essaïer de distraire
De ce projet cet Amant téméraire,
Par un regard plein d'ire & de courroux ;
Son regard prend une route contraire,
Et vous diriez qu'elle fait les yeux doux.
Que faire donc ? Elle perd patience,
Pour moins aussi patience l'on perd,
Et de dépit d'avoir jà tant souffert
Plus ne lui fait la moindre résistance.
De ce dépit si trop se courrouça
Le Jouvenceau, je vous en fais le juge.
Jugez aussi ce qui lors se passa,
Depuis qu'Alix aviſée embrassa
Ce beau dépit pour son plus sûr refuge ?
Car pas ne sçai, du moins précisément,
Ce qui fut fait en cet heureux moment ;

Mai

Mais je sçai bien en une telle affaire
Ce qu'aurois fait & ce qui se dût faire.
Or si voulez sçavoir à quel propos
Je vous ai fait un Conte si frivole,
Je vais, Seigneur, vous le dire en deux mots.
Ce Conte-ci n'est qu'une parabole
Dont le dessein n'est rien moins qu'excellent :
Mais réduisons cette Fable à l'Histoire.
Je suis Alix, auriez-vous pû le croire ?
Et vous, Seigneur, vous êtes le Galant.
Persuadé que pour moi c'étoit un crime
Que m'amuser à composer des vers,
J'avois juré que pour tout l'Univers
N'agencerois desormais une rime,
Et dans ces lieux où je suis retiré
J'aurois tenu ce que j'avois juré.
Ma Muse en vain sans cesse dans ma tête,
Pour m'exciter fredonnoit quelque chant,
J'y resistois, & même à mon penchant,
Quand vous venez par un Epitre honnête
De mon projet interrompre le cours ;
Je céde enfin, vous me rendez parjure.
Voilà d'Alix justement l'avanture.
Et mainte Alix peut être tous les jours
Non comme ici feinte & parabolique
Mais mainte Alix, véritable historique,
En chair, en os, plus belle que n'est pas
Celle dont j'ai peint ici les appas,

En prodiguant à vos yeux tous ſes charmes ;
Et vous cédant dès que vous la preſſez,
A ſes dépens me juſtifie aſſez
De vous avoir, Seigneur, rendu les armes.



EPITRE XXXV.

A MONSIEUR COURTIN,

Lorsqu'il fut fait Commissaire de la Marine, & prépose à la coupe des Bois en Auvergne.

MOn cher Courtin, vous êtes Commissaire ;
La Renommée au moins le dit ainsi ;
Bien vous en soit, & bien m'en soit aussi
Qui tant d'honneurs reçoi d'un tel confrére.
Ores verront par vos ordres pressans
Pins orgueilleux, chênes à tête superbe,
Sous les efforts des haches gémissans,
Tomber épars, humiliés sur l'herbe :
Puis nous verrons ces géans transformés ;
De feux, d'éclairs & de foudres armés,
Tout de nouveau s'élever & paroître ;
Et fiers encor, plus qu'en leur premier être ;
Fouler Neptune & lui donner la loi :
Car dépouiller l'antique chevelure,
Qui des haut monts fait la gente parure ;
Sera, dit-on, desormais votre emploi.
Mais sur cela souffrez que je vous donne
Un sage avis, l'amitié me l'ordonne.

Entre les bois qu'abbatu vous devez,
D'aucuns eſt-il qui dès le premier âge
Par les Amours avec ſoin cultivés,
Servent d'azile à tout leur badinage.
De par Vénus gardez-vous d'y toucher;
Mieux vaudroit-il cent fois que de Dodonne
Les troncs ſacrés allaſſiez arracher.
J'entens déjà cet eſſein qui bourdonne;
A peine auriez tant ſeulement penſé
D'en effleurer une écorce legere,
Que vous ſeriez de plus de traits percé;
Que ne fut onc quiconque a traverſé,
Dans ſon travail l'Abeille ménagere:
Reſpectez donc ces arbres précieux,
Des Jeux, des Ris, abris délicieux:
Mais, direz-vous, comment les reconnoître;
Quel ſigne enfin peut me les indiquer?
En un ſeul trait je vais vous le marquer:
A leur aſpect en vous ſentirez naître
Ces vifs tranſports, cette douce fureur
Qui s'emparoit jadis de votre cœur,
Lorſqu'aux genoux d'une tendre maitreſſe
Y receviez careſſe pour careſſe:
Lorſque vos yeux ſur les ſiens attachés
Y découvroient dans ſon ame cachés
Tous les déſirs qui régnoient dans votre ame,
De ces momens chez vous n'eſt effacé
Le ſouvenir; avec des traits de flâme

Dans

Dans votre cœur les plaisirs l'ont tracé,
Plus vieux que vous, il m'en souvient encore.
O doux transports, qu'êtes-vous devenus!
O tems heureux, ne vous verrai-je plus!
Près d'un objet, que j'aime que j'adore,
Ne dois-je plus voir mes jours, voir mes ans
Prompts & legers fuir comme des instans;
Je vai cherchant quelque objet qui me blesse;
Aux plus beaux jeux je présente mon cœur;
Mais c'est en vain, & soit force ou foiblesse
Rien ne me touche & leur charme vainqueur
Ne peut troubler cette paix languissante.
Tes traits, Amour, seroient-ils émoussés?
Du bien mes sens, appesantis, glacés,
Me rendroient-ils leur atteinte impuissante?
Seroit-ce enfin que tu dédaignerois
Un front marqué de son neuvi émeluſtre?
Je le sçai bien, parmi les doux attraits
De la jeunesse, Amour, tu trouverois
Pour tes exploits matiere plus illustre?
Mais souviens-toi qu'à toi seul j'ai donné
De mes beaux ans tout le cours fortuné:
Les cheveux gris même couvroient ma tête;
L'âge déja sur mon front sillonné
D'un doigt d'airain décrivoit sa conquête,
Que de tes feux, les plus ardens, épris
J'aimois encor, je brûlois pour Iris.
Iris, ô Ciel, quelle divine image,

Ce nom charmant vient il me retracer !
Quels feux, quels traits, vient-il de me lancer ?
Amour reçoi de nouveau mon hommage.
Je le sens bien, je puis encore aimer ;
Epargne même, & le foin & les armes,
A mes regards offre de pareils charmes,
Sans ton secours ils sçauront m'enflâmer.
Mais je m'écarte : helas ! à cette idée,
Mon cher Courtin, qui ne s'écarteroit ?
A sa lueur, qui ne s'égareroit ?
De cette erreur une ame possedée
La suit sans cesse & ne peut la quitter.
Or finissons ; car si dans la morale
Je vais ici par hazard me jetter,
Mieux vous voudroit sans relâche écouter
Le vieux jargon, le babil de Cigale
Du vieux Epoux qui sçut honnir Céphale.
C'est bien assez qu'en fade Céladon
J'aye entonné le stile d'Elégie,
Sans qu'empruntant la sévére énergie
D'un Prédicant, j'aille encore sur ce ton
Forcer Morphée à venir vous surprendre.
pour bien dormir, besoin n'avez de prendre
Du triste ennui les Pavots trop glacez,
A vos côtez, avec femme jolie,
D'excellent vin avez cave remplie,
Pour vous bercer en voilà bien assez ;
Mais toutefois avant que je finisse,

Il faut-il bien qu'à vos deux Préſidens,
Par tendres vœux & de cœur je m'uniſſe,
Sont-ils toujours tous les deux dépendans,
L'un du caprice & du goût variable
D'un Cuiſinier, l'autre des accidens
D'une ſanté fragile & miſérable ?
Quoi qu'il en ſoit, lors qu'avec eux boirez,
Puis-je eſpérer que pas n'oublierez
Cil qui vous aime, autant qu'êtes aimable ?

BIL-

BILLETS.

BILLET I.

A MONSIEUR DE LA FAYE,

En lui envoyant la soûmission d'un Banquier de Londres, de me fournir trois Billets de la Lotterie d'Angleterre de l'année 1713.

PAR ce Billet, vous recevrez
Trois Billets de la Loterie
Qu'à Dunkerque m'aporterez;
En attendant vous filerez
Amusante galanterie
Près des Belles à qui plairez;
Car celle aux cœurs acérez,
Celles dont la prudoterie
Tient désirs toûjours altérez,
Si bien faites, éviterez
Leur sçavante coquetterie,
Comme feriez la coterie,
De ceux qu'étroitement serrez
Tient Neugat pour filouterie.
Eh! comptez vos jours, de par Dieu.
Jugez si de leur petit nombre,
Qui passe & fuit comme l'ombre,
L'on doit en perdre un seul. Adieu.

BILLET II.

A MADAME DE G....

'n lui envoyant pour Bouquet un Cochon de lait, le jour de S. Antoine, ſa Fête.

DU Compagnon de Saint Antoine
Reçevez pour Bouquet cet arriere neveu ;
'ous ſuivre, vous ſervir, fait ſon unique vœu ;
l quitte pour cela parens & patrimoine.
lettez-le à tout, de tout il ſera ſatisfait.
Vous pouvez même en faire un moine ;
Il eſt du bois dont on les fait.

BILLET III.

A MADAME DE G....

En lui envoyant un Bouquet le jour de Sain Jacques Saint Philippe.

MA filleule Jaqueline,
Au teint vif, à l'œil riant,
Et de qui l'eſprit liant,
Si gentiment pateline
A l'entour du cher papa,
Que jamais il n'échapa
Aux piéges que votre adreſſe,
Preſque chaque inſtant lui dreſſe :
Bien m'éjouis de vous voir
Suivre en tout pieux devoir,
Mon Saint Patron & le vôtre ;
Car comme lui Dieu merci
Vous êtes jà bon Apôtre.
Pourtant, Jaqueline, auſſi
Sainte n'êtes pas encore,
Mais quelque jour le ſerez ;
Et par vœux réitérez
Déjà maint cœur vous implore ;
Moi-même que piété
N'avoit jamais agité,

Vous

Vous me la faites connoître,
Et par tendre émotion
Pour vous, en moi je sens naître
Fervente dévotion,
Si qu'ardemment je désire
Avoir Reliques de vous,
Ne fût-ce qu'un regard doux,
Qu'un mot tendre, qu'un sourire.
Et comme de chaque Saint
Est aux Reliques enceint
Quelque pouvoir spécifique,
Qui chez Moine se trafique,
Et par qui leurs favoris
De certains maux sont guéris;
Aux vôtres, pouvoir suprême
Sera sans doute affecté,
De guérir les ladres même
De l'insensibilité.

BILLET IV.

MONSIEUR D'AMBLEVAL,

Major du Régiment de Bourbonnois, à Mr. Vergier, pour le prier d'engager des Dames à remettre un ſouper, auquel il les avoit invitées.

NOus comptions ce jour hardiment
Parmi les plus heureux des nôtres.
Il s'eſt trouvé bien indûement,
Veille du Prince des Apôtres,
Jour funeſte aux plaiſans repas ;
Mais plus funeſte à cette troupe,
Qui déja ſentoit les appas
De boire avec vous mainte coupe :
Elle en portera le chagrin
Juſqu'à l'heureuſe ſoirée,
Où votre préſence & le vin
Nous en effaceront l'idée.

BILLET V.

RE' PONSE
De Mr. Vergier à Mr. d'Ambleval.

AMES d'un maintien gracieux ;
Dames en qui de tous ſes charmes ;
L'amour, enfant ſéditieux,
A fait ainſi que de ſes armes
Un aſſemblage précieux,
Par un doux penchant entrainées
(Penchant pour le vin ſeulement ;
Et que vos ames rafinées
N'en préſument pas autrement)
Acceptent ſans nulle conteſte,
Mais d'un air timide & modeſte
Le rendez-vous que vous donnez.
Je vois d'ici l'Amour ſoûrire,
Compter par ſes doigts & décrire
Les cœurs qui ſeront mal menez ;
Parmi les périlleuſes fêtes,
Le malin éguiſe ſes traits
Et croit faire autant de conquêtes
Que ces deux Dames ont d'attraits ;
Tout beau, Monarque de Cythére,

Prin-

Prince des minaudiers appas,
Seigneur de l'indiscret mystére,
Précipite un peu moins tes pas.
Pense-tu que dans un repas,
Où le grand d'Ambleval préside,
Le vin manque à notre vertu ?
Et s'il n'y manque pas, crois-tu
Que protegés de cet Egide
Nos cœurs redoutent ton flambeau ?
A notre tour aussi, tout beau,
Et ne faisons pas tant les braves,
L'histoire a cent exemples graves,
Graves autant que malheureux,
D'yvrognes toûjours amoureux.
Mais faut-il chercher dans les livres
De ce fait-là d'autres témoins ?
Ne nous voit-on pas toujours yvres,
Voit-on que nous en aimions moins ?

ODES.

ODE I.

Sur la Campagne de 1697.

QUELLE fureur, quelle audace bizarre,
Ma Muſe, oſes-tu m'inſpirer ?
Quoi ne ſçais-tu qu'aſpirer
A ſuivre le vol de Pindare ?
C'eſt follement ſuivre celui
Du jeune & téméraire Icare ;
Et vouloir donner comme lui
Un nouveau nom à quelque Mer barbare.

Tu veux pourtant que de cette Campagne
Je chante les exploits fameux,
Que je tranſmette à nos Neveux
Les pertes qu'a faites l'Eſpagne :
Par tout, ſous nos efforts, tu vois
Cette Nation turbulente ;
Mais la gloire de ces exploits
N'en laiſſe point pour celui qui les chante.

Avec

Avec quel art veux-tu que je décrive
Ath en quatorze jours rendu,
Sans que d'aucun sang répandu
La Denre ait vû souiller sa rive ?
Ce siége, où la précaution
Marchant toujours à notre tête,
De cette importante action
N'a fait pour nous quitter qu'une guerriere fête.

Titans, dignes fils de la Terre,
Dans leurs projets audacieux
D'attaquer, de prendre les Cieux;
Auroient pû balancer la guerre,
Et peut-être auroient mis enfin
L'Olympe dans leur dépendance,
S'ils avoient conduit leur dessein,
Avec cet art, avec cette prudence.

D'autre côté regarde Barcelone,
Fiére de ses doubles remparts,
Rire des bataillons épars
Qu'autour d'elle assemble Bellone;
Elle flate son vain orgueil
De la chimerique espérance,
Qu'elle va devenir l'écueil
Qui doit briser la gloire de la France.

Sur les sommets des monts inaccessibles;
Les prudens Espagnols campés.

Contre

Contre nous au siége occupés
Préparent des efforts terribles :
Ce sont torrens impétueux.
Qui tombant du haut des montagnes ;
Doivent entraîner avec eux,
mmes, troupeaux, richesses des campagnes.

is un seul jour voit deux fois la Victoire
Sur ses aîles nous élancer,
Pour aller sur ces monts forcer
Ces camps flatés de cette gloire ;
A l'aspect de nos bataillons
Fuit leur armée effarouchée,
Comme devant les tourbillons
it par l'hyver la feuille desseichée.

ut se soumet, Barcelone étonnée ;
A son tour reconnoît nos loix ;
Malgré mille éclatans exploits,
Qu'a fait sa valeur obstinée :
Forcée enfin, elle reçoit
Notre joug d'un œil triste & sombre ;
Et rougit quand elle apperçoit
ue ses vainqueurs sont en si petit nombre.

ais de quel front avec mon peu d'haleine ;
Irois-je chanter les travaux

De

De ces Argonautes nouveaux,
Par qui la riche Cartagéne
A vû sa toison conquérir ?
Ma foible voix n'y peut suffire ;
J'irois honteusement périr
Dans leurs dangers, en voulant les décrire.

Non sans effroi, je ne puis entreprendre
De chanter ses faits éclatans ;
Mais aussi n'en est-il plus tems ;
Je vois du Ciel la Paix descendre :
Mon Roi parle, elle suit sa voix,
Accours, fille de nos Victoires,
Viens & par d'équitables Loix
Finis le cours des tragiques Histoires.

Lors qu'entraîné par l'appas des conquêtes ;
Ce grand Roi faisoit tout trembler,
Il s'arrête pour t'immoler
Cent palmes pour lui toutes prêt
Même à ses ennemis il rend
Bien plus qu'ils n'osoient se promettre ;
Et se montre d'autant plus grand
En rendant tout, qu'il pourroit tout soumettre.

O t

) toi qui peux, de l'un à l'autre Pôle,
Tout mouvoir de ton seul sourci,
Et qui, quand tu le veux ainsi,
Peux tout calmer d'une parole !
Dieu puissant, Dieu libérateur,
Rends-nous cette Paix éternelle,
Et fais que son Auguste Auteur
'uisse régner parmi nous autant qu'elle.

ODE II.

IMITATION DE L'ODE VII du quatriéme Livre d'Horace.

APre's une cruelle guerre,
Enfin l'hyver céde aux beaux jours;
Dans les abimes de la Terre,
Les neiges ont repris leurs cours,
Les champs ſont ornés de verdure;
D'une neuve & fraiche parure
Les arbres ſont déja couverts,
Les fleuves rentrés dans leurs places;
Libres enfin du poids des glaces,
Coulent en dépit des hivers.

Les Nymphes & les Graces nues,
Par leurs danſes & leurs chants,
Forment ſans être retenues
Des jeux en l'honneur du Printems:
Tout prend une forme plus belle;
La nature ſe renouvelle,
Mais hélas! de ſon changement
Je tire un funeſte préſage;
N'eſt-il pas une vive image
Du triſte ſort qui nous attend?

Dès que l'Aurore qui le guide,
A succédé le Dieu du jour,
La nuit d'une course rapide
S'avance vers nous à son tour;
Borée au Zéphire fait place,
Cérés qui fuit de près sa trace,
Céde à Bacchus, qui la poursuit:
Mais quoi la Terre dépouillée,
Et déja la blanche gélée
M'annonce l'hiver qui la suit!

Sort heureux & digne d'envie!
Malgré la rigueur des saisons,
Tous les ans la Terre embellie
Voit fleurir ses riches moissons:
Mais quand le destin inflexible
Nous a par une loi terrible
Précipité dans les enfers,
Quel retour pouvons-nous attendre?
Que sommes-nous qu'un peu de cendre
Déplorable rebut des vers!

Sçavons-nous si la Providence,
Qui tient notre sort en sa main,
Nous permet encor l'espérance
De vivre jusqu'à demain?
Faisons une agréable usage
Des biens que pour notre usage
Nous laissent ici bas les Dieux,

Nous tromperons l'espoir sordide,
Qui d'un héritier trop avide,
Flatte les vœux ambitieux.

Contraint par une Loi fatale
De paroître devant Minos,
Qui dans une balance égale
Met les Bergers & les Héros,
Dès que nous passons le Cocyte,
Richesses, honneurs, respects, mérite,
Vains plaisirs, vous nous fuyez tous,
L'éclat d'une illustre naissance,
La pieté ni l'éloquence,
Rien ne sçauroit nous rendre à vous.

Arrête audacieux Thésée,
Tes efforts seront superflus;
Tu crois dans ton ame abusée
Ravir aux morts Pirithoüs:
Mais Pluton est inéxorable,
Aux Dieux même peu favorable,
Il mépriſe leur vain pouvoir:
En vain pour la chaste Hippolyte
Diane en pleurs le sollicite
Son cœur ne se peut émouvoir.

Toi, qui, vrai Disciple d'Horace,
Du sort mépriſant les faveurs,
Sur les préceptes qu'il nous trace

Régle les innocentes mœurs,
Cher C***, puiſque la vie
Nous ſera pour jamais ravie,
Pourquoi ſonger à l'avenir ?
Profitons de l'inſtant qui coule :
Des maux qui nous ſuivent en foule
Banniſſons l'affreux ſouvenir.

ODE III.

PARAPHRASE du Pſeaume XXXVI.

Super Flumina Babylonis &c.

Captifs infortunés, & preſſés de remords
Que font naître de juſtes peines,
Nous cédâmes au poids de nos honteuſes chaînes;
Nous nous aſſîmes ſur les bords
De ce fleuve fameux, qui baigne dans ſa courſe
Les murs de Babylone, inépuiſable ſource
Des maux que nous avons ſoufferts
Ses flots gros de nos pleurs, verſés ſur le rivage;
Précipitoient leur cours pour porter leur hommage
Aux peuples qui chantoient leur victoire & nos fers.
Sion, triſte Sion, que ton cher ſouvenir
Nous cauſa de douleurs améres!
De toi ſeule pourtant au fort de nos miſeres
Nous nous plaiſons à nous entretenir:
Nos harpes tant de fois dans le Temple entendues
Toutes lâches, alors aux ſaules ſuſpendues,
Ne ſe faiſoient plus admirer.
Quel chant aſſez lugubre eût pû nous ſatisfaire,

loin de son séjour que pouvions nous mieux faire,
ue soupirer sans cesse & sans cesse pleurer ?

sultant aux vaincus, nos vainqueurs odieux,
D'un air mocqueur & tyrannique,
hantez, nous disoient-ils, quelque charmant
Cantique
Pour nous délasser en ces lieux.
ces mots outrageans, que de ruisseaux de larmes
oulerent de nos yeux ! c'étoient nos seules armes.
Quoi, des chants si sacrés, si saints,
estinés à louer, ô grand Dieu, ta puissance,
rviroient à flatter de lâches Assassins ?
A cette indigne complaisance ;
on, non, chere Sion, rien ne nous peut porter ;
e n'est que dans ton sein, ce n'est qu'en ta présence
Qu'on peut nous entendre chanter :
es remparts abbatus, & ta gloire flétrie,
e rendent moins heureuse & non pas moinschérie.
Ah ! si j'adresse ailleurs des vœux,
ue mon bras soit perclus, que ma langue muette
e jouisse jamais de la douceur secrette,
e compter en pleurant nos maux à nos Neveux.
ublieras-tu, Seigneur, dans ton juste courroux ;
Les chefs de cette injuste guerre ?
rme contr'eux ce bras dont les feux du tonnerre
Sont les Ministres les plus doux.

Ce bras qui d'un seul trait peut égaler sans peine
Le plus superbe mont à la plus basse plaine ;
Arme enfin ce bras contre Edon.
Comme tu rends aux bons les biens avec usure ;
A ces blasphémateurs rends à même mesure
Les maux qu'ils font à ceux qui révérent ton nom.

Grand Dieu ! si pour punir les barbares mortels,
Il te reste encor quelque foudre,
Lance-la, pour abbattre & pour réduire en poudre
Ces destructeurs de tes Autels,
Qui parlant aux soldats lents à servir leur rage,
Achevons, disent-ils, ce glorieux ouvrage,
Renversons de cette Cité
Les orgueilleuses tours, les monumens superbes,
Et que le Voyageur la cherchant sous les herbes,
Puisse douter un jour qu'elle ait jamais été.

Babylone, tu dois plus que nous t'allarmer,
Voyant notre malheur extrême :
Ce Dieu qui nous punit, est un Dieu qui nous aime,
Il te punira sans t'aimer.
Heureux, cent fois heureux, le vengeur dont les armes
Effaceront ton nom dans ton sang, dans tes larmes :
Heureux celui de qui la main
Punira tes enfans du crime de leurs peres,
Et qui les écrasant devant leurs tendres meres,
Rendra ta peine égale à ton crime inhumain.

CHAN-

CHANSONS.

CHANSON I.

A UNE DAME

Qui avoit pitié de lui faire ſçavoir ſi elle étoit employée ſur la feuille, pour être payée de ſa Penſion.

JE viens d'apprendre ce matin,
Et cet avis eſt très-certain:
Que le Roi de ſa graee,
Eh bien!
Ordonne qu'on vous faſſe
Vous m'entendez bien.

Qu'on vous faſſe au Tréſor Royal,
Toucher de ce puiſſant métal,
Qui de la plus farouche,
Eh bien!
Fait qu'aiſément l'on touche;
Vous m'entendez bien.

Jupin, aux Amours dévoué,

Par ce métal chez Danaë
Sçut gagner la Cohorte,
Eh bien !
Qui défendoit la porte
Vous m'entendez bien.

Cette Cohorte étoit, dit-on,
L'Honneur, la Vertu, la Raiſon;
Mais une honnête ſomme,
Eh bien !
La ſçut adoucir comme,
Vous m'entendez bien.

Malheur à l'Amant indigent;
Quant à moi qui n'ai point d'argent;
Pour fléchir une ingrate,
Eh bien !
A loiſir je la flatte,
Vous m'entendez-bien.

Pour n'être point trop ennuyeux;
Je vais vous faire mes adieux:
Bon vêpres je vous donne,
Eh bien !
Et ſuis plus que perſonne,
Vous m'entendez-bien.

CHANSON II.

MONSIEUR BIGNON, Intendant des Finances.

Pour s'excuſer d'aller dîner chez lui.

L'Homme propoſe, mais ſouvent,
Autant en emporte le vent ;
Dieu qui de tout diſpoſe,
Eh bien !
Fait de ce qu'on propoſe
Vous m'entendez bien.

Xerxés, ſur le nombre comptant ;
La Grece va ſe promettant ;
Il menace, il fulmine,
Eh bien !
Mais devant Salamine ;
Vous m'entendez bien.

Les Sabines ſe propoſant
De voir un ſpectacle innocent ;
Dès qu'elles y parurent,

Eh bien!
Rudement elles furent ;
Vous m'entendez bien.

Pierre & Perrette avoient pris jour,
Pour parler à loisir d'amour,
Ce jour-là le beau sire,
Eh bien!
N'eut pas le mot à dire ;
Vous m'entendez bien.

Autre jour pris pour s'assembler ;
Ce jour-là Pierre eut pû parler,
Mais l'époux, fâcheux homme,
Eh bien!
Revint justement comme,
Vous m'entendez bien.

Je me flattois depuis Jeudi,
D'aller chez vous diner Lundi
Avec mon blond Confrere,
Eh bien?
Mais ma maudite affaire,
Vous m'entendez bien.

Rien n'est certain, rien n'est constant ;
Sur mon respect comptez pourtant,

Con

Comme ſur choſe sûre,
Eh bien!
Car je ſuis, je vous jure,
Vous m'entendez bien.

CHANSON III.

A MADAME RAULIN,

En lui envoyant pour Bouquet douze Bouteilles de Vin de Champagne. Sur l'Air, *Quand je bois de ce bon Vin, ma raiſon s'en va grand train, &c.*

POUR Bouquet, belle Raulin;
Daignez recevoir ce Vin;
L'Amour ſe plaindra,
Quand il apprendra
Cette offrande nouvelle;
Eſt-ce, dira-t'il, pour cela
Que je la fis ſi belle lan là,
Que je la fis ſi belle?

Mais ce Dieu s'appaiſera,
Du moment qu'on lui dira;
Que ce Vin offert,
Tout au plus ne ſert
Que d'offrande parante;
Et qu'en ſecret, ſous ce nom-là;
C'eſt le cœur qu'on préſente lan là
C'eſt le cœur qu'on préſente.

CHAN-

CHANSON IV.

Sur un

Air de Bellerophon.

NOus avons
Encore plus d'une Bouteille,
Savourons, savourons
A longs traits cette liqueur vermeille;
Le plus doux repos
Eſt dans les pots:
Et de chercher
A s'en aller coucher,
C'eſt le deſtin
De tous les malheureux qui n'ont point de vin.
Quand par ces cruels retours
La Parque aura fini le cours
De nos plus beaux jours,
Nous dormirons toujours.
Laiſſons dans le tombeau,
Dormir les triſtes morts,
Qui ſur les ſombres bords
Ne boivent que de l'eau.

Notre vie
Eſt tôt ravie,
Notre vie n'eſt qu'un moment;
Employons tout ſon étendue
A boire inceſſamment;
La plus belle heure eſt perdue
Quond on la paſſe autrement.

Quand je ſuis dans les lieux où vous êtes,
Je ſens un plaiſir charmant;
Et quand je vous quitte un moment,
Je ſens mille peines ſecrettes.
J'étois ainſi, lors qu'autrefois
Amour me tint ſous ſes loix.

Votre image m'eſt toujours préſente;
En tous lieux elle me ſuit,
Et même au milieu de la nuit,
Le ſommeil me la repréſente.
J'étois ainſi, lors qu'autrefois
Amour me tint ſous ſes loix.

Je reſſens un trouble qui m'accable;
Quand quelqu'un eſt près de vous;

Je

Je crains un entretien trop doux,
Et qu'il ne vous paroiſſe aimable.
J'étois ainſi, lors qu'autrefois
Amour me tint ſous ſes loix.

CHANSON V

Sur un

Air d'Acis & Galatée.

Cher Ami, que mon ame eſt ravie ;
De ce vin qu'à ta ſanté je bois !
Quand je tiens un verre en main, je croi
Tenir à mes pieds la Fortune aſſervie.
Du Héros, ni du plus puiſſant Roi,
Le ſort éclatant ne me fait point d'envie ;
La vapeur de ce jus précieux
M'éleve juſqu'au rang des Dieux.

CHANSON VI.

Sur un

Air du même Opéra.

JE fus autrefois enflammé,
Et même mon cœur charmé,
Gouta quelquefois la douceur d'être aimé.
Que je reſſentois d'aimables tranſports,
Quand un cœur cédoit à mes efforts !
Mais lorſque je boi, les tranſports que je ſens
Me ſemblent encor mille fois plus preſſans.

CHANSON VII

Sur

La Gavotte de Mr. du But.

L'On a pris dans mon troupeau,
De mes brebis, la plus belle;
J'ai brisé mon chalumeau,
J'ai perdu mon chien fidele;
Des Bergeres du hameau
J'ai ch oisi la plus cruelle;
Mais enfin je suis amoureux;
C'est assez pour être heureux.

Je fus toujours maltraité
D'amour & de la fortune;
Je voi mon cœur rebuté
Par la blonde & par la brune;
En tout tems, de tout côté,
Le Créancier m'importune;
Mais est-il un si noir chagrin
Qu'on n'oublie avec le vin.

CHANSON VIII.

Sur un

Air d'Achille.

AMI qui l'auroit pû croire ;
L'on aime à boire, l'on aime à boire
chez les morts ;
Ami, qui l'auroit pû croire ?
L'on aime à boire sur les sombres bords ;
Lorsque de nous Pluton disposé,
Nous ne faisons dans sa pénible Cour ;
Que boire nuit & jour :
Et ce fleuve d'oubli,
Qu'on nous propose ;
N'est autre chose
Qu'un vin charmant, tel qu'on le boit ici ;
Pour effacer des cœurs l'amour & le souci,
L'amour & le souci.

CHANSON IX.

Sur un

Air d'Aſtrée.

DAns ce Palais eſt la Troupe immortelle
J'y reconnois clairement tous les Dieux
Le ſeul amour dans une cour ſi belle
N'étale point ſes charmes précieux.
Ah ! je comprends quel ſoin ailleurs l'appelle.
La jeune Iris brille en d'autres lieux,
Et l'amour ſuit par tout ſes yeux.

CHANSON X.

Sur un

Air d'Achille.

SI le deſtin
Te condamne à l'abſence ;
Boi de ce vin,
Il a la puiſſance
De diſſiper le plus noir chagrin,
Quel prix dois-tu prétendre,
Et que te ſert d'être ſi tendre
De la Beauté que tu chéris ;
Malheureux tes cris,
Tes cris ne ſçauroient de ſi loin ſe faire entendre ;
Boi, ta Belle fait peut-être pis.

CHANSON XI.

Sur un

Air d'un ancien Ballet.

CATIN l'autre jour blâmoit avec rudeſſe
Le doux plaiſirs de Bacchus & d'Amour
Et le vin & la tendreſſe
N'étoient qu'effets de notre foibleſſe.
Mais dès que la Belle
En eut un peu goûté,
Dieux ! s'écria-t'elle
Quelle volupté !
Aimons-nous, & bûvons ſans ceſſe.

CHANSON XII.

Sur un

Air de la Masc..r..de.

QUoi,
Chaque coup que je boi,
Cruelle Iris tu me blâmes,
Et tu crains que le Vin
N'éteigne à la fin
L'ardeur dont tu m'enflâmes:
e ſçais-tu pas que toûjours
acchus fut le ſoûtien des Amours;
Jamais le Vin
'interrompit d'amoureux deſſein,
Et ce jus charmant
Adoucit ſeulement
Les Chaînes d'un Amant.

CHANSON XIII.

Sur un

Air de la même Pastorale.

ANDIS qu'ici bas nous vivons ;
Bûvons sans cesse bûvons,
Dindandon ; de cette Cloche fidel
Retient les Leçons,
Profitez, dit-elle,
Du tems qui s'enfuit comme mes Sons.

CHANSON XIV.

Sur un

Air de la même Pastorale.

AIS-TU pourquoi
Nannette à boire me verse ?
Sçais-tu pourquoi
Nannette boit avec moi ?
C'est que l'Amour
Toûjours la nuit me berce ;
Quand j'ai bû le jour.
C'est que l'Amour
Toûjours la nuit me berce,
Quand j'ai bû le jour.

CHANSON XV.

Sur un

Air de Nôces de Village.

AU milieu de ſa gloire,
Jupiter eſt jaloux
De me voir rire & boire
Librement avec vous :
Son pouvoir eſt ſuprême ;
L'Univers ſuit ſa Loi,
Mais il eſt de lui-même
Bien moins Maître que moi.
Au milieu de ſa gloire,
Jupiter eſt jaloux
De me voir rire & boire
Librement avec vous.
Son Empire l'accable,
Et pour s'en délaſſer
A peine il oſe à Table
Un quart-d'heure paſſer.

CHANSON XVI.

Sur un

Air de Nôces de Village.

ROLAND en furie
Crie,
De voir qu'une Bergerie
Rie,
Tandis que ſon cœur,
Qu'Amour devore,
Souffre une douleur,
uffre une douleur plus violente encore
Que celle d'un Lutin,
Qui tente une ame en vain.
S'il plaiſoit à Médor
D'emmener encor
Ma Catin avec Angélique;
Sans ſecours d'Art magique;
e Vin, cet Antidote du chagrin,
Sçauroit m'en conſoler ſoudain.

CHANSON XVII.

Sur un

Air de Lavinie.

ENcor un coup qu'en peut-il arriver ?
Un coup de plus nous fera-t'il crever ?
C'eſt ce qu'un jour buvant avec Catin,
Je lui diſois, en lui verſant du Vin,
Encor un coup qu'en peut-il arriver ?
Un coup de plus nous fera-t'il crever ?
Et ce Proverbe à la Belle plût tant,
Qu'elle me va ſans ceſſe répétant,
Encor un coup qu'en peut-il arriver ?
Un coup de plus nous fera-t'il crever ?

CHANSON XVIII.

Sur le même Air.

POUR arrêter le cours rapide
Que l'Amour a pris chez moi,
Sans ceſſe, mais en vain je boi.
Cette liqueur perfide
Trahit mon deſſein,
t plus je boi, & plus je boi de Vin,
lus l'Amour régne dans mon ſein :
Cette liqueur perfide
Trahit mon deſſein.

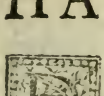
CHANSON XIX.

Sur

L'Air de la Gavotte de Mr. Gautier.

SI l'Amour perdoit quelque jour
Tous ses Traits & toutes ses Armes
Iris par ses aimables charmes
Tiendroit lieu de traits à l'Amour.
Si l'Amour même avoit quitté
Ce séjour où sans cesse on aime,
Iris pourroit de l'Amour même
Nous tenir lieu par sa beauté.

CHANSON XX.



Dans nos Vaisseaux,
Que de beautez ensemble!
L'on diroit qu'Amour assemble
Sa Cour sur les Eaux.
Tel fut le jour, qui vit sortir de l'Onde
Vénus & sa Cour:
Tel fut le jour qui vit paroître au monde
La Mere d'Amour.

Pour célébrer
Un jour si plein de gloire;
Il faut aimer & boire,
De vin & d'Amour nous enyvrer.
Pour ce dessein nous avons tout ici,
Le Vin ne nous manque pas, Dieu merci;
Et l'Amour n'y manquera pas aussi;
Certains yeux que je voi
En fourniront sans peine, que je croi;
Plus qu'il n'en faut pour vous & pour moi.

CHANSON XXI.

FAUT-IL s'étonner si le Vin nouveau
Cette année est si foible & ne sent que l'Eau ? *bis.*

Le Soleil épris d'une jeune Beauté,
Pour avoir le tems de la séduire,
Au Dieu d'Amour a donné tout l'Eté
Son Char lumineux à conduire.
Et l'Amour toûjours artificieux,
Pour pouvoir à ses Fers nous assujettir mieux,
N'a pendant ce tems, pour lui si précieux,
Songé qu'à détruire
Le Vin en tous Lieux ;
Sans épargner même le Nectar des Dieux.

CHANSON XXII.

Vaudeville.

L'Autre jour se promenant ;
Sous cet épais feuillage,
Margot s'en alloit tenant
A Nanon ce langage ;
Il faut avoir plus d'un Amant ;
Car tout sert en ménage.

Margot s'en alloit tenant
A Nanon ce langage ;
Mon Troupeau soigneusement
L'un meine au Pâturage.
Il faut avoir plus d'un Amant ;
Car tout sert au ménage.

Mon Troupeau soigneusement :
L'un meine au Pâturage ;
L'autre pour mon ornement
De fleurs me fait hommage ;
Il faut avoir plus d'un Amant ;

Car tout ſert en ménage.

L'autre pour mon ornement
De fleurs me fait hommage ;
Le vieux parle ſçavamment
Des plaiſirs du bel âge.
Il faut avoir plus d'un Amant ;
Car tout ſert en ménage.

Et le jeune plus charmant
M'en fait faire l'uſage,
A ce dernier ſeulement
Mon cœur vrayment s'engage.
Il faut avoir plus d'un Amant,
Car tout ſert en ménage.

Mais de tous également
J'entretiens l'eſclavage,
L'un par quelque amuſement ;
L'autre par le vrai gage.
Il faut avoir plus d'un Amant ;
Car tout ſert en ménage.

Le vieux parle ſçavamment

De

Des plaiſirs du bel âge ;
Et le jeune plus charmant
M'en fait faire l'uſage :
A ce dernier ſeulement
Mon cœur vraiment s'engage.

CHANSON XXIII.

Sur un

Air du Ballet de Créqui.

Arle ici ſans crainte
Boi ſans contrainte,
Voici la Cité
De la Fidelité.

Voi Bacchus accompagné des Graces
Ecarter de nous feintes & grimaces.
Parler ici ſans crainte,
Boi ſans contrainte,
Voici la Cité
De la Fidélité.

Tout ce que ce Vin ſincére
Te fera dire, il nous le fera faire :
Sur les Dieux & ſur les Rois, ſilence ;
Tout le reſte eſt mis dans notre Balance.
Parle ici ſans crainte,
Boi ſans contrainte,
Voici la Cité
De la Fidélité.

Ce qu'on y fait de folie,
uand on en ſort, ou ſe cache, ou s'oublie.
Parle ici ſans crainte,
Boi ſans contrainte,
Voici la Cité
De la Fidélité.

CHAN-

CHANSON XXIV

Sur un

Autre Air du même Ballet.

L'AMOUR plus craint que le Tonnerre,
Et ce Vin, le pur sang de la Terre,
Dans ce Repas se font entr'eux la Guerr
A qui sera le premier mon Vainqueur :
Mais, Iris, l'Amoureuse ardeur
Avec votre secours prévient cette Liqueur,
Et le Vin coule à peine jusque dans mon Verre ;
Que l'Amour coule jusques dans mon cœu

CHANSON XXV.

Sur un

Air du Triomphe de l'Amour.

DEux aimables Dieux
Avec nous ſont en ces lieux :
Que de nos Chants tout retentiſſe
Dans un jour ſi glorieux !
Chacun peut dans ce charmant ſéjour
ivre à ſon gré Bacchus ou le Dieu de l'Amour;
ais pour choiſir, mais pour choiſir avec juſtice ;
Qu'on choiſiſſe
L'un & l'autre tour-à-tour.
Heureux cent fois
A qui ce choix ſçait plaire !
eureux cent fois qui fait un beau choix !
Donner le jour
Au Vin, à la bonne chere,
La nuit à l'Amour.

CHANSON XXVI.

Sur un

Air de la Courante de Madame la Dauphine.

AUT-IL qu'un Amant bien trai
S'en applaudiſſe ?
Quoi, s'eſt-il, toûjours flatté
Que ſon mérite agiſſe
Près d'une Beauté !
Qu'il ſonge que le plus charmant
N'eſt pas toûjours le plus heureux Amant,
Mais celui qui du tendre caprice
Trouve le moment ;
Mais celui qui du tendre caprice
Trouve le moment.

CHANSON XXVII.

Sur un

Air de la Sarabande de Madame la Dauphine.

COurons sans crainte à des ardeurs nouvelles,
L'Amour se plaît à voir un cœur leger.
Il ne punit que les ames rebelles ;
Pourvû qu'on aime, il permet de changer.
Courons sans crainte aux ardeurs nouvelles ;
L'amour se plaît à voir un cœur leger.
Ah ! s'il vouloit punir les infidelles,
Quels traits pourroient suffire à le venger ?

CHANSON XXVIII.

Sur un

Air du Triomphe de l'Amour.

A Copernic, c'eſt trop faire la guerre ;
Qu'il ait raiſon, ou qu'il ne l'ait pas,
Faut-il choiſir le temps de ce Repas
Pour démêler ce docte embarras ?
Que nous tournions ſans ceſſe avec la Terre :
Que le Soleil tourne ſans fin,
Cela doit peu donner de chagrin ;
Pourvû qu'enfin l'un & l'autre
Tournant produiſent le Raiſin :
Pourvû qu'enfin l'un & l'autre
En tournant nous donne du Vin.

CHANSON XXIX.

Sur un

Air du même Ballet.

FUi les nobles hazards,
Prens le parti de boire,
Fui les nobles hazards
Qu'on court au Champ de Mars.
Chaque-jour la victoire
Perd ceux qui l'osent croire.
Fui les nobles hazards,
Prens le parti de boire.
Mais jouit-on de sa gloire
Par-delà l'Onde noire ?
Fui les nobles hazards,
Prens le parti de boire.

CHANSON XXX.

Sur un

Air du même Ballet.

JE chantois autrefois les douceurs de l'amour ;
Puissant Dieu des Bûveurs je te chante ton tour.
Heureux celui qu'engage
L'amoureuse Loi !
Plus heureux & plus sage
Qui ne suit que toi !
Heureux celui qu'engage
L'amoureuse Loi !
Plus heureux & plus sage
Qui ne suit que toi !

CHANSON XXXI.

Sur un

Air de Perſe.

ON Iris eſt tendre & belle ;
L'Amour ne perd des traits que dans ſes yeux,
Et le Printems eſt moins qu'elle
Et jeune & gracieux :
Mortels & Dieux en ſont enchantés.
Enfin, mon Iris tient entre les Beautés,
Le rang que tient parmi tout autre Vin
Le Champagne Divin.

CHAN-

CHANSON XXXII.

Sur un

Air du Temple de la Paix.

J'AIME à voir cette Eau claire & pure
Entre deux verds Gazons courir.
Je ſuis charmé de ſon doux murmure :
Mais dans le Vin je ne la puis ſouffrir.

Voi ce Vin qui pétille,
Cher ami qu'il eſt beau !
C'eſt à ce feu, qui dans mon Verre brille ;
Que mon amour allume ſon Flambeau.

CHANSON XXXIII.

Sur un

Air d'Amadis.

QUAND l'éloignement,
Ou quand la soif m'accablent de peine,
Malheureux moment !
âtez-vous de paſſer plus promptement ;
ais quand je ſuis auprès de ma Climéne ;
u quand je boi du vin à taſſe pleine,
Momens coulez plus lentement ;
Coulez plus lentement,
Coulez plus lentement.

CHANSON XXXIV.

Sur un

Air du Temple de la Paix.

CHer Voiſin, que j'aime à voir ta fa
De Vénus les beautés elle efface :
L'on voit ſur ton nez la carte d
Yvrogne,
Je parcours dans ta riante Trogne
Tous les Cantons,
Tous les Cantons
De Champagne & de Bourgogne.

Dans ces lieux, il faut que tout reſſente
Les effets de ta vûe altérante ;
Que chacune ſe mette à ſon devoir.
Bûvons pour célébrer ta gloire,
Et quelqu'un peut-il te voir,
Sans en concevoir
Un preſſant deſir de boire ?

CHANSON XXXV.

Sur un

Air d'Armide.

SI l'Amour vous fait ſouffrir,
Il faut boire pour vous guérir :
Le cruel ſecours de l'abſence,
N'eut jamais tant de puiſſance.
Si l'Amour vous fait ſouffrir,
faut boire pour vous guérir ;
Avec du vin ſans meſure,
Baſſinez votre bleſſure.
Si l'Amour vous fait ſouffrir ;
Il faut boire pour vous guérir.

CHANSON XXXVI.

Sur un

Air Ancien.

POUR colorer ton tein, pour colorer ton tein
Aimable Iris, croi moi, tiens souvent
Dans ta main cet angin rougissant,
Nommé verre de vin.

Que tu plais à mes yeux ;
Quand tu tiens de Bacchus le Sceptre précieux ;
Mais le Sceptre d'Amour te siéroit encor mieux.

CHANSON XXXVII.

Sur un

Air de Thésée.

DE deux grands Dieux, Iris, effaçons la gloire ;
Je vais vaincre à boire
Le Dieu du Vin,
Et renverser un Conquérant si vain :
Et toi fais voir à ton tour
Que tes yeux lancent plus de traits qu'Amour,
Que tes yeux, que tes yeux lancent plus de traits
qu'Amour.

CHANSON XXXVIII

Sur un

Air des Fêtes de l'Amour & de Bacchus.

E poſſede un grand Empire :
Cet Empire eſt la tranquilité.
Peu de bien que le Ciel m'a prété ;
Sçait à mes yeux comme à mes beſoins ſuffire :
Je poſſede un grand Empire,
Cet Empire eſt la tranquilité.
L'Amour même entretient la gayeté,
Qu'un Vin pris modérément m'inſpire :
Je poſſede un grand Empire,
Cet Empire eſt la tranquilité.

CHANSON XXXIX.

Sur un

Air de la Mascarade.

QUEL feu, quelle ardeur me dévore ?
Depuis que ta main m'a versé, jeune Flore,
Ce Vin dont mon goût est charmé,
D'un verre à moitié plein, ma raison se renverse :
Non ce n'est point du Vin que tu me verse,
C'est l'Amour même en liqueur transformé.

CHANSON XL.

Sur un

Air de Pſiché.

LE Vin eſt le Nœud charmant,
Par qui tout eſt uni conſtamment;
De l'Amour les tendres flâmes,
Doivent leur naiſſance à ce jus tout divin;
Et l'amitié, ſeule ame de nos ames,
Ne reconnoît pour Pere que le Vin.

CHANSON XLI.

Sur un

Air de Roland.

IEUX ! que mon trouble eſt extrême ;
Lors qu'avec cet air Divin
Vous daignez, Iris, vous-même
Me verſer de ce bon Vin !
Quel cœur trouveroit des armes
ontre de ſi puiſſans charmes !
t-ce que Bacchus en ce jour
eut prêter main forte à l'Amour ?

CHANSON XLII.

Sur un

Air du Triomphe de l'Amour.

AMI, tu dis voir ſans peine les frimats
Interrompre la chaſſe en ces triſtes climats;
C'eſt aſſez crier, Tayaut, par la Campagne:
Viens nous crier ſoir & matin,
Bourguignon, Champagne,
C'a du vin, du vin.

CHANSON XLIII.

Air.

COUTE, Ecoute
Tous tes desirs, } *bis.*
C'est l'unique route
Qui méne aux plaisirs. } *bis.*

Le vin te plaît, boi nuit & jour.
Ton cœur est-il tendre ?
Cours sans plus attendre.
Au-devant d'Amour.

Ecoute, Ecoute
Tous tes desirs, } *bis.*
C'est l'unique route
Qui méne aux plaisirs. } *bis.*

Claudin & Claudine
Bûvoient tête à tête chopine,
Desir amoureux, Desir amoureux ;
Vint leur proposer de boire avec eux ;
A peine ils y consentent
Que Claudine & Claudin
D'aise se sentent
Ravir soudain.

Ecoute, Ecoute } *bis.*
Tous tes desirs,
C'est l'unique route } *bis.*
Qui mene aux plaisirs.

CHANSON XLIV.

Sur un

Air de la Sarabande de l'Inconnu.

EN vain je bois pour calmer mes allarmes,
Et pour bannir l'Amour qui m'a ſurpris ;
Ce ſont des armes
Pour mon Iris ;
e vin me fait oublier ſes mépris ,
t m'entretient ſeulement de ſes charmes.

CHANSON XLV.

Air.

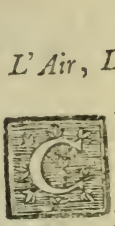
FONTAINE, en ces lieux je commence
L'hommage que je vous dois,
Malgré mon destin qui s'avance,
Je sens mes premiers feux quand je vous voi.
Fontaine, vous êtes pour moi
La Fontaine de Jouvence.

CHAN-

CHANSON XLVI.

Sur

L'Air, Lon lan la derirette, &c.



'Est Cupidon qui m'inſpire ;
Tendres cœurs accourez tous :
Jamais amoureuſe Lire
Ne rendit des ſons ſi doux,
Pour un lan la, &c.

Iris voici de la Fable
Tous les myſtéres ſecrets ;
Ce Carquois ſi redoutable ;
D'où l'Amour tire ſes traits ;
C'eſt ton lan la, &c.

Ces Bois, ces Eaux, ces Rivages
D'Amathone & de Paphos,
Où viennent faire naufrage
Les Sages & les Heros ;
C'eſt ton lan la, &c.

Ce beau Temple de Cythére
Qu'encenſent même les Dieux,

N'eſt

N'eſt ni de Bois ni de Pierre,
Il eſt bien plus précieux ;
C'eſt ton lan la, &c.

Si Troye fut réduit en cendre ;
Quelle en fut la cauſe, helas !
C'eſt que Pâris alla prendre,
De la femme à Ménélas,
Le beau lan la, &c.

Diane trop inhumaine
Voulut punir Actéon,
Pour avoir dans la Fontaine
Vû de trop près, ce dit-on ;
Le beau lan la, &c.

Ovide loin d'Italie
Alla finir ſon deſtin ;
Pour avoir ſçû de Julie
Dérober un beau matin
Le beau lan la, &c.

Connoiſſez-vous une fleche
Dont ſe ſert l'Amour vainqueur ;

Quand

Quand il veut faire une bréche
Dans un jeune & tendre cœur,
C'eſt un lan la, &c.

Vénus, quoique très-aimable,
N'eût pas remporté le prix,
Si la Déeſſe traitable
N'eût fait tâter à Pâris
De ſon lan la, &c.

Jadis ſous mainte figure
On vit deſcendre les Dieux,
Ces maitres de la Nature
Se dégoûtoient dans les Cieux,
Des vieux lan la, &c.

Les Jeux, les Ris & les Graces
Vous accompagnent ici,
L'Amour marche ſur vos traces,
Et pour ſon trône il a pris
Votre lan la, &c.

Mais peut-on ſe ſatisfaire
Toûjours de la fauſſeté?
Quittons la Fable Bergere,
Goûtons la réalité
De ton lan la, &c.

Beau

Beau lieu ſi digne de plaire,
C'eſt ſous vos ombrages verds,
Qu'enchanté de ma Bergere,
J'oubliois tout l'univers,
Pour ſon lan la, &c.

CHANSON XLVII.

Sur un

Air d'Alceſte.

OU ſerions-nous, cher Voiſin,
Sans le bon Vin, ſans le bon Vin !
Noé fût mort de chagrin,
Sans le bon Vin, ſans le bon Vin ;
Et l'homme alloit prendre fin,
Sans le bon Vin, ſans le bon Vin.

CHANSON XLVII

Sur un

Air d'Atis.

Auvre Avare,
Tu crois follement
Que du Soleil l'or eſt l'effet le p
rare,
S'il le produit, c'eſt par amuſement:
D'un cours ſi beau, le ſujet eſt plus digne
C'eſt pour la Vigne, c'eſt pour la Vig
Qu'il tourne inceſſament:
C'eſt pour former ce doux jus de la Vigne
Qu'il tourne inceſſamment.

HANSON XLIX.

Sur un

Air d'Isis.

C'Est à tort qu'on loue
Ces fiers Tyrans,
Et ces grands Conquérans
Dont la fortune se joue
C'est à tort qu'on loue
Ces fiers Tyrans,
Et ces grands Conquerans
Sur la terre errans.
Ces titres de Gloire
se devoient qu'à l'illustre mémoire
De Noé, qui, selon l'histoire,
Fut l'inventeur
De cette Liqueur.

CHANSON L.

Sur un

Air d'Alceſte.

E ne reſſens plus d'allarmes ;
Et de lui-même le cours de mes l
mes
S'arrête en ce jour ;
Au milieu de l'hyver, ce ſéjour
Me paroît briller de mille nouveaux charmes ;
Mon Iris eſt-elle de retour ?

Quel Dieu les plaiſirs rapelle ?
Tout rit, tout chante une clarté nouvelle
Embellit le jour.
Je revois paroître ici l'Amour,
Et l'Amour jamais ne quitte cette Belle ;
Mon Iris doit être de retour.

CHANSON LI.

Sur un

Air de Proſerpine.

L'Eclat des Grandeurs importune ;
Mille ennuis troublent la Fortune,
Elle eſt moins ſtable que Neptune ;
Sous tes Etendars,
Amour, on ſouffre trop de peine,
Et ſous ceux de Mars,
La vie eſt incertaine :
Chercher les hazards,
N'eſt qu'une chimére vaine.
Tombeau du chagrin,
Bon Vin, bon Vin,
Tu peux faire un heureux deſtin.

CHANSON LII

Sur un

Air de Phaëton.

EN tous lieux la trompette ſonne;
Tout frémit dans l'Empire Allema
Vous, en qui le ſang bouillon
bouillonne,
Guerriers, chaſſez le fier Ottoman. *bis*
Pleins d'un noble courroux,
Partez, allez, combattez pour nous,
Tandis qu'ici nous boirons pour vous.

CHANSON LIII.

Sur un

Air de Roland.

Ris, eſt-il un cœur qui ne vous céde,
Quand vous prenez un verre à votre tour?
Le vin qui toujour fut d'amour le remede?
vient entre vos mains le flambeau de l'Amour.

CHANSON LIV.

Sur un

Air de Proserpine.

AH! finissons
Nos chansons,
Ne pensons qu'à nous défendre;
Le traître Dieu d'Amour
Vient en ce jour,
Pour nous surprendre;
Et pour conduire mieux son dessein,
Il a déja mêlé de l'eau dans notre vin.
Gardons-nous que ce Dieu jaloux
Ne vienne par ses coups
Troubler nos plaisirs les plus doux;
N'écoutons pas
Ses flateurs appas,
Le vin le plus fameux
Trouble moins que ses feux.
Sus, sus, que chacun soudain
Prenne le verre en main,
Pour combattre les langueurs
Qu'il répand dans tous les cœurs.

CHA-

CHANSON LV.

Sur un

Air de Perſée.

DOux charme des peines ;
Deux ſoutien des chaines
Des tendres amours,
Bon vin, à mon ſecours.
Mais en ſoulageant ma langueur ;
Reſpecte dans mon cœur
Un amour extréme,
Dont ma raiſon même
Reſpecte l'ardeur.

Pour me ſecourir,
Ne tâche point de me guérir :
Mon feu me fait plaindre ;
Mais plûtôt que de l'éteindre,
J'aime mieux ſouffrir.

CHANSON LVI.

Sur un

Air du même Opera.

QU'EN furie,
L'on jure & l'on crie
Contre les dégats
Qu'en ces climats
Nous fait la pluye
Tous les Cieux pourroient sur nous se fondre en eau
Sans qu'à de si grands maux
Je m'intereſſe,
Pourvû qu'avec adreſſe
J'empêche enfin
Qu'il n'en tombe dans mon vin ;
Dans mon vin, qu'il n'en tombe dans mon vin.

TABLE

es Piéces contenues en ce premier Volume.

EPITRES.

PITRE *à mon Recueil, en l'envoyant à M. le Duc* de NOAILLES. *Cette Epitre tient lieu de Préface de l'Auteur.*

itre I. *A Mr. le Comte de* PONTCHARTRAIN. Pag. 1

itre II. *Au même, écrite de Dunkerque, en* 1695. 11

itre III. *Au même, avec une* IDYLLE. 19

itre IV. *Au même, avec une* EPITALAME. 26

itre V. *Au même.* 28

itre VI. *Au même.* 32

itre VII. *A Mlle. de B. . . .* 44

itre VIII. *A Mr. le Duc de* NOAILLES, *pour lui demander en rembourſement de la Charge de Commiſſaire de la Marine, une Maiſon de Campagne appartenante au Roi.* 52

itre IX. *A Mr. de la Ferriere.* 58

itre X. *Au même.* 62

itre XI. *Au même.* 70

itre XII. *Au même.* 77

itre XIII. *Au même.* 79

itre XIV. *Au même.* 83

itne XV. *Au même.* 86

itre XVI. *Pour Madame Barentin ; à une Lettre qu'une de ſes amies lui avoit écrite en vers.* 91

itre XVII. *A Madame Sebret.* 95

itre XVIII. *A Mlle. de Beaulieu.* 102

itre XIX. *De M.* DE LA FONTAINE *à M.* VERGIER. 104

itre XX. *Réponſe de Mr.* VERGIER *à Mr.* DE LA FONTAINE. 110

itre XXI. *A Mr. le Chevalier* DE LUINES. 115

itre XXII. *A Madame d'H.... écrite en* 1690. 119

itre XXIII. *A Mr. le Chevalier de* St. PIERRE, *en lui envoyant*

renvoyant une Robe-de-Chambre. Ecrite en 1696. 11
Epitre XXIV. *A Mr.* DE MONTICOURT. 11
Epitre XXV. *A Mr. le Duc d'*AUMONT. *Ecrite Dunkerque le* 20. *Novembre* 1712. 1:
Epitre XXVI. *A Madame V***. sous le nom d'*ASTRE' *à Londres en* 1714. 1:
Epitre XXVII. *A M. l'Abbé* HARANGER, *pour l demander si l'on dineroit chez lui.* 1:
Epitre XXVIII. *A Mr. le Président* DE MESMES. 1:
Epitre XXIX. *A Mr.* DE CAUMARTIN, *Intendant a Finances, qui demandoit de faire employer un Cha pentier à Rochefort.* 1
Epitre XXX. *A Mr. l'Abbé de V.* 1
Epitre XXXI. *A Mr. l'Abbé de M.* 1
Epitre XXXII. *A Mr. le Duc d'*HUMIERES. 1:
Epitre XXXIII. *A M.* BRIQUET, *Commissaire des Guer à Bergues Saint-Vinox, pour lui demander à diner.* 1:
Epitre XXXIV. *A M.* DE MAUREPAS, *Secreta d'Etat.* 1
Epitre XXXV. *A Mr.* COURTIN, *lorsqu'il fut f Commissaire de la Marine, & préposé à la coupe Bois en Auvergne.* 1

BILLETS.

BILLET I. *A M.* DE LA FAYE, *en lui envoyant soumission d'un Banquier de Londres de fourni l'Auteur trois Billets de la Loterie d'Angleterre l'année* 1713. 1
Billet II. *A Madame de G***. en lui envoyant pour Bo quet un Cochon de lait, le jour de St. Antoine, sa Fête.* 1
Billet III. *A Madame de G***. en lui envoyant un Bo quet le jour de St. Jacques & St. Philippe.* 18
Billet IV. *De Mr.* d'AMBLEVAL, *Major du Régime de Bourbonnois, à Mr.* VERGIER, *pour le prier d'e gager des Dames à remettre un souper auquel il avoit invitées.* 1
Billet V. *Réponse de Mr,* VERGIER, *au même.* 1

ODES.

DE I. *Sur la Campagne de* 1697. 189
Ode II. *Imitation de l'*Ode VII. du quatriéme Livre d'Horace. 194
e III. *Paraphraſe du* Pseaume XXVI. 198

CHANSONS.

HANSON I. A une Dame qui l'avoit prié de lui faire ſçavoir ſi elle étoit employée ſur la feuille, pour être payée de ſa Penſion.
Je viens d'apprendre ce matin 201
anſon II. A Mr Bignon, Intendant des Finances, pour s'excuſer d'aller diner chez lui.
L'Homme propoſe, mais ſouvent. 203
anſon III. A Madame Raulin, en lui envoyant douze bouteilles de vin de Champagne.
Pour Bouquet, Belle Raulin. 206
hanſon IV. *Nous avons.* 207
hanſon V. *Cher Ami que mon ame eſt ravie.* 210
hanſon VI. *Je fus autrefois enflâmé.* 211
hanſon VII. *L'on a pris dans mon Troupeau.* 212
hanſon VIII. *Ami, qui l'auroit pû croire ?* 213
hanſonIX. *Dans ce Palais eſt la troupe immortelle.* 214
hanſon X. *Si le deſtin.* 215
hanſonXI. *Catin l'autre jour blâmoit avec rudeſſe.* 216
hanſon XII. *Quoi.* 217
hanſon XIII. *Tandis qu'ici bas nous vivons.* 218
hanſon XIV. *Sçaès-tu pourquoi ?* 219
hanſon XV. *Au milieu de ſa gloire.* 220
hanſon XVI, *Roland en furie.* 221
hanſonXVII. *Encore un coup, qu'en peut-il arriver.* 222
hanſon XVIII. *Pour arrêter le cours rapide.* 223
hanſon XIX. *Si l'Amour perdoit quelque jour.* 224
hanſon XX. *Dans nos Vaiſſeaux.* 225
hanſon XXI *Faut-il s'étonner ſi le vin nouveau.* 226
hanſon XXII. *L'autre jour ſe promenant.* 227
hanſon XXIII. *Parle ici ſans crainte.* 230
han.XXIV. *L'Amour plus craint que le Tonnerre.* 232

Chan-

Chan. XXV. *Deux aimables Dieux.* 23
Chan. XXVI. *Faut-il qu'un Amant bien traité.* 23
Chan. XXVII. *Courons sans crainte à des ardeurs nouvelles.* 23
Chan. XXVIII. *A Copernic, c'est trop faire la guerre.* 23
Chan. XXIX. *Fui les nobles hazards.* 23
Chan. XXX. *Je chantois autrefois les douceurs de l'Amour.* 23
Chan. XXXI. *Mon Iris est tendre & belle.* 23
Chan. XXXII. *J'aime à voir cette eau claire & pure.* 24
Chan. XXXIII. *Quand l'éloignement.* 24
Chan. XXXIV *Cher Voisin, que j'aime à voir ta face.* 24
Chan. XXXV. *Si l'Amour vous fait souffrir.* 24
Chan. XXXVI. *Pour colorer ton tein.* 24
Chan. XXXVII. *De deux grands Dieux, Iris, efface ons la gloire.* 24
Chan. XXXVIII. *Je possède un grand Empire.* 24
Chan. XXXIX *Quel feu, quelle ardeur me dévore?* 24
Chan. XL. *Le vin est le nœud charmant.* 24
Chan. XLI. *Dieux! que mon trouble est extréme.* 24
Chan. XLII. *Ami, tu dis voir sans peine les frimats.* 25
Chan. XLIII. *Ecoute, Ecoute tous tes desirs.* 25
Ch. XLIV. *En vain je bois pour calmer mes allarmes.* 25
Chan. XLV. *Fontaine en ces lieux je commence.* 25
Chan. XLVI. *C'est Cupidon qui m'inspire.* 25
Chan. XLVII. *Où serions-nous, cher Voisin.* 25
Chan. XLVIII. *Pauvre Avare.* 26
Chan. XLIX. *C'est à tort qu'on loue.* 26
Chan. L. *Je ne ressens plus d'allarmes.* 26
Chan. LI. *L'éclat des Grandeurs importune.* 26
Chan. LII. *En tous lieux la Trompette sonne.* 26
Chan. LIII. *Iris est-il un cœur qui ne vous céde.* 26
Chan. LIV. *Ah! finissons.* 26
Chan. LV. *Doux charmes des peines.* 26
Chan. LVI. *Qu'en furie.* 26
Chan. LVII. *Palsangué me veux-tu croire?* 26
Chan. LVII. *La Bergere que je sers.* 27

Fin de la Table du Tome I.

ŒUVRES
DIVERSES
DE
Mr VERGIER,
Commissaire de la Marine.

NOUVELLE EDITION,
lus ample & plus correcte que les précedentes.

SUPPLEMENT DU TOME I.

A AMSTERDAM,
Chez N. E. LUCAS, Libraire, dans le Beurs-Straat, près du Dam, à la Bible d'Or.

M. DCC. XLII.

CHANSONS
DE
TABLE.
PARODIES.

AVERTISSEMENT.

TOUS les Sçavans ſont prévenus que VERGIER a excellé dans le Genre Parodique; c'eſt-à-dire, dans la maniere d'ajuſter des Paroles à des Airs.

Outre les choix des Airs, il avoit un Génie admirable pour l'application des Penſées & pour les expreſſions propres à les caractériſer, & dans tout ce qu'il nous a laiſſé en ce Genre, il ſemble que les Airs & les Paroles ayent été faits exprès les uns pour les autres.

Ces Parodies ont fait dans leur

tems le plaisir de la Cour & de
Villes, & s'il se trouve aujourd'hu
des personnes qui jugeant du mé
rite de ces sortes d'Ouvrages pa
la nouveauté, ne les regarder
que comme des Vaudevilles surar
nés, elles sont dédommagées d
ce mépris par l'estime où elles sor
parmi les Connoisseurs, & parm
tous ceux qui ont conservé du goû
pour le Chant aisé & pour la Poës
naturelle.

Elles paroîtront toujours dan
le Monde avec honneur, à la fa
veur de l'Eloge avantageux qu'e
fait dans une de ses Lettres un d
nos plus illustres Poëtes. * *No
n'avons rien dans notre Langue*, di
il, en parlant de VERGILE, *où il*

* *M. Rosseau à Brossette.*

t plus de naïveté, de nobleſſe & d'é-gance, que ſes Chanſons de table qui ourroient à bon droit le faire paſſer our l'Anacréon François. Sa perte à t égard eſt irréparable.

On doit comprendre ſous le ti-re de *Chanſons de table*, les Chan-ons tendres & les Chanſonnettes ui compoſent une partie du Re-ueil de ſes Parodies, puiſqu'elles nt été compoſées le verre à la ain, & ſouvent *inpromptu*, ſuivant es diverſes occaſions.

Il eſt vrai que ces Parodies ſé-arées du Chant, perdent une artie de leurs agrémens, & bien des perſonnes auroient ſouhaité qu'on les eût données avec les Airs; mais il auroit fallu pour la Muſique un volume particulier qui auroit

été assez inutile, parce que ces Parodies sont presque toutes sur des Airs de Lulli, & que les Opéra sont généralement connus de tout le monde. On a cru qu'il suffisoit d'indiquer à la tête de chaque Piece, l'Acte & la Scene de l'Opéra d'où l'Air a été tiré. A l'égard des Airs qui ne sont point dans les Opéra, on les désigne par les anciennes paroles sous lesquelles ils ont été chantés.

A MON

A MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLEANS, REGENT.

En lui préſentant le Recueil de ſes Poëſies & de ſes Chanſons, 1719.

LES HOMMAGES.

Fable.

GIssant dans ſon nid étoit
Un Maître de mélodie,
Un Rossignol, qui ſentoit
Douloureuſe Maladie.

Un Singe, d'autre côté,
Etoit de même alité,
Tout prêt à perdre la vie.

D'autre part étoit giſſant,
Morne, triſte & languiſſant,
Un Roi frappé de phtiſie;
C'étoit de toute l'Asie
Le plus riche Potentat.

Touché de leur triſte état,
Le ſecourable Mercure
Entreprit leur triple cure.
Il s'en va les viſiter,
Et ſuivant ſa courtoiſie,
Il daigne leur apporter
Un petit doigt d'ambroſie;
A peine ont-ils ſeulement,
De ce breuvage charmant,
Les levres tant ſoit peu teintes,
Que leurs forces mal éteintes
Reviennent, non, pas-à-pas:
Degrés ne conviennent pas
Aux mains qui les ſecoururent;
Mais dans l'inſtant ils coururent,
De l'expirante langueur,
A leur premiere vigueur.

Après cette heureuſe cure,
De gratitude enflammés,
Nos trois mourans, ranimés,
Voulurent du Dieu Mercure,

Chacu

Chacun ſelon ſon avoir,
Et les talens de ſon Etre,
Avec éclat reconnoître
Le ſecourable pouvoir.
Le ROSSIGNOL, en partage,
N'eut que le don de chanter.
Le SINGE, pour avantage,
N'eut que celui de ſauter.
Chacun dans ſa République
Ce projet exécuta :
Le ROSSIGNOL y chanta,
Comme en action publique,
Des Odes, que lui dicta
Son harmonieuſe veine,
Pendant toute une ſemaine,
Au Nom du DIEU ſervateur,
Ou plûtôt réſurrecteur.
MERCURE accepta l'hommage ;
Au ROSSIGNOL il ſourit,
Et lui ſouriant guérit
L'inévitable dommage
Que des ans fait le concours.
Il ajouta, *de ta Vie,*
D'un ſecond & plus long Cours,
Soit l'extrêmité ſuivie.
Sur le Sommet eſcarpé
D'une montagne ſcabreuſe,
Avec peine avoit grimpé

De SINGES troupe nombreuſe,
Que le nôtre y convoqua.
D'abord, il leur expliqua
Le ſujet de leur venue;
Puis de façon ingenue,
Autel de terre eſt dreſſé.
Puis, autour il eſt danſé
Par le maître de la Fête,
Au ſon d'inſtrumens menus,
Par les ſeuls SINGES connus.
Les Menétriers, ſur le faîte
D'arbres autour diſperſés,
En bon ordre étoient placés.
Avec un plaiſir extrême,
Le jour qui ce jour ſuivit,
Et même encor le troiſiéme,
De ſon Ciel MERCURE vit
Recommencer cette danſe,
Et varier la cadence
En cent diverſes façons.
C'étoient ſçavantes leçons
Pour tous ceux qui s'y prêterent:
Ce fut-là que s'inventerent
Ces tours, ces ſauts merveilleux
Qu'on nomme *Sauts périlleux*:
Tant ils ſurmontent d'obſtacles,
Et que l'homme imitateur
Depuis en certains ſpectacles,

Copi

Copie, & s'en dit l'Auteur.
Notre SINGE & ſa SINGESSE
A leur gite revenus,
MERCURE leur fit largeſſe
De deux dons en revenus,
Pour paſſer dans leur famille,
De pere en fils, mere en fille,
Comme propres paternels,
Comme propres maternels,
Le premier, qu'embûche aucune
D'animaux, ni trait aucun
Ne pourroit de ſon chacun
Priver jamais ſa chacune,
D'elles ſurprenant quelqu'une,
Ou d'eux ſurprenans quelqu'un.
Le ſecond, ample lignée
Par époux ſeul provigné,
Mais de ce deuxiéme cas
Le SINGE fit peu de cas;
Car les SINGESSES, aux Dames
Voulant en tout reſſembler,
Pourroient-elles ne brûler
Que de légitimes flames ?

Le ſomptueux POTENTAT,
Au centre de ſon Etat,
Où ſon peuple le contemple
En craintif ſaiſiſſement,

Ordonne qu'inceſſamment
On bâtiſſe un riche Temple
En l'honneur du même DIEU.
L'or, l'azur & le porphyre
Peuvent à peine ſuffire
A décorer ce ſaint lieu :
Il faut employer encore
Les perles, les diamans,
Et que tout ce qui décore
Les ſuperbes vétemens,
En forme les ornemens.
Enfin de l'Architecture,
De Fonderie & Peinture,
Tous les Ouvrages vuidés,
Des Prêtres pour tous Offices,
Et de fréquens Sacrifices
Bien & richement fondés,
Le PRINCE fait l'ouverture
De ce Temple faſtueux,
D'un air ſi majeſtueux,
Que la brillante ſtructure
Céde les attentions
A d'autres impreſſions.
Epouſe, tendre Famille,
Suivent le ROI pas à-pas,
A grand bruit & grand fracas,
Troupe ſuivante fourmille;
Puis, Sacrifice éclatant,

Mêlé d'instant en instant
D'une Musique Céleste,
Avec danse vive & leste.
Puis festin à présenter
Devant le Grand JUPITER.

De tant de magnificence,
MERCURE peu curieux
Eut assez d'indifférence
Pour en détourner les yeux.
L'hommage étoit peu sincere;
Par un dehors spécieux
On n'ébloüit point les DIEUX:
Leur regard qui tout éclaire,
Perce le voile trompeur.
C'est à tort que l'on espére
Ou de fléchir leur colere,
Ou d'implorer leur faveur
Par des vains titres d'honneur
Qu'avec pompe on leur défere;
Ce n'est que l'offre du cœur
Qui seule a droit de leur plaire.
Ainsi l'on n'est pas surpris
Si MERCURE avec mépris
Reçut l'Offrande du MAGE:
C'étoit à sa vanité
Qu'il présentoit son hommage,
Plus qu'à la Divinité.

Or, maintenant, de ce long Apologue
Que vous ai fait en guise de Prologue,
Et sur le ton de Prédication,
Je viens, GRAND PRINCE, à l'application.

Pour joye & paix que vous m'avez rendues,
Même santé, par bons rembourſemens,
Mon cœur joyeux me dit à tous momens
Que pour ces biens offrandes vous ſont dûes;
Mais à mon cœur VANITE' s'oppoſant,
D'un ton moqueur toûjours me va diſant:
Y ſonges-tu? Proportion doit être
Non ſeulement du retour au bienfait;
Mais plus encor à celui qui l'a fait.
Ainſi jamais ne peux le reconnoître;
Mais ſes conſeils ne ſeront point ſuivis.
Des cœurs ingrats ce ſont-là les avis
Que j'abandonne à cette caqueteuſe:
Point ne s'agit d'offrande vaniteuſe;
L'Amour ſuffit: les grands cœurs ſont contens
D'un mot, d'un rien, ainſi qu'au bon vieux tems,
Où le bouquet donné d'amour profonde,
Etoit donner toute la terre ronde.
Recevez donc, GRAND PRINCE, mon préſent;
C'eſt un Recueil de Vers, de Parodies,
Jadis vantés, autrefois applaudies;
Mais ſurannés, hors de mode à préſent.
Jà, de leurs ſels pointes ſont émouſſées,

Jà,

, de leurs traits les graces ſont paſſées,
is aujourd'hui l'on a changé de goût;
Dame Prude, ainſi que la Coquette,
fille auſſi, portant encor jaquette,
ntes, *Chanſons* regardent en dégoût,
uand certaine œuvre eſt ſous l'ombre cachée;
n veut tout voir, on voudroit tout toucher,
: ſi la gaze en pouvoit empêcher,
a gaze même en ſeroit arrachée.
Or, tel qu'il eſt, daignez le recevoir:
e cœur vous l'offre, & c'eſt tout ſon avoir.
Cette raiſon fit que jadis MERCURE
Du ROSSIGNOL & du SINGE accepta
a vile offrande, & tant s'y délecta,
Que biens nouveaux encor il leur procure.

PARODIES BACHIQUES.

AIR de l'Opéra de Cadmus.

C'Est à tort que tu te plains tant ;
Est-ce ma faute, Iris, si je suis inconstan

Tu fus belle comme un Ange ;
Je t'aimai tant que tu le fus,
Bacchus trouve-t'il étrange,
Que lorsque son jus
Prend un goût de vuidange,
L'on n'en boive plus ?

RONDEAU. Gavote. Du même.

VOICI la façon de vivre
Que desormais je veux par tout prêcher ;
De boire sans qu'on s'enyvre,
Et d'aimer sans s'attacher.
Voici, &c.
Quiconque voudra la suivre,
Sur mes pas n'a qu'à marcher.

AIR de Violon, dans le Prologue de l'Opéra d'Alceste.

QUAND Jupin pour voler un pucelage,
Sçut, par un prompt effort,
Sous la forme de l'or,
Se frayer un passage,
N'eût-il pas été bien plus fin,
Au lieu d'un trésor,
S'il eût fait seulement pleuvoir du vin?

En tous lieux Bacchus est vainqueur,
Son pouvoir est toûjours extrême,

Et

Et l'or même
Eſt moins fort que ſa liqueur,
Trouvez le ſecret
D'enyvrer l'objet
Que votre cœur aime
C'en eſt fait,
Votre triomphe eſt parfait.

Tu t'abuſe, Amant,
Si tu crois autrement
Venir à bout aiſément
D'un objet charmant.

RONDEAU. De la Grote de Verſailles. *Ou ſur l'Air.* Tout céde à vos doux appas, Princeſſe.

DE quoi t'embarraſſes-tu,
Novice ?
De quoi t'embaraſſes-tu ?

Qu'un vin pétillant raviſſe
Ma raiſon comme un fétu.
De quoi, &c.
Ou que ſous un dur ſervice,
L'Amour me tienne abbatu,
De quoi, &c.

Vou-

Voudrois-tu que je suiviſſe
Ton sentier rude & tortu ?
De quoi, &c.
Apprend qu'un homme sans vice ;
Est un homme sans vertu.
De quoi, &c.

Premier RONDEAU. Du Prologue d'Atys.

LEs Jeux, les Ris
T'accompagnent par tout, comme à Paris.
Les plaisirs de la Campagne
Sont soutenus du bon vin de Champagne.
Les jeux, &c.
On est charmé de ta friande chere.
Donner n'est rien ; beaucoup est la maniere.
Les jeux, &c.

AIR. De l'Opéra d'Isis. Acte 3.

QUE fait l'Amour à cette table ?
Ce Dieu doit-il être où l'on boit ?
Iris, est-il inévitable
De le trouver par tout où l'on vous voit ?

Faites qu'il sorte tout-à-l'heure :
Je crains, je suis son entretien ;
Mais, non Autant vaut qu'il demeure,
Si vous restez, nous n'y gagnerons rien.

MENUET. Du même Opéra : ou *sur l'Ai*
Je vous plains Coquettes de Paris.

L'AUTRE jour dinerent en secret,
Bacchus & l'Amour au Cabaret.
Le repas fini, Cupidon paye ;
Bacchus lui dit : *Je veux payer pour toi :*
C'est ici mon Tripot, j'y défraye ;
Chez la Cornu, *tu payeras pour moi.*

OUVERTURE de l'Opéra de Proſerpine.

LE tourment
Qu'un Amant
Souffre en aimant,
N'eſt point ſans charmes;
Les rigueurs
Et les alarmes,
Les langueurs
Et les deſirs,
Les pleurs & les ſoupirs
Ne font qu'accroitre les plaiſirs;
Mais ſur tout que ſon ſort eſt charmant,
Lorſqu'il fait prendre avec le vin
Quelque ſoulagement:
Sans nul chagrin,
Il attaque, il pourſuit
L'Ingrate qui le fuit;
Et s'il eſt abatu
Quand il a fortement combatu,
Il ſent bien-tôt augmenter ſa vertu,
S'il eſt ſoutenu
Du vin,
Ce Jus adorable & divin.
Son heureux ſecours

Fait

Fait en tous lieux triompher les Amours.
C'eſt avec ce jus
Que ſans armes,
Sans ſoupirs, ſans alarmes,
Bacchus
D'Ariane brava les refus.

Clyméne, hélas!
J'aurois pour toi juſqu'au trépas,
Langui ſans eſpoir,
Si le vin ne t'avoit fait voir
L'ardeur
Dont mon fidéle cœur
S'étoit vû, par reſpect, ſi long-tems brûler,
Sans oſer en parler;
Mais cette liqueur ranimant mon audace,
Je devins dans un moment,
D'un Amant malheureux,
Un heureux Amant.
Enfin, c'eſt pour célébrer cette Grace,
Que l'on me voit chaque jour
Enyvrer tour-à-tour
De vin & d'Amour.

our Mrs. l'EMPEREUR & VERGIER, Commiſſaires de la Marine, qui paſſoient de Dunkerque à Calais, *dans le tems que les Anglois bombardoient cette derniere Place en* 1695. *Sur l'Air du Duo de la Victoire & de la Paix.* Le Vainqueur eſt comblé de gloire, &c. *Prologue du même Opéra.*

DEux Héros affamés de gloire
Volent au ſecours de *Calais*.
L'un eſt armé d'une écritoire,
L'autre a taillé ſa plume exprès.

Ce ſont deux fameux Commiſſaires,
Gens pleins de valeur & de ſoin,
Tous deux ici ſont néceſſaires
Pour ſupputer les coups de loin.

On ne ſçauroit les méconnoître,
Le premier * ordonne toûjours.
Des Matelots il eſt le Maître;
Il croit l'être auſſi des Amours.

Le ſecond, ** ſon petit Novice,

* *Mr. l'Empereur.*
** *Mr. Vergier.*

Des

Des honneurs n'eſt guéres jaloux ;
C'eſt un bon homme : il n'a de vice
Que celui de les avoir tous.

Force vin ; point d'honneur frivole ;
C'eſt à table qu'il faut les voir
Devant ces coups leur grand cœur vole ;
Ils ſont frians d'en recevoir.

AIR. Du même Opéra,

PAUVRES Cœurs,
Dont ſotte foibleſſe
Adore juſques aux rigueurs
D'une ingrate Maitreſſe ;
En d'autres lieux portez vos triſtes larmes :
Ici nos cœurs n'adorent que les charmes
De ce Jus délicieux.

MENUET suivant.

Eureux, cent fois,
A qui ce choix ſçait plaire !
Heureux, cent fois,
Qui fait un ſi beau choix !
Donner le jour
Au vin, à la bonne chere,
La nuit à l'Amour.

MENUET. Du même Opéra. Après le premier Air des Plaiſirs.

Laisse briguer les foux
Des places dans l'Hiſtoire,
Laiſſe briguer les foux,
Et viens boire avec nous.
Chaque jour la victoire
Perd ceux qui l'oſent croire.
Laiſſe, &c.
Joui-t'on de ſa gloire
Par de-là l'Onde noire ?
Laiſſe, &c.

AIR des Guerriers. Du même Opéra.

POURQUOI traitez-vous de folie
Cette peur,
Que l'on nous fait ici de l'autre V
Pour moi, j'en frémis d'horreur,
Je ne crains point la Parque,
Et moins encor la noire Barque,
Tout cela trouble peu mon cerveau ;
Mais je crains qu'un Destin nouveau
Ne m'oblige à la Cour, ténébreux Monarq
De ne boire que de l'eau.

AIR de l'Opera de Phaëton. *Marche du Pal du Soleil.*

MON cher Voisin, veux-tu m'en croire,
Laissons les Chansons ?
Depuis trop long-tems nous lassons
Notre Auditoire ;
Pour cette vaine gloire,
C'est trop disputer
A qui de nous sçait mieux chanter ;
Voyons, qui de nous sçait mieux boire.

emier *MENUET* de Roland. *Prologue.*

PLAIRE aux yeux d'un Buveur, c'eſt une gloire,
pour une Beauté l'éclat eſt doux ;
lui faire oublier le plaiſir de boire,
un Triomphe, Iris, qui n'étoit dû qu'à vous.

R du même Prologue. Que la guerre eſt effroyable, &c.

AMIS, les plaiſirs de table,
Pour les Immortels étoient faits ;
x ſeuls en goûtoient les attraits,
Le mortel miſérable
N'en tâtoit jamais ;
Mais Bacchus, ce Dieu benin,
Ayant pitié de l'homme,
Lui fit ſçavoir comme
L'on faiſoit le Vin.
Mes chers Camarades,
Buvons,
Tous à razades,
Chantons,

Quelle douceur
D'avoir cette Liqueur!
Chantons tous,
Faisons grillades,
Chantons, *Bacchus, sans vous,*
Hélas, que ferions-nous?

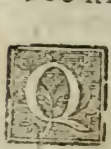
DU MESME. Acte 4. Air dansant, qui cède le Chœur. Voici la charmante Retraite, &c.

QUE la Solitude est pour moi détestable!
Dans un noir chagrin elle m'ensevelit;
Sans toi, ma Catin, tout m'est insupportable;
Et tout à mes yeux, avec toi s'embellit:
Je dors, du moment que je suis seul à table;
Je ne puis dormir quand je suis seul au lit.

J même. Second Air dansant, de la suite de haine. Sur les Révolutions d'Angleterre, en 1692.

'Est trop retenir ton Tonnerre ;
Leve un bras sur la perfide Angleterre ;
Roi, Protecteur des légitimes Rois.
Fais cheoir les Tyrans du Trône ;
lois ainsi couronner tes exploits.
lalgré l'Océan qui l'environne,
e un bras, tout suivra tes loix.
e peuple mutin,
vant les foudres de ta main,
uira soudain,
Comme le chagrin
t devant le Vin.

ROUREE de Zéphire & Flore. *Prolog*



QUELLE liqueur les Dieux nous ont née !
Pour la santé, c'est un rare trésor.
Avec ce Vin la Parque au siécle d'Or
Filoit des humains la destinée.
Quelle liqueur, &c.
Chaque coup qu'on en boit, vaut une année ;
Buvons ici les ans du vieux *Nestor*.
Quelle liqueur, &c.

AIR dansant de Thétis & Pelée. *Prologu*

QUAND les fureurs de la jalousie
Viennent troubler mon cerveau,
Je vole chez Rousseau
Guérir cette phrénésie
Avec son Vin nouveau.
Cette liqueur,
Par son agréable vapeur,
Sçait dissiper les troubles de mon cœur.

Bacchus, tu donnes à la vie.
Plus d'heureux momens,
Que l'amoureuse folie
Ne cause de tourmens.

LOURE. Du même.

LA plus belle Bergere,
Souvent cache une ame legere.
Ses plus tendres feux,
Les plus doux de ses vœux,
Sont pour le moins sincéres,
Et le moins amoureux
Qui soupire à ses yeux.

C'en est fait, desormais,
Je suis las d'être dupe,
Je dis à la jupe
Un adieu pour jamais.
Sous les loix de Bacchus, tous nos jours
Coulent sans jalousie,
Dieux! quelle folie
D'employer la vie
A d'autres Amours!
Adieu donc, trop injuste Silvie,
Je quitte ta loi,
Je dégage ma foi,

Si tu n'as point d'envie
De vivre pour moi,
Ferois-je la folie
De mourir pour toi ?

SARABANDE d'Iſſé.

LORSQUE d'Iris j'entens la voix touchante,
T'étonnes-tu que je laiſſe en ma main
Evaporer du vin ?
Les Aquilons, lorſqu'elle chante,
Pour l'écouter ſuſpendent leur fureur.
Et ma raiſon que ſa douceur enchante,
Ne ſonge plus à veiller ſur mon cœur,
Et ſemble me guider elle-même à ſon tour,
A ce piége d'amour.

RONDEAU. De Mademoiselle Maupin.

Ou *prend ma Philis, Prend ton Verre*, &c.

JE sens naître dans mon ame
Quelque chose de divin,
Est-ce l'amour qui m'enflâme ?
Seroit-ce le Dieu du vin ?
C'ette ardeur m'est inconnue ;
Et mon ame prévenue
Ne lui resiste qu'en vain.
Je sens, &c.
Mais, enfin, mon doute cesse ;
Je vous vois, belle Comtesse :
Il ne faut plus de devin.
Je sens naître dans mon ame
Quelque chose de divin,
C'est l'Amour seul qui m'enflâme ;
Ce n'est plus le Dieu du vin.

PARODIES TENDRES.

Air. *De* l'Idile de Sceaux.

DAns un lieu si solitaire,
Pourquoi passons-nous un jour?
Ne lui rien donner à taire;
C'est abuser du mistere,
Et bien plus encore de l'amour.

Air de l'Opéra d'Astrée.

LEs Coquettes les plus belles,
Ne touchent que foiblement.

On peut, par amusement,
Feindre de brûler pour elles;
Mais le plus crédule amant,
Les regarde seulement,

Con-

Comme on fait les fleurs nouvelles
Avec quelque plaisir ; mais sans attachement.

RONDEAU des Fêtes de Talie. *Ou, sur l'Air.* Pour Directeur d'or-en-avant.

QUEL est l'enfant qui suit vos pas ?
Je reconnois en lui tous vos appas.

Quand vous chantez, jeune IRIS, je le vois ;
Se méler aux accens de votre voix ;
Et jusqu'au cœur
Porter leur trait vainqueur.
Quel est, &c.

Il joue autour de vos regards ;
Pour attirer les cœurs de toutes parts.
Et quand quelqu'un s'y vient blesser,
D'un air malin, on le voit danser.
Quel est, &c.

RONDEAU, de l'Opéra de Thélémaque.

Prologue. Scene II.

DOUCE tendreſſe,
Ame de tous les mortels ;
Je te dreſſe
De nouveaux Autels.

L'Ange qui vole,
Fuit, & me vole,
Juſqu'aux déſirs
De tes charmans plaiſirs.
Douce, &c.

Rens à mon cœur, ton ardeur éternelle ;
J'ai voulu vivre, & veux mourir en elle.
Douce, &c.

Malgré les peines
Que dans tes chaînes
Tu fais ſouffrir,
Mon cœur s'y vient offrir.
Douce tendreſſe, &c.

S

i tu veux, ôte-moi l'eſpoir même :
'our mon bonheur, il ſuffira que j'aime,
Douce tendreſſe, &c.

Pour fuir ce vuide,
Mon cœur avide
Recherche en vain,
Les repas & le vin.
Douce tendreſſe, &c.

Sans toi, le vin n'eſt que trouble & qu'allarmes;
Tes charmes ſeuls lui fourniſſent des armes.
Douce tendreſſe, &c.

Sur le même air.

PAR quel caprice
Voudrois-tu, jeune *Pontoy*;
Que je prisse
De l'amour pour toi?
Déja les GRACES,
Vont sur tes traces
Riant, de voir un vieillard sous ta loi.
Par quel, &c.
De tous les Dieux que l'univers implore,
Le seul Zéphir est digne d'aimer Flore.
Par quel &c.

PARODIES TENDRES,

Dont les Airs ne ſont point dans les Opera.

MENUET de Martin.

LE Chien de *Tircis*, ſes Moutons ;
Sont les ſeuls de tous nos Cantons:
Que flate ta main careſſante.
Ah! qu'il t'en reſſouvienne bien ;
Lorſque tu m'aimois, inconſtante,
Tu careſſois ainſi mes Moutons & mon Chien.

SARABANDE. De Lorenzani.

NE craignez pas que les Jaloux
Troublent un commerce ſi doux.
Vous m'aimez ! qui pourroit ſoupçonner tant de Gloire ?

Mais

Mais pour mieux calmer votre effroi,
Redoublez votre Amour pour moi;
Et plus vous m'aimerez, moins on pourra le croire.

GAVOTE. Du même.

DE vos chants, la douceur extrême;
Iris, enchante tous les sens,
Le jaloux Rossignol lui-même,
Paroit charmé de vos accens.
C'est vous qui le rendez si tendre;
Pour vous, il adoucit sa voix;
Et si vous le voyez expirer dans ces bois,
C'est du plaisir de vous entendre.

Il ne vante plus son ramage,
A peine il ose encor chanter;
Il ne songe dans ce boccage,
Qu'à vous voir, qu'à vous écouter.
Vos chants, qui lui coûtent la vie,
N'en ont pour lui que plus d'appas;
Et ses derniers accens ne vous disent-ils pas,
Qu'il meurt d'amour, & non d'envie?

SARABANDE. Du même.

QUE vos yeux, Iris, ſont charmans!
Iris, que votre voix eſt tendre!
Tous les Dieux ſeroient vos Amans,
S'ils pouvoient vous voir, vous entendre.
Plus ſenſible qu'eux à l'Amour;
Mais plus timide à le faire connoître,
Je vous entens, je vous vois chaque jour:
Que penſez-vous que je doive être?

SARABANDE de Favre.

TOUT reſſent de vos yeux la puiſſance abſolue,
Les moindres de leurs traits ſçavent tout enflâmer.
On ne peut, un moment, vous voir ſans vous aimer;
Helas! je vous ai vûe.

RON-

RONDEAU Anglois.

ADIEU, tous mes plaisirs; IRIS me dit adieu.
Son départ m'enléve vos charmes,
Et ne laisse en ce triste lieu
Que les chagrins & les allarmes.
Adieu, &c.

GAVOTE Angloise.

DE ton cruel éloignement,
Je ne vois rien qui me console;
Sans toi, le bien le plus charmant
Bien-tôt m'ennuye & me désole:
De mille plaisirs, tour-à-tour,
J'éprouve la triste impuissance,
Et contre ton absence,
Il n'est que ton retour.

MENUET Anglois.

D'Une ſimple amitié
Iris payoit ma flâme;
Aujourd'hui la pitié
Trouve place en ſon ame.
Acheve, Amour, vole & l'enflâme.

Lorſque de ma langueur
Je lui trace l'image,
Il ſemble que ſon cœur
La plaigne & la partage.
Acheve, Amour, &c.

Déja, par mille égards
Elle adoucit ma peine,
Je vois dans ſes regards
Une flâme incertaine.
Acheve, Amour, &c.

MENUET.

L'Amour, aujourd'hui tout en larmes,
Se plaint hautement de nous deux;
Il dit que vos yeux
Ont enlevé tous ſes charmes.
Il dit, que mon cœur a dérobé tous ſes feux.
L'Amour, aujourd'hui, &c.

MENUET de Poitou.

Non, je ne ſerai plus Amant,
Si je ceſſe d'aimer Silvie;
Mais pourquoi faire ce ſerment?
Je dois l'aimer toute ma vie.

Je puis n'en être pas aimé,
Je puis être mépriſé d'elle;
Elle verra mon cœur charmé;
L'aimer toûjours, même infidelle.

Aimer Silvie, eſt une loi
Que je ne puis plus ne pas ſuivre;
Et c'eſt même choſe pour moi,
Ceſſer d'aimer, ceſſer de vivre.

CHAN-

CHANSONNETTES.

GAVOTE.

Puisque ma Bergere
Veut se dégager,
Comme elle est legere ;
Devenons leger :
Est-il des Amours
Qui durent toujours ?

Quand je veux me plaindre
De son changement,
L'ingrate, sans feindre,
Me dit fierement,
Est-il des Amours
Qui durent toûjours ?

Sur l'Air. L'autre jour ma Cloris, &c.

IRis me fit ſerment
De ſon amour extrême ;
Je lui dis tendrement,
Eſt-ce ainſi que l'on aime ?
Quand un cœur aime bien,
Ne deſire-t'il rien ?

D'abord, elle entendit
Un ſi charmant langage,
Et l'Amour étendit
Sur ſes yeux un nuage :
Quand un cœur, &c.

Elle s'en reſſouvient,
Et me rend la pareille ;
Car ſouvent elle vient
Me redire à l'oreille :
Quand un cœur, &c.

AUTRE.

QUAND je ſuis dans les lieux où vous êtes,
Je ſens un plaiſir charmant ;
Et quand je vous quitte un moment,
Je ſens mille peines ſecrettes :
J'étois ainſi, lorſqu'autrefois,
Amour me tint ſous ſes loix.

Votre image m'eſt toûjours préſente,
En tous lieux elle me ſuit ;
Et même, au milieu de la nuit
Le ſommeil me la repréſente :
J'étois ainſi, &c.

Je reſſens un trouble qui m'accable,
Quand quelqu'un eſt près de vous ;
Je crains un entretien ſi doux,
Et qu'il ne vous paroiſſe aimable :
J'étois ainſi, &c.

AUTRE.

Sur l'Air du Triolet.

VOus me demandez des Chanſons;
C'eſt un air léger qui s'envole.
Au lieu de ſolides leçons,
Vous me demandez des Chanſons.
C'eſt que pour leurs frivoles ſons,
Vous me gardez un prix frivole.
Vous me demandez des Chanſons;
C'eſt un air léger qui s'envole.

*AUTRE. Pour Madame la C**. D*.*

QUE vois-je! eſt-ce une Déïté?
Qui peut avoir tant de beauté?
Dondaine, Dondaine.
Ah! puis qu'Amour le veut, portons ſa chaîne.

Qui peut avoir, &c.
Adieu, ma chere liberté;
Dondaine, Dondaine,

A

h, &c.

Adieu, ma chere, &c.
Car c'eſt Vénus, ou la Comtè.
Dondaine, Dondaine.
h, &c.

AUTRE.

BElle & charmante Brune,
Pour qui je meurs,
Si je vous importune
Par mes langueurs.

La faute en eſt commune
A tous les cœurs.

L'ordre qu'on voit paroître
Deſſous les Cieux,
Nous fait aſſez connoître
Qu'il eſt des Dieux;
J'admire leur ouvrage dans vos yeux.

Sur l'Air du Cap de Bonne Esperance, je suis parti ce matin, &c.

JEUNE & charmante Sœur Anne
Que l'Amour suit pas-à-pas,
Quoique votre cœur profane
En mépriſe les appas,
De votre Philoſophie
Souffrez que l'on ſe défie;
Vous n'attendez entre nous;
Qu'un Amant digne de vous.

De cette délicateſſe
J'approuverois l'équité,
Si le cours de la jeuneſſe
Par elle étoit arrêté;
Mais l'âge rapide vole;
Et des attraits ce qu'il vole,
Non plus que le tems perdu,
Ne vous ſera point rendu.

Sur des aîles ſi légeres
Puiſque l'âge eſt emporté,
Imitez de nos Bergeres,
La ſage ſimplicité:
En attendant que les roſes
Dans nos jardins ſoient écloſes,

El

Elles s'ornent des couleurs
Des moins précieuſes fleurs.

Sur l'Air de Joconde.

L'Amour voyant que tous les cœurs
Réſiſtoient à ſes charmes,
A pris, pour vaincre leurs froideurs,
D'inévitables armes.
Et pour porter à tout mortel
L'atteinte la plus sûre,
De la charmante *Vieux-Chaſtel.*
Il a pris la figure.

Mais malgré ſon déguiſement,
J'ai reconnu ce traître;
A ſa grace, à ſon air charmant,
Peut-on le méconnoître?
Qui pourroit donc ne céder pas
Aux yeux de cette Belle?
C'eſt l'Amour même & ſes appas,
Que nous voyons en elle.

Sur le même Air, pour Mademoiselle de la MOTHE, *déguisée en* Diane.

DE la malheureuse *Cypris*
Je plains la destinée :
PLAISIRS, AMOURS, GRACES & RIS ;
L'ont tous abandonnée.
Diane efface ses attraits,
Et tout lui rend les armes,
Iris, depuis que de vos traits
Elle emprunta les charmes.

LA MOTHE, votre air gracieux
Charme le plus farouche,
Quel teint ! quelle taille ! quels yeux !
Quelles dents ! quelle bouche !
LA MOTHE, vous avez le don
De faire qu'on désire ;
Il n'est pas jusqu'à votre nom,
Qui des désirs n'inspire.

SA

Sarabande ancienne, qui se joue sur la Guitare.

DAns nos forêts, en saison printaniere,
Caliste un jour tenoit sa Cour plénière.

Là, mille Amans s'empressoint auprès d'elle,
Et de leurs soins rendoient compte fidele.

Le beau *Tircis* vint, l'œil de pleurs humide;
Et de ses feux fit un aveu timide.

Avec mépris, & même avec colere,
Elle reçut l'hommage qu'il vint faire.

L'Amour sourit de sa rigueur extrême,
Et dit tout bas, *c'est celui-là qu'elle aime.*

Pour s'éclaircir sur cette conjecture,
L'Amour bien-tôt fit naître une avanture.

Tircis pleurant dans un lieu sombre & triste;
L'Amour y fit venir aussi *Caliste.*

Elle sçavoit le sujet de ses larmes;
Elle en rougit; mais il y trouva des charmes.

Ils étoient seuls sous ces feuillages sombres,
Et n'avoient là, pour témoins que les ombres:

Mais n'allons pas révéler ce myſtere :
C'en eſt aſſez. Le reſte doit ſe taire.

Sçachez pourtant, qu'après tant de diſgraces ;
L'heureux *Tircis* à l'Amour rendit graces.

Depuis ce tems, la ſaiſon printaniere
Paſſe, & revient ſans voir de Cour pleniere

Le beau *Tircis* occupe ſeul *Caliſte*,
Et lui tient lieu de ſa nombreuſe liſte.

Par cet exemple apprenez donc, Climéne,
Qu'Amour toûjours à ſes fins nous améne.

Coquette, ou non, d'humeur tendre ou légere,
Le même ſort attend toute Bergere.

L'heure eſt marquée & n'excepte perſonne ;
Il faut céder, auſſi-tôt qu'elle ſonne.

La prévenir, c'eſt de façon gentille
Autant de pris, ſur l'ennui d'être fille.

Chacun ici, ſes couplets peut écrire ;
Moi je finis, de crainte d'en trop dire.

VAUDEVILLE.

ON voit la jeune FLORE
Briller ici,
Que de fleurs vont éclore !
D'amours aussi.
Sous ses pas la terre fleurit,
Tout l'Olimpe rit ;
Aux graces qu'elle a.
O Gai, lon là, lan lire, O gai lon là.

Sa brillante jeunesse
Fait tout aimer ;
Mais la fine Déesse,
Pour mieux charmer,
De Philis emprunte les traits ;
Dieux ! à tant d'attraits
Qui résistera ?
O Gai, lon là, &c.

Enchanté du modéle
Que FLORE a pris,
Mon cœur au-devant d'elle
Vole, surpris ;
Mais, Philis, jugez entre nous ;

Si c'eſt Flore, ou vous,
Qu'il adorera,
O Gai, lon là, &c.

VAUDEVILLE.

LA belle MITE, la chere MITE,
Fâché d'être moins beau que vous,
L'Amour veut s'aller rendre Hermite.
La belle MITE, &c.

Quand il veut ruer ſes grands coups,
Ce ſont vos graces qu'il imite.
La belle, &c.

Le pouvoir de ce Dieu jaloux,
Par-là deviendra ſans limite.
La belle, &c.

Vos yeux qui paroiſſent ſi doux,
Ne ſont-ils point la *Chate-Mite?*
La belle, &c.

Pour moi, je crains bien plus leurs coups;
Qu'un *Forçat* ne craint ſon *Comite.*
La belle, &c.

AUTRE.

JUGE, quel plaiſir me tranſporte :
Ami, graces à Dieu, ma femme eſt morte ;
Mes chagrins ont paſſé la porte,
Du jour qu'on a fait ſon convoi.
Ami, graces à Dieu, ma femme eſt morte ;
Je ſuis à la fin maitre chez moi.

Mes chagrins ont paſſé la porte.
Ami, &c.
Ah ! que je ſuis bien de la ſorte,
Nuit & jour ſans ceſſe je boi.
Ami, &c.

Ah ! que je ſuis bien de la ſorte ;
Ami, &c.
Elle étoit chaſte ; mais qu'importe ;
C'étoit un Diable avec ſa foi.
Ami, &c.

Sur le même Air.

Erse, Iris, verse sans murmure,
Verse encor un coup, je t'en conjure;
Par notre amour je te le jure,
Serment que mon cœur te tiendra.
Verse encor un coup, je t'en conjure;
Bien-tôt il te reviendra.

Par notre amour je te le jure,
Verse encor un coup, &c.
Prend que ce soit une gageure;
Chacun de nous la gagnera,
Verse encor un coup, &c.

VAUDEVILLE.

Ainsi qu'*Ariane* autrefois,
Pleureuse, & faisant la grimace,
Nanon, tu vois
Ton Amant te fuir; mais tu dois
Benir cette disgrace;

Quel-

Quelque nouvel Amant viendra,
Qui te fournira
De quoi remplir sa place.

Epargne tes tendres appas;
Songe que ta beauté s'efface;
Et ne vas pas
Te morfondre à suivre ses pas;
Ni déchirer ta face:
Quelque, &c.

Tous les regrets sont superflus;
Tu n'auras jamais de sa race.
N'y songe plus,
Comme *Ariane* avec *Bacchus*;
Adoucis ta disgrace;
Et dans le Vin quelqu'un viendra, &c.

MENUET. Vaudeville.

IRis, que votre voix est tendre!
Et que vos yeux sont dangereux!
Quand la raison parle contr'eux,
Elle ne peut se faire entendre;
Et pour leur résister, en vain
On a recours à ce bon Vin.
De votre voix douce & touchante

Si quelqu'un peut se dégager ;
A peine il sort de ce danger,
Qu'un regard le prend & l'enchante ;
Et pour s'en retirer, en vain
On a recours à ce bon Vin.

Autre, sur l'Air. Sçavez-vous bien, Beauté cruelle, &c.

A MADAME DE FONTAINE.

NOVICE, en l'Art de *Melpoméne* :
Vous me l'inspirez en ce jour ;
Si je suis pour vous *la Fontaine*
Qui rajeunit, & donne de l'amour,
Pour moi, *Vergier*, vous êtes en ce jour
La Fontaine d'*Hipocréne*.

POUR LA MESME.

Sur l'Air : Ma raiſon s'en va bon train, &c.

Enez, *Graces*, venez *Ris*,
Venez Enfans de Cypris,
Venez promptement
Apprendre comment
On plaît en cent manieres ;
Mon Iris tient de tout cela
Des Ecoles plénieres.
Lon-là,
Des Ecoles plénieres.

Mais pour prix de ces ſoins-là ;
En votre Art inſtruiſez-la.
Leçon pour leçon,
Façon pour façon,
C'eſt la juſtice même.
Son jeune cœur de vous ſçaura
Comment il faut qu'on aime
Lon-là,
Comment il faut qu'on aime.

Preſqu'au milieu des hivers,

Nos

Nos Champs de fleurs ſont couverts !
Les *Jeux* & les *Ris*,
Autour de Cypris,
Folâtrent dans la plaine ;
Qui nous raméne tout cela ?
Eſt-ce *Flore*, ou *Fontaine*,
Lon-là,
Eſt-ce *Flore*, ou *Fontaine*.

Vous qui ne connoiſſez pas,
Quels ſont d'Amour les appas,
Des Jeux amuſans,
Des Ris ſéduiſans,
Regardez cette Belle :
Fontaine eſt de tous ces Dieux-là,
L'extrait le plus fidele,
Lon-là,
L'extrait le plus fidele.

LETTRES EN CHANSONS.

LETTRE I.

Sur l'Air : On n'aime point dans nos Forêts, &c.

C'Est par votre ordre que j'écris,
A vous, illustre *Présidente*,
Du séjour charmant de *Paris*,
De ce séjour où tout enchante ;
Mais les lieux où vous n'êtes plus,
N'ont que des charmes superflus.

Sur l'Air : O beaux Jardins, &c.

QUe pensez-vous, & qu'est-ce que vous faites
Dans votre aimable & tranquile séjour ?

Pour

Pour moi, dans ces lieux où l'Amour
Et les Plaisirs font leurs douces retraites ;
Penser à vous m'occupe nuit & jour.

Sur l'Air *de Joconde.*

VOus sçavez combien les plaisirs
Aiment peu la tristesse :
Toûjours contraire à leurs desirs ;
Ils l'évitent sans cesse ;
Mais votre absence a sçu si bien
Calmer toutes leurs haines ;
Qu'en moi les plaisirs ne font rien,
Qu'en imitant les peines.

Sur l'Air : *La Bergere qui m'engage, &c.*

UNE *Riviere* * de charmes
Tient tous nos cœurs en souci ;
Et l'excès de nos alarmes
Ne peut sans elle être adouci.
Pour cette *Riviere* nos larmes
Font des rivieres aussi.

* *C'étoit une Dame de ce nom.*

Sça-

Sçachez pour toute nouvelle,
Que Jupiter l'autre jour,
Demanda quelle mortelle
Des cœurs avoit le plus la Cour.
Chaque Dieu nomma quelque Belle;
Vous eûtes la voix de l'Amour.

Là-dessus, ils disputerent,
Et l'on en vint aux Portraits;
Mais à ceux qui résisterent,
L'Amour dépeignit tant d'attraits;
Que tous les Dieux qui l'écouterent,
En ressentirent mille traits.

Sur l'Air *de Joconde*

Achez que depuis cet Eté,
Nos trop avares Dames,
Pour *la Baſſette*, avoient quit
Les amoureuſes flâmes;
Tout languiſſoit en ce ſéjour
Mais on nous fait entendre
Qu'à la requête de l'Amour,
Le Roi va la défendre.

Sur l'Air : *O beaux Jardins*, &c.

Si vous doutez quel eſt l'homme inutile,
Qui tant de Vers a ſçû ſi mal ranger;
C'eſt des Amans le moins léger.
A ce beau nom, ainſi qu'au mauvais ſtile,
Reconnoiſſez le fidéle *Vergier*.

LETTRE II.

MADEMOISELLE D'ARAIS.

Sur l'Air *de Landeriri.*

DE *Bois-le-Vicomte*, où jadis
Fut le Terreſtre Paradis... *Landerirette,*
Belle d'*Arais*, je vous écris... *Landeriri.*

ar *Jadis*, ſçachez que j'entens
doux & ce bien-heureux tems... *Landerirette,*
vos yeux éclairoient ici... *Landeriri.*

ue tout eſt changé dans ces lieux!
reux, ſi loin de vos beaux yeux... *Landerirette,*
s cœurs pouvoient changer auſſi... *Landeriri.*

Depuis votre cruel départ,
eine Madame d'*Hervart*... *Landerirette,*
ux cent fois chaque jour a ri... *Landeriri.*

Cet

Cet objet, jadis si charmant,
Aujourd'hui brille seulement... *Landerirette*,
Comme le Soleil à midi... *Landeriri.*

La jeune & vive *Gouvernet*,
Qui du moindre RIEN badinoit... *Landerirette*,
Ne peut même souffrir l'ennui.. *Landeriri.*

Elle fuit nos sombres Forêts,
Et s'en va cacher ses regrets... *Landerirette*,
Dans le fond de l'affreux *Paris*... *Landeriri.*

A nos Guitares quelquefois,
Si nous mêlons nos tristes voix... *Landerirette*;
Vous diriez un Charivari... *Landeriri.*

Pour vous unissant nos accords,
Nous allons tous chantant en corps.. *Landerirette*,
D'*Arais* ramenez-nous les ris... *Landeriri.*

Pour moi, je suis près d'expirer;
On diroit, à me voir pleurer... *Landerirette*;
Que de larmes je suis nourri... *Landeriri.*

je meurs d'un trépas si beau,
s graver sur mon tombeau... *Landerirette,*
qui m'aimoit, gist ici... Landeriri.

n attendant ce triste jour,
ire par le Dieu d'Amour... *Landerirette;*
vec respect à vous je suis... *Landeriri.*

LETTRE III.

A MADAME D'HERVART

1688. de Londres.

Sur l'Air : *O beaux Jardins*, &c.

JE vous écris de ce lieu qui du *Tybre*
Osa braver le courroux véhément,
De ce séjour libre & charmant ;
Mais où rien ne seroit plus libre,
Si vous pouviez y paroître un moment.

Air : *Petite Vieille surannée*, &c.

QUE faites-vous dans vos retraites ?
Comment y vont vos amourettes ?
Avec votre inquiet Amant.
Le nommer, seroit inutile ;
A ce caractere aisément
Vous reconnoîtrez LA V***.

ir : *Mais ce n'eſt plus la mode en France*, &c.

C'Est une heureuſe deſtinée
Dont jouit Madame *Chardon* :
On dit que ſon Vin cette année,
Sera meilleur, ou du moins auſſi bon,
Que ceux que produit le Terroir de *London* ;
Et de ſon Iſle fortunée.

Air. *On n'aime point dans nos Forêts*, &c.

POur réparer en ce Païs,
Les pertes qu'y cauſe la guerre,
On force à prendre des maris
Toutes filles en *Angleterre*.
Nous y verrons venir bien-tôt
Les L** & les C**.

On voit mille jeunes beautés,
Qu'un zéle ſans pareil attire,
Venir ici de tous côtés,
S'expoſer à ce doux martyre ;

* *Londres*.

Non

Nous y verrons venir bien-tôt
Les L**. & les C**.

Air. *Tout cela m'eſt indifférent*, &c.

VOit-on encor la D*.
Conduire en Chef tout le païs,
Parmi vos routes ſans égales
Dites-moi, la voit-on toûjours,
Venir faire ſes *Baccanales*
Dans ces lieux faits pour les Amours?

Si cette Voiſine en courroux,
Conſerve une dent contre nous,
N'en redoutez rien de funeſte;
Un peu de tems l'appaiſera:
C'eſt la ſeule dent qui lui reſte;
Et bien-tôt elle tombera.

LETTRE IV.

A LA MESME. *De Londres.*

AUjourd'hui la veille des Morts,
Jour plein d'horreur & de remors;
Je vous écris à tous en corps.

Ce jour pour ma fête eſt tracé;
Car depuis qu'ici j'ai paſſé,
Je crois que je ſuis trépaſſé.

Il n'eſt point de maux plus preſſans
Que ceux que ſouffrent les abſens;
Ce ſont les maux que je reſſens.

De ma douleur tel eſt l'effort,
Qu'il va bien-tôt finir mon ſort;
Même je crois que je ſuis mort.

Je ne differe en ce moment,
De me giter au monument,
Que pour faire mon teſtament.

Je laisse à Madame d'*Hervart*,
Beauté sans soin, *Esprit* sans art,
Et ce que nature a de fard.

Plus. Au Maître de la maison,
Je laisse *Fleurs*, *Canaux*, *Gazons*,
Et *Bois* à couper à foison.

Item. Je prétens lui laisser,
Pour sa politique exercer,
Maint Forts que *Mars* va renverser.

Pour lui, depuis le froid *Lapon*,
J'armerai tout, jusqu'au *Japon* :
Pour un Nouvelliste quel don !

Je laisse à Madame *Chardon*,
Esprit charmant, *Cœur* tendre & bon,
Et maint-Sçavant, & saint *Sermon*.

Puis je lui laisse, sans compter,
Son Vin qui chevres fait sauter ;
Dieu nous préserve d'en tâter.

A sa Niéce j'ai destiné
Un Himen prompt & fortuné,
Suivi d'un fruit sage & bien né.

Aimera-t'elle ſon époux ?
Oui ſûrement, en doutez-vous ?
Fût-il *boſſu*, *borgne* & *jaloux* ?

Vous reconnoiſſez à ces traits
Les doux & les friands attraits
Du mari que je lui promets.

Pour finir, je vous laiſſe à tous,
Ce repos ſi cher & ſi doux,
Que je ne puis goûter ſans vous.

Que ceci ſoit exécuté,
Attendant le jour ſouhaité
Qui doit me voir reſſuſcité.

Ma réſurrection ſera,
Lorſque *Paris* me reverra ;
Chantez enſemble un *Libera*.

LETTRE V.

A LA MESME. *De Breſt.* 1690

Sur l'Air *de Jean de Vert.*

C'Est à *Breſt* qu'à préſent je ſuis.
Combien loin vous en êtes !
C'eſt donc à *Breſt* que mes ennuis
Je trace en Chanſonnettes.
Les Vers vous en paroîtront laids ;
Mais ils ſont bons pour des couplets
De *Jean de Vert*, &c.

Pourquoi ne répondez-vous pas
A ma longue Semonce ?
Prétendez-vous que vos appas
Tiennent lieu de réponſe ?
De vos yeux les traits les plus doux
Ne tiennent pas lieu, loin de vous,
D'un *Jean de Vert.*

J'ai fait un ſonge plein d'effroi,
Expliquez-le, de grace.
Un enfant (c'eſt l'Amour, je croi)

L

Du moins c'étoit ſa face ;
Vous diſoit, *Belle, au fier dédain,*
Il faut que vous brûliez ſoudain,
Pour Jean de Vert, &c.

A ces mots un ris gracieux
Eclate en votre bouche,
Et j'ai vû ſourire les Cieux,
Que tant de grace touche.
Y penſez-vous? avez-vous dit:
Quoi? j'irois brûler à crédit?
Pour Jean de Vert, &c.

Des Galans d'aujourd'hui pour vous;
Toute l'ardeur eſt vaine,
Répond cet Enfant en courroux;
Je veux pour votre peine,
Vous ramener au tems jadis,
Et vous aimerez Amadis,
Ou Jean de Vert, &c.

Un dard de feux entortillé,
Dans votre ſein il plonge;
Alors je me ſuis éveillé,
Effrayé de ce ſonge.
J'en ſuis encor troublé pour vous;
Plus que je ne ſerois des coups
De *Jean de Vert*, &c.

Que dit Madame de B**.
Eſt-elle bien marie
Des marques qu'on découvre ici
De ſa galanterie ?
Aimer un tant ſoit peu, n'eſt rien ;
Etre farouche, ne ſied bien
Qu'à *Jean de Vert*, &c.

Je fais à Madame *Chardon*
Très-humble révérence.
Que ne m'a-t-elle fait un don
De ſon indiférence !
Je ſerois ici plus content,
Qu'en ce repas, où je fis tant
De *Jean de Vert*, &c.

On dit que Monſieur d'*Hervart*
Par un ſort favorable
A fait, depuis notre départ,
Un gain conſidérable ;
Et que de ce qu'il a gagné,
Le payement eſt aſſigné
Sur *Jean de Vert*, &c.

Mille Beautés d'un doux maintien,
Ce ſéjour nous étale ;

Mai

Mais on dit, (& je n'en ſçai rien,)
Que toutes ont la gale;
Elles peuvent s'aller gratter:
Je ne m'y veux non plus froter
Qu'à, *Jean de Vert*, &c.

Qu'un Marquis, que vous connoiſſez;
Fait comme un ſep de vigne,
Aux membres tous entrelaſſez;
D'elles ſeroit bien digne!
En ſe gratant, avec leurs doigts
Ils feroient plus de bruit, cent fois,
Que, *Jean de Vert*, &c.

Entre-vous autres, beaux eſprits;
Et Bourgeois du *Parnaſſe*,
Pour répondre à mes longs écrits;
Cottiſez-vous, de grace.
Vous ſçavez ſi bien plaiſanter!
A mon tour, faites-moi chanter
Des *Jean de Vert*, &c.

Si vous invoquez vainement
Votre Muſe hautaine,
Tournez vos regards, ſeulement;
Sur le bon *La Fontaine*;

Dès que vos yeux le trouveront ;
De vos plumes découleront
Des *Jean de Vert*, &c.

LETTRE VI.

Sur le même AIR.

A Madame D *. *qui l'avoit prié de faire recevoir sa Vaisselle d'Argent à la Monnoye*, 1693.

ELLE *Comteſſe*, ces couplets,
Les uns beaux, & les autres laids,
Volent, pour vous apprendre, *ô bien*;
Que nous venons de vendre .... *Vous*, &c.

Deux cens trente marcs bien peſés,
Trente livres chacun priſés,
Sont payés à votre homme, *ô bien*,
Et font pour toute ſomme .... *Vous*, &c.

Vous ſçaurez bien la ſupputer:
Sçuſſiez-vous auſſi bien compter,
L'excés de la ſouffrance, *ô bien*,
Qu'endure en votre abſence ..... *Vous*, &c.

Mais votre Vaiſſelle a produit
Un effet, qui ſera grand bruit ;
Gardez-vous bien d'en rire, *ô bien*,
Car l'Amour dans ſon ire.... *Vous*, &c.

Les Monnoyeurs en la touchant,
Soudain, ont ſenti le penchant
Que vos charmes ont fait naître, *ô bien*,
Et qui me force d'être.... *Vous*, &c.

L'un l'a rejettée en hurlant,
Comme il eût fait, un fer brûlant ;
Mais quand il la rejette, *ô bien*,
La playe eſt déja faite... *Vous*, &c.

L'autre, plus humble, & plus ſoûmis,
Devant elle, à genoux s'eſt mis,
Et plein d'ardeur extrême, *ô bien*,
Il s'eſt recrié, *j'aime*.... *Vous*, &c.

N'eſt-ce point un enchantement,
Cette Vaiſſelle a ſûrement ?
Une vertu cachée, *ô bien*,
Hélas ! je l'ai touchée.... *Vous*, &c.

C'eſt l'Amour, je n'en doute pas,
Qui pour ſoûmettre à vos appas
Toute la Terre entiere, *ô bien*,

S'eſt,

S'eſt ſous cette matiére .... *Vous*, &c.

L'Amour, ſous ce métal caché;
De tous les Humains recherché,
Va, dans toutes les ames, *ô bien*,
Verſer les mêmes flâmes .... *Vous*, &c.

Mais, pour m'enflâmer, quel beſoin
Avoit-il de ce nouveau ſoin?
Mon ame prévenue, *ô bien*,
Vous avoit déja vûe. *Vous*, &c.

Songez, qu'à ces couplets divers,
Vous devez répondre des Vers.
Ou, du moins de la Proſe, *ô bien*,
Qui diſe quelque choſe .... *Vous*, &c.

LETTRE VII.

Sur le même AIR.

IRIS, en m'éloignant de vous,
Je sens mille transports jaloux :
Je crains quelque inconstance, *ô bien*,
Et que pendant l'absence.... *Vous*, &c.

Je crois, puisque vous le jurez,
Qu'à mes feux vous conserverez
Toute votre tendresse, *ô bien*,
Mais souvent, par foiblesse..... *Vous*, &c.

Vous m'avez dit que votre cœur
Pour *Clitandre*, plein de froideur,
N'eut jamais rien de tendre, *ô bien*,
Et cependant, *Clitandre*..... *Vous*, &c.

Pour prévenir ces accidens,
Fuyez avec soin les Galans;
Ce n'est que par la fuite, *ô bien*;
Iris, que l'on évite.... *Vous*, &c.

On croit qu'on pourra, ſans danger,
couter un diſcours leger :
ais, tandis qu'on demeure, *ô bien*,
mour fait ſonner l'heure..... *Vous*, &c.

CRI-

CRITIQUE

DE L'OPERA D'ÆNÉE ET LAVINIE.

Sur l'Air, Reveillez-vous Belle Endormie.

DU même ton, dont j'ai *d'Achile*
Chanté le courroux adouci,
Chantons le Héros de *Virgile*,
Encore une fois *travesti*.

Essayons d'abord, de décrire
Un *Prologue* qu'on voit ici ;
Mais plûtôt il n'en faut rien dire :
Il ne nous a rien dit aussi.

Peuples françois, faites silence,
Retenez vos langues d'Aspic :
Voici la Piéce qui commence ;
Piéce, vraiment faite au Public.

Le Chef *Troyen*, bien qu'homme sage ;
Dit qu'il ne peut *domter ses feux* ;

On lui répond, *sans esclavage*,
Un Héros *peut-il être heureux?*

Sa Belle vient : elle est peu fiére;
Mais son feu se tait, *pour raison.*
Son *cher* lui tourne le derriere,
Pour faire à *Vénus* Oraison.

Qu'ai je entendu! Dieux! quel blasphéme!
Enée; autrefois si *Pieux*,
Prise *un regard de ce qu'il aime*,
Plus que les Oracles des Dieux.

Le Roi va se choisir un Gendre,
On fait silence, il va parler;
Junon, vient tout juste à descendre,
Qui son choix lui fait ravaler:

Turnus se tient dans le silence
Tant que son Rival est présent;
Se voit-il seul, sa violence
Déborde, & va tout menaçant.

Je vois *Faunus* dans une grote.
Ah! que je plains ce pauvre *Dieu!*
Et que sa Famille dévote
Le va fatiguer en ce lieu!

Faunus répond, pour satisfaire
Ces Gens d'Oracles affamés,
Que *Lavinie un choix peut faire*;
Au gré de ses vœux enflâmés.

Votre amour vaincra tous obstacles;
N'en doutez pas, jeune Beauté:
Faunus le dit & ses Oracles
Sont ici, sans obscurité.

Quiconque s'afflige, est peu sage.
J'en mets la raison au beau jour:
De longs malheurs, sont le préſage
Des biens qui viennent à leur tour.

Lavinie alloit, sans contrainte,
De son penchant suivre le cours;
Mais *Didon* la remplit de crainte,
Et gâte tout par son discours.

D'où vient que cette *ombre* on nous donne?
A-t'elle intérêt ici? Non;
Mais, toutefois, je lui pardonne:
Elle nous a fait voir *Fanchon* *.

La Mere veut sa Fille induire

Fanchon Moreau, Actrice de l'Opéra.

A

choisir *Turnus* pour Epoux.
our achever de la séduire ;
n lui fait boire quatre coups.

Le vin nouveau trouble la tête.
es effets sont assés connus,
vinie, enfin, yvre en bête,
u lieu d'*Ænée*, a pris *Turnus*.

on vin cuvé, douleur mortelle !
t que son cœur est allarmé !
urnus seroit nommé ! dit-elle,
Enée, & vous serez aimé.

Là-dessus, leurs plaintes sont jointes ;
ls exagérent leurs tourmens,
alimathias y joint ses *Pointes* :
'est le langage des Amans.

Mais, quoi ! vous pouvez vous dédire,
Dit le *Troyen* normanisé :
t contre un choix fait en délire,
aire proteſt de nullité ?

Ænée, enfin, pour *Lavinie*,
son Rival fait un appel :

Quoi !

Quoi! Sous les yeux de la *Reinie** ,
Oſeront-ils faire un duel ?

Ils ſont aux mains. Que la *Princeſſe*
Pour ſon Amant a de frayeur !
Mais voilà ſon trouble qui ceſſe ;
Enée ici revient vainqueur.

Pour avoir l'objet qu'il adore ,
Il faut qu'il fléchiſſe Junon ;
Je crains qu'il ne l'invoque encore.
Tout juſtement ; j'entens ſon nom.

Je crois que c'eſt une gageure.
Vit-on jamais tant d'Oraiſons ?
Voila *des Brancards l'avanture* §
Traduite en invocations.

Junon deſcend toute attendrie ;
J'ai , dit-elle , *trop combattu*
Un Héros , *qui* , *de la Partie*
A mis Vénus & la Vertu.

Junon ſe trompe, ce me ſemble ;
Et ce *Pot-pourri* me ſurprend :

Venus

* M. de la Reinie , *Lieutenant Général de Police.*
§ *Dans l'Hiſtoire de Dom Quichote.*

Vénus & les *Vertus* enſemble !
C'eſt la *Vertu-Dieu* qu'elle entend.

J'ai dis jadis, chantant *Achille*,
La toile tombe, *on va ſouper* ;
Ici l'Auditeur moins tranquile !
Bien plûtôt ſonge à décamper.

Sur l'Air *de Joconde.*

LA *Rochois* * pour faire en ces lieux
Honneur à *Lavinie*,
Fait agir sa voix & ses yeux
D'une grace infinie ;
Cette Princesse toutefois,
Pleine d'ingratitude,
A deshonorer la *Rochois*,
Met toute son étude.

* *Fameuse Actrice de l'Opéra.*

EPITRES ET FABLES.

EPITRE I.

A MONSIEUR LE DUC D'AREMBERG,

En lui envoyant le Recueil de ses Parodies.

JE vous offre mes Couplets,
Et par dessus une Epitre :
Car nous autres Freres-Lais
Du Permessien Chapitre,
Donnons plus qu'on ne voudroit
De ces Richesses légeres,
Et nos mains peu ménageres

Volontiers on retiendroit
Pour, au moins, leurs dons ſuſpendre;
Quand, pour de tels biens répandre,
On voit qu'elles vont s'ouvrir.
Je vais vous en découvrir
Sous ſceau du ſecret, la cauſe:
Il faut qu'une fois je cauſe
Sur cette profuſion
Qui de nous fait tant médire:
En voici l'occaſion;
Et pourquoi ne le pas dire?

Vers, que nous verſons par tout,
Et que peu de gens écoutent,
Ne nous coutent rien du tout;
Et valent moins qu'ils ne coûtent:
C'eſt, comme ce que j'écris,
Proſe au pouce meſurée
Où dans eſpaces preſcrits
Rime eſt par force tirée;
Mais de ce *Vers* qu'APOLLON
Inſcrit au ſacré Valon
Dans un Regître fidéle;
Pour y ſervir de Modéle
Aux Diſciples des neuf Sœurs,
De ces *Vers*, dont les douceurs
Au *ſublime* mariées,
Par des graces variées

Vous

Vous enlevent le Lecteur,
Auſſi-bien que l'Auditeur.
De ces *Vers*, dis-je, ſont rares
Les offrandes parmi nous:
Non, que nous ſoyons avares
De leurs beautés, ni jaloux;
Mais le nœud de cette affaire
C'eſt qu'on ne ſçait guére en faire.

Tous nos POETES pourtant,
Vous diront en s'exaltant.
(Car c'eſt une race vaine,)
Que de leur fertile veine
Quand ils veulent s'en méler,
Ils ſont à flots découler
Ce *beau*, ce *grand*, ce *ſublime*,
Que reſpecte le ſecours
De la ſcrupuleuſe lime;
Mais à leurs trompeurs diſcours
Ne vous laiſſez pas ſurprendre:
Ils ne ſe connoiſſent point;
Et comme eux n'allez pas prendre
Pour un ſolide *embonpoint*
La *chair molaſſe* & viſqueuſe
Ni la *bouffiſſure* aqueuſe
Qui leur fait gonfler la peau,
Leur *fard* pour ſage parure,

Puor

Pour graces leur *bigarure*,
Ni pour or leur *oripeau*.

Recevez ces PARODIES,
Dont je vous donne un Recueil,
Elles étoient au cercueil
Depuis long-tems refroidies.
Elles ont reſſuſcité;
Mais c'eſt ſans avoir quitté
Leur ſérieux caractére,
Plus propre aux chants du Lutrin
Qu'à ceux du tendre myſtére.
Ni des Convives en train.

FABLE I.

LE RAMEAU D'OR.

LE Fils d'Oeagre & d'une chaſte Muſe :
(Car ne croyez que les plus beaux eſprits
Du ſeul ſçavoir ſoient ſans relâche épris,
Ni qu'à chanter Muse toujours s'amuſe.)
Le Fils d'Oeagre, Orphe'e, étoit jadis
Chantre parfait, tel qu'au tems d'Amadis
De *Négromant* il eût eu renommée.
Qu'entre ſes dents il prélude en révant
De Tigres, d'Ours, autour de lui, ſouvent
Vient ſe ranger une troupe charmée.
Puis, à ſa voix, s'il donne dans ſes chants
Une plus ample & plus libre étendue,
Des vents, des flots, par ſes attraits touchans
On voit ſoudain la fureur ſuſpendue.
Mais, aux accens, aux charmes de ſa voix,
Si la douceur de ſa Lyre eſt unie.

Arbres, Rochers, viennent en lourds convois
Pour écouter de près leur harmonie.
Il eût, enfin, du magique ſçavoir
Par ſes chants ſeuls, rempli tout le pouvoir ;
S'il eût des morts ranimé quelque cendre ;
Il l'entreprit, & même de deſcendre
Juſqu'aux enfers pour ſa femme en tirer :
Depuis long-temps venimeuſe couleuvre
Par male-dent l'avoit fait expirer ;
Pas ne fit-il en cela trop belle œuvre :
Et bien doit être un mari ſatisfait,
Quand ſans ſecours de tort ni de méfait,
De ſon épouſe il ſe trouve défait.
Auſſi n'auroit ORPHE'E un tel pas fait,
S'il eût oſé pour certaine voiſine
Qu'avoit aimée, & qu'encore regrettoit,
Tenter le cas ; mais ſimple, il redoutoit
Cris & clameurs de couſin & couſine,
De frere, ſœur & ce qu'à ſa moitié
Avoit uni le ſang & l'amitié.
Quoi qu'il en ſoit, il part, & par ſes charmes
CARON, CERBERE, & tout l'oſt des enfers
Sont attendris, nuls obſtacles offerts :
A PLUTON même il arracha des larmes.
Ce DIEU permit qu'il ramenât au jour
Son EURIDICE, & pour que ſans obſtacle,
Il la tirât du ténébreux ſéjour,

Jn *Rameau d'Or*, riche & brillant ſpectacle,
Pour ſauf-conduit il mit entre ſes mains.
Par ce Rameau, lui dit-il, *tous chemins*
Te ſont ouverts; *mais de tout préjudice*
Garde ce don avec un ſoin conſtant:
Car s'il s'en perd une feuille, à l'inſtant
Diſparoîtra ſans retour EURIDICE.
Partez, allez, PLUTON dit. Et ſoudain
Corps fantaſtique & vain l'épouſe quitte,
Reſtes impurs du compoſé mondain
Dont en mille ans à peine une ame eſt quite.
Elle reprend, comme elle avoit jadis,
Membres charnus, fermes & rebondis,
Peau de ſatin, taille fine au poſſible,
Air à ravir l'ame la moins ſenſible;
Mais elle prend auſſi les mêmes mœurs.
Eſprit jaloux & braillardes humeurs.
A peine ont-ils du *Plutonique* Louvre
Le ſeuil paſſé, que la Belle découvre
Tous les travers de ſon tempérament.
Elle ſe plaint, & toujours aigrement,
Qu'il va trop vîte, & puis trop lentement.
De ſon ménage elle demande compte,
Et blâme tout ce qu'ORPHE'E en raconte.
Pourvû qu'alliez dans les Forêts chanter;
Et que croyez Arbres ſourds enchanter,
Sure n'avez d'autre choſe, dit-elle,

Mais à propos quelle eſt cette mortelle
Qu'en l'autre monde avec lôs éclatans
Galantiſiez, dit-on, n'a pas long-tems?
Eſperez-vous qu'aurai la complaiſance
De ſupporter ces traits en ma préſence?
Non certes, non : retranchez-en ce point.
Eh! comment donc, il ne me répond point!
Ce beau Chanteur juſque-là me mépriſe.

Ainſi marchoient, l'un, aigreur débitant;
L'autre, en ſecret contrit & repentant
D'avoir formé cette folle entrepriſe.
Lorſque paſſant ſous un feuillage épais
Dont l'AMOUR même auroit gouté la paix,
Si du repos le charme imperceptible
Avec l'AMOUR n'étoit incompatible,
La Belle tombe en feinte pâmoiſon,
Et ſe couchant ſur un lit de gazon
Que mille fleurs ornoient de leur peinture,
Elle ſe mit en laſcive poſture,
Appelle *Orphée*, & d'un ton languiſſant,
Dit qu'elle meurt; l'autre compâtiſſant
Revient, accourt; mais de ſa maladie
Si-tôt qu'il eut la cauſe approfondie,
(Approfondie, eſt trop exagérer;)
Mais, de ſon mal la cauſe reconnue,
Dupe il n'en fut & veut ſe retirer;
Elle, oubliant pudeur & retenue,
Pour l'arrêter, ſa main ſerra ſi fort,

Q

)ue le Rameau tomba de cet effort,
ors, ſans laiſſer d'elle le moindre indice;
'omme vapeur diſparut EURIDICE.
)RPHE'E en fut, ſi vous voulez, fâché:
ar-là, rendoit ſon voyage inutile;
uſſi, par-là, voyoit-il arraché
'ronc en aigreurs, en peines bien fertiles,
i que croirois, qu'il en fut peu touché.

En nous, le ſang de nos mœurs tient les rênes:
ur la raiſon ſes loix ſont ſouveraines;
lle a beau dire & ſe vanter par tout
)u'avec empire elle gouverne tout:
'eſt une eſclave à qui ce ſang commande.
ien eſt-il vrai, que par fois, rudement
lle le tance, elle le réprimande;
lais c'eſt toujours bien inutilement.
Je dirai plus: qu'une ame, en la caverne
)u PHLEGETON, lave pendant mille ans
ices, *défauts*, pareſſeux, pétulans,
)u'elle reprenne au ſortir de l'AVERNE
e même corps qui jadis l'enferma,
e même ſang, auſſi, qu'elle anima,
ous lui verrez les mêmes mœurs reprendre!
Par EURIDICE, eſt ce dogme prouvé,
t tant de fois nous l'avons éprouvé,
)u'aurions bien dû de nous-mêmes l'apprendre.
Avec les ſens, en éternel diſcors,

L'Ame s'agite, ardente à les poursuivre :
On croit par-là qu'elle anime le corps :
Elle ne fait toutefois que le suivre.

Voilà mon Conte fini :
Car ce n'est vraiment qu'un Conte
Auquel, *Sermon* s'est uni,
Dont vous tiendrez peu de compte.
Dans cet exemple cité
J'ai voulu chercher l'excuse
De maint défaut dont j'accuse
Mon Recueil ressuscité.
A mes *Chansons parodiques*
Quoique, d'ailleurs, méthodiques,
(Outre leur antiquité,)
Défaut peut-être imputé ;
Sçavoir, *triste gravité*,
Compagne de la vieillesse,
L'manque de gentillesse,
Et de *légere gaïté*.
Tel étoit leur caractére ;
Et leur résurrection
En elles n'aura pû faire
Nôtable correction.

Ainsi, l'épouse d'Orphe'e
Reprit avec corps vivant
L'humeur aigre, ébourifée,

Qu'elle

Qu'elle avoit auparavant
Auſſi, pourra-t'il bien être
Que le même inſtant leger
Qui les voit ici renaître,
Les verra ſe replonger
Dans le néant redoutable
Pour pareils *Vers* établi,
Et que la nuit équitable
Conçut jadis de l'oubli.

EPITRE II.

A MESDEMOISELLES DE LUBERT.

Sur le même sujet.

JEUNES Muses, que sous ses yeux
Apollon avec soin éleve,
Et qui de vos ans précieux
Commencez un cours que j'acheve ;
Recevez ce leger present.
Ce sont chants que jadis fit naître
Un Dieu qui déja fait connoître
Chez vous, son pouvoir séduisant.
Chez vous, ce terme pourroit tendre
A mal, suivant malins égards,
Je m'explique : On ne doit entendre
Par *chez vous*, que vos seuls regards.
Déja dans vos yeux il réside,
Et l'on diroit qu'il y préside,
Tant leurs traits délicats & fins ;
Conduisent de cœurs à ses fins ;
Mais attendons, & *l'Himenée*

Dont

Dont prochaine ſoit la journée,
Vraiment chez vous le conduira,
Sans que vous puiſſiez l'en dédire,
Et ſans que l'on puiſſe en médire;
Juſqu'en vos cœurs l'introduira.

Mais revenons aux *Parodies*
Qui s'oſent à vous preſenter,
Dans leur tems, tems triſte à dater,
Elles ſe virent applaudies,
Et ne déſeſpéreroient pas,
Malgré leur ſage retenue,
Hors de mode ici devenue;
Qu'on leur trouvât quelques appas
Si vos voix leur prêtoient leurs charmes.
Joignez-y l'accompagnement
De vos yeux: cet accord charmant
Leur fournira de ſûres armes:
Car ſouvent le ſimple Auditeur
Diſtingue mal ce qui l'enchante:
Il juge la Piéce charmante;
Et n'eſt touché que de l'Acteur.

FABLE II.

LE DE'FI.

PLusieurs Oiſeaux de différens plumages ;
Mais tous Oiſeaux, des plus exquis ramages,
Etoient un jour, dans un bois raſſemblés,
Et ne craignant d'être en ce lieu troublés
Par l'Oiſeleur ni par d'autres traverſes,
Ils deviſoient de cent choſes diverſes.
Pluye, beau-tems, attente des moiſſons,
Difficulté de trouver nourriture,
Soyions de famille, & ſur les nourriſſons
Recits outrés, louangeuſe peinture.
Enſuite, vint le médiſant diſcours
De telle à tel, ouverte agacerie.
De telle à tel, pleine galanterie.
Le ridicule y prit auſſi ſon cours.
Là, des abſens les défauts s'étalerent,
Et comme il faut, plaiſans ſe ſignalerent,
Dame FAUVETTE y contrefit le chant
Du bon Coucou qui lors alloit cherchant
A ſes petits pâture néceſſaire.

Le

Le Rossignol, des malins l'adversaire:
Car le mérite en cela se connoit,
Et par cela se distingue qu'il n'est
Point envieux, partant point satirique.)
Le Rossignol dit d'un ton patétique
A la Fauvette, *eh! ma sœur, des absens*
Respectons tout; jusqu'à leurs défauts mêmes.
En leur présence, il faut quand on les aime,
Et que ce sont défauts intéressans
Ou que l'on peut corriger par censure,
Les attaquer sans garder de mesure,
Par traits piquans même les critiquer.
Par tours adroits, mais clairs, intelligibles,
Guider leur main à se les appliquer.
Mais si ce sont Défauts incorrigibles,
On doit les plaindre, & ne pas s'en mocquer,
Et puis, est-il qualité si parfaite
Que par l'excès outrée & contre-faite,
Et quand on veut mauvais tour lui donner,
Au ridicule on ne puisse amener?
Je n'en veux pas une preuve bien ample
Que ce cas-ci, ni que ton propre exemple.
Du bon Coucou *tu travestis le chant,*
Et là-dessus les rieurs t'applaudissent.
Tu crois le tien plus doux & plus touchant,
Dans cet orgueil tes flatteurs t'enhardissent;
Mais défais-toi de cette vanité:
Et si tu veux en faire ici l'épreuve,

De tout ton mieux chante : De mon côté
J'imiterai le Coucou *Pour ma preuve :*
De connoiſſeurs ce cercle compoſé,
Nous jugera ſur le point propoſé.
De ce *défi* la FAUVETTE outragée ;
Sans balancer, ſans délai l'accepta,
Et tout ſoudain, tant, & ſi bien chanta ;
Qu'avec clameur elle fut louangée.
Le Roſſignol à ſon tour débuta.
Vents & ruiſſaux ſe taiſent pour l'entendre.
Du bon Coucou la plainte il imita,
Et d'une voix harmonieuſe & tendre,
Par tous les tons il vous la promena ;
Du vif au doux, par dégrés l'amena,
De traits legers quelquefois il l'orna :
C'eſt le grand point, & l'on doit tout attendre
De ce quelqu'un qui joint à des talens.
De l'art adroit tous les traits excellens.
Enfin, avec une ſi grande adreſſe,
Sur tons ſi doux & ſi pleins de tendreſſe ;
De ſon auteur l'air dur il déroba,
Qu'à l'écouter la FAUVETTE attachée
Et ſur ſa branche en l'écoutant penchée ;
Du haut de l'arbre en extaſe tomba.
A ce ſignal, tous les doutes finirent :
D'aîles, d'abord, continus battemens.
Signes certains des applaudiſſemens,
Pour le Coucou toutes voix unirent.

Défiez-

Défiez-vous de l'exécution
i vous voulez bien juger d'un ouvrage :
lle prévient, entraîne le ſuffrage.
:ombien de fois, ſéduit par l'action
los cris ont-ils des Piéces couronnées ;
)ui de ſang froid, enſuite examinées,
notre honte, ont été condamnées ?
iſez vous-même : il eſt millier d'Auteurs
)ui *Roſſignols* à titre de Lecteurs,
ont vrais *Coucous*, comme Compoſiteurs,

Je reviens à vous, Sœurs aimables ;
Et même, Sœurs en APOLLON,
Célébres au ſacré Valon
Par mille talens eſtimables.
Mon Conte vient de vous prouver
Qu'une exécution flatteuſe
Peut faire aiſément approuver
L'œuvre au-deſſous de la douteuſe.
De vos voix le charme eſt divin ;
Exercez cet art ſouverain
Sur ces Chanſonnailles antiques,
Qu'*Amour*, eſprit univerſel
Me dicta du tems des Atiques,
Sans y mettre un grain de ſel.
Entre vos mains, toutes leurs rides
Vont s'applanir, leurs fronts arides

Chan-

Changeront leur poil grisonnant,
Vos graces & votre jeunesse
De leur vif éclat les ornant,
Leur ôteront le droit d'aînesse.
Que leurs ans sans nombre entassés :
(Car elles ont vû maint solstice,)
Leur ont acquis, avec justice,
Sur tous les chants des tems passés.

EPITRE III.

A MONSIEUR ****

Sur le même sujet.

AVoir place en mon Sotisier
N'est rien moins qu'avoir *son rosier*
Fleuri pendant toute l'année :
C'est seulement la destinée
De tous ceux que mon cœur chérit.
Eh, *par saint Jean*, vous y serez inscrit.
Tels honneurs sont peu désirables :
Les noms n'en sont pas durables
Pour être en mes vers inférés.
De mes Saints c'est la Litanie,
Saints, à qui fut mon ame unie.
Eh, *par saint Jean*, inscrit vous y serez.
Sincerité, mœurs bienfaisantes,
Toujours douces & complaisantes,
Même aux défauts de ses amis ;
Sont vertus que je solemnise,
Et qu'en mes Saints je canonise.
Eh, *par saint Jean*, vous y serez admis.

FABLE

FABLE III.

LA FAUVETTE

JEUNE FAUVETTE, sur l'oreille
Avoit, comme on dit, le bouquet.
Corps formé, langage coquet,
Age où tel oiseau s'appareille.
Ses parens la persécutoient,
Et chaque jour lui présentoient
Ce que les bois du voisinage
Avoient de plus jolis galans,
Sa mere exaltoit leurs talens;
L'un, lui dit-elle, *est du bon âge*,
Celui-là, *ravissant chanteur*,
L'autre éloquent, *doux & flatteur*,
Tel, *par un arrangé ménage*.
Est plus riche qu'un mieux renté.
Tel autre, *à l'aigle apparenté*,
Vient des ROIS, *par direct lignage*.
Candeur, prudence, probité,
Clémence, libéralité,
Furent Vertus représentées,
Et par la Belle rebutées:
Ces qualitez ne touchoient pas
De son cœur la sensible corde:

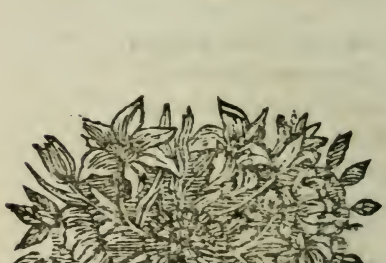
A moins que vertu ne s'accorde
A nos mœurs, elle eſt ſans appas.
Notre FAUVETTE étoit conſtante
Elle étoit ſenſible, partant
Un Epoux ſenſible & conſtant,
Pouvoit ſeul la rendre contente.
Elle en cherche un, & le trouva:
Il étoit de peu d'apparence;
Quelque tems elle l'éprouva,
Et lui donna la préférence.

Quoique par le vice abbatus
Nous aimons toutes les vertus,
Chez nous elles ſont révérées;
Mais les vertus ſelon nos mœurs,
Et ſur tout, ſelon nos humeurs;
Sont toujours vertus préferées.

Je ſuis né doux & complaiſant;
Et lorſqu'en quelqu'autre je trouve
Ces deux qualitez, j'en éprouve
Certain attrait ſimpatiſſant
Qui vers lui ſans ceſſe m'entraîne.
h, *par ſaint Jean*, pour moi c'eſt votre chaîne.
Mais je demande du retour
Et qu'on me le prouve à ſon tour;
Comme par exemple, une preuve
Demain vous pourriez m'en donner

Si

Si chez moi vous veniez diner.
Par ſaint Jean, eſſayez cette épreuve.
Sobre, Affairé, ne craignez pas
D'être long-tems en ce repas :
A trois heures, je vous dégage
Et vous donne, outre mon ſerment,
Mes Chanſons en nantiſſement.
Eh, *par ſaint Jean*, prêtez-vous ſur ce gage.



FA-

FABLE IV.

LES GORGONNES.

A MESDEMOISELLES DE GIVRI.

Sur le même Sujet.

LEs trois Sœurs Gorgonnes n'avoient
Entre elles, qu'un œil en partage
Pour gouverner leur héritage,
Tour à tour elles s'en servoient.
Celle qui menoit aux prairies
Les troupeaux, se servoit de l'œil.
Pour leur choisir les plus fleuries.
Puis jusqu'au coucher du soleil.
Le renvoyoit à ses cadettes,
Dont l'une, avoit des revenus,
Et de l'exaction des dettes

Tous

Tous les détails grands & menus.
Et l'autre n'étoit appliquée
Qu'à de plus ſerviles apprêts,
Faire les lits & tenir prêts
Les repas à l'heure marquée.
Ainſi, par cercle & par contour
Chacune avoit l'œil à ſon tour.
Mais, direz-vous, *peut-on comprendre*
Que quand une cet œil tenoit.
A ſes ſœurs elle pût le rendre,
Puis qu'aveugle elle devenoit ?
Moi, je le comprens, & vous-même
Allez le comprendre aiſément.
C'étoit du ſort l'arrêt ſuprême,
C'étoit la loi, que du moment
Que de l'œil l'une étoit pourvûe
Elle perdit l'AMOUR de vûe,
Et n'en put goûter les douceurs;
Ainſi, volontiers à ſes ſœurs
Chacune de ce luminaire
Reſtituoit l'éclat perçant :
Car leur cœur n'étoit innocent,
Encore moins viſionnaire,
Juſques au point de préférer
Plaiſir de voir & d'admirer
Des fleurs la riante peinture,
Du ſoleil l'immenſe ſtructure.
A ces vifs, ces âpres plaiſirs

Qu'un

Qu'un Amour bien ſolide inſpire :
Et qui, quand leur ardeur expire,
Reſſuſcitent par les déſirs.
Vous allez ſans doute me dire,
Qu'eſt-ce qu'aimer ſans voir, ſans lire
Dans les yeux d'un objet aimé
Tous les mouvemens de ſon ame ?
Et ſans y ſavourer la flâme
Dont par nous il eſt conſumé ?
Vous me direz encore, peut-être :
(Car vous êtes trois à parler,
Et trois, dont chacune veut être
Admiſe au droit de contrôler.)
Quand on eſt avec ce qu'on aime,
Ne faut-il pas ſe voir ſoi-même ?
N'a-t'on pas ſans ceſſe beſoin
De s'obſerver, de prendre ſoin
De ne rien faire qu'avec grace ?
D'ajuſter coëffure, ornemens :
Un rien dégoûte les Amans,
Et telle eſt dans cette diſgrace
Qu'on eût garantie un miroir.
A ce mot qui ſent le terroir,
Ne puis-je d'ici reconnoître
Celle qui fait l'objection ?
N'importe ſa réflexion
Preſque inſenſiblement fait naître
De ma Fable le ſens moral.

Pre-

Prenons donc le ton doctoral.
Cet œil étoit un œil mistique
C'étoit *le Conseil*, *la Raison*,
Dont ces Sœurs dans leur domestique
S'entre-aidoient en toute saison.
Aussi, dans une régle austére,
Par ce flambeau, quand il luisoit,
Chacune d'elles conduisoit
Les travaux de son ministére.
Vous eussiez vû de tous côtez
Fuir les vices déconcertez,
L'Amour qui charme quand il blesse,
Et toute autre aimable foiblesse
Fuyoient, tremblans sans différer,
A l'aspect de cette lumiere:
Mais cessoit-elle d'éclairer?
Leur pente aux vices coutumiere,
De leurs cœurs venoit s'emparer.
Alors, les Fureurs amoureuses,
Haines, Vengeances rigoureuses
Les assailloient de toute part.
Divine Raison, seul rempart
Contre nos pentes malheureuses,
Daigne nous éclairer toujours:
Sans toi, s'écouleroient nos jours
Parmi des ténébres affreuses.
On voit par ce fait sérieux
Pourquoi ces Sœurs, sans résistance

Et ſur la plus legére inſtance
Se prêtoient l'œil myſtérieux,
Et le cédoient à la premiére
Qui vouloit ſuivre ſa lumiere.
Il s'oppoſoit à leurs déſirs,
Il les privoit de leurs plaiſirs;
Leur laideur, celle de leurs vices,
Clairement il leur faiſoit voir:
Utiles; mais fâcheux ſervices
Qu'on n'aime point à recevoir.
Voilà ma Fable en tout tems expliquée;
Mais aux trois Sœurs à qui j'écris ceci,
Selon lequel des ſens que j'ai décris,
Pourra-t'elle être à propos appliquée?
Ce n'eſt, déja, dans le ſens litteral:
Car chacune a deux yeux, dont Dieu nous garde,
Et que reſſent quiconque les regarde:
Ce n'eſt, non plus, ſelon le ſens moral:
Dans tous les tems à la raiſon fidelles,
Leurs pas ſi bien ſont réglés par ſes pas,
Que bien ſouvent on ne diſtingue pas
Qui va devant, de la raiſon ou d'elles.
Aimables Sœurs, qu'AMOUR exprès forma
Pour ſoutenir ici-bas ſa puiſſance,
Que de ſes traits les plus ſûrs il arma,
Pour tout ſoûmettre à ſon obéïſſance.
Ceſſez ici de vous alambiquer
Pour vous pouvoir cette Fable appliquer.

Nul

Nul de ces Sens, littéraux ou miſtiques
Ne vous convient, & je n'ai prétendu
Par ce récit trop au long étendu,
Que vous marquer, qu'à ces trois Sœurs antiques
Comme un ſeul œil ſuffiſoit autrefois,
Un ſeul Recueil de mes Chanſons gotiques
Pourra ſuffire, & de reſte, à vous trois.
En quatre mots, j'aurois dû vous le dire;
Mais d'entre-vous, l'une peut atteſter
Que quand on aime à jaſer, à conter,
Tout comme quand on ſe plaît à médire;
De ſes récits on meſure le champ,
Par la raiſon, moins que par ſon penchant.

FABLE V.

LE RUISSELET.

A MONSIEUR ***.

Sur le même sujet.

UN grand FLEUVE en d'immenses Plaines,
Ses Flots à rives toujours pleines;
Majestueusement rouloit.
Près de ses bords un *Ruisselet*
Parmi des riantes Prairies,
Que sa fraîcheur tenoit fleuries,
Sa petite Onde conduisoit.
Un jour, en lui-même il disoit.
Pourquoi dans cette obscure Terre
Où mon nom & mes eaux j'enterre;
Perdre ainsi mes eaux & mon nom?
Au Fleuve il faut que je les meine,
Ma jonction à son Domaine.
Augmentant beaucoup son renom,
Une place considérable

En ſa Cour il me donnera ;
A ſa ſuite il me menera ,
Quand dans une Pompe honorable
A Neptune *il préſentera*
Chaque an ſon préſent tributaire.
J'y verrai la belle Thétis ,
Qui par hommage volontaire
Tient tous les Cœurs aſſujetis.
Je la verrai , dis-je , & peut-être . . .
Car l'Amour *n'eſt point ſans flambeau ;*
Pélée *agoniſant doit être ,*
Et je ſuis Galant , jeune & beau.
Réaliſe , Amour , *ce préſage ,*
J'en ſçaurai faire un bon uſage :
L'ambition ſurmonte tout.
L'entrepriſe , à peine eſt conçue ;
Que tournant ſes regards par tout ,
Au Fleuve il ſe fait un iſſue
Et ſe précipite en ſon ſein.
Il faiſoit grand bruit , à deſſein
De ſe rendre plus reſpectable ;
Mais ce bruit qu'il croit redoutable
Parmi tant de flots oppoſés ,
Ne fait pas naître plus d'allarmes
Que ſi quelqu'Amant , de ſes larmes
Eût les bords du Fleuve arroſés.
Au Dieu , d'abord il ſe préſente ,
En vrai fanfaron , il lui vante

Son nom, sa naissance & ses faits ;
Pour accroitre son vaste empire,
Lui dit, *que de tous ses bienfaits,*
Le seul où son zéle aspire,
Est l'honneur d'être son sujet.
Le FLEUVE, à cet hommage abjet
Répondit d'un signe modique,
Et tournant le dos, il indique
A ses plus illustres vassaux,
Soit Rivieres, soit grands Ruisseaux,
Leurs devoirs pendant la journée,
D'entreprise si mal tournée,
Ou bien plûtôt de ce refus,
Le RUISSELET triste & confus,
Et revenu de sa chimére,
Courut à la Source sa mere,
Et tout ce grief lui redit ;
Sagement elle répondit.
Voilà, mon fils, d'une ame ambitieuse
uels sont les fruits. La douceur précieuse,
'un sort obscur, ne le satisfait pas ;
ers le grand jour elle tourne ses pas ;
Iais le grand jour par son éclat la blesse,
t montre mieux ses défauts, sa foiblesse.
Quand tu voyois sous l'effort de tes eaux
humilier de débiles Roseaux,
u te croyois aussi grand que Neptune ;
omparaison, *qui met à tout le prix,*

T'a ſagement, à tes dépens appris,
Que tu n'es pas plus grand que ta fortune.
Reprend, mon fils, reprend ton premier cours,
Ces Prés chéris implorent ton ſecours,
Ici tes Eaux avec ſoin on enléve :
Par leur chriſtal tout ce champ s'embellit.
En quelque lieux abondance *avilit*
Ce que diſette *en d'autres lieux eleve.*
Me voilà juſtement au cas
Du RUISSELET, ſauf le fracas
Que je ne fais, ni ne veux faire :
Le grand bruit n'eſt pas mon affaire ;
Mais je vous offre *des Chanſons*,
A vous, qui de toutes façons
En donnez à pleines moiſſons
Entre la poire & le fromage,
Eh ! n'eſt-ce pas le RUISSELET
Qui vient au FLEUVE, pour hommage
Donner d'eau plein un gobelet ?
Ces vieilles *Chanſons* déterrées,
Toutes au ſérieux tirées,
Pourrez-vous encore les ſouffrir ?
Mais vous les avez deſirées,
Puis-je ne vous les pas offrir ?

EPITRE IV.

A MADAME DES ARENNES.

Sur le même sujet.

SI je voulois les trois GRACES décrire,
Sçavez-vous bien comment je m'y prendrois ?
De vos appas, les moindres dépeindrois
omme diriez, un *Regard*, un *Soûrire*,
n *Geſte*, un *Rien*, en un mot de ces Traits
u'on met à peine au rang de vos attraits,
ar ce Crayon, par ces legéres teintes,
RACES ſeroient, en beau même, dépeintes.
Si de VENUS je peignois les beautés,
e vos yeux ſeuls je tracerois l'image.
leur éclat, viendroient lui rendre hommage
IEUX éblouis & Mortels enchantés ;
pour ce trait ſeroit plus adorée
u'onques ne fut dans l'*Iſle Citherée.*
Puis, ſi d'AMOUR deſirois, trait pour trait,
onner au monde un reſſemblant portrait,

Pas ne ſeroit ſi difficile affaire,
Et ne voudrois d'autre façon y faire
Que ſur vos yeux mettre un leger Bandeau;
En votre main un radieux Flambeau,
Sur votre épaule un Carquois redoutable,
Et ce ſeroit peinture véritable.

Mais ſi voulois de vos traits gracieux
Donner ici reſſemblance fidelle,
Où trouveroit ma main quelque modelle
Qui pût regler l'ouvrage que ferois?
Nul, que je ſçache, & bonnement dirois
Aux curieux de votre portraiture,
Allez de près voir ſes charmes vainqueurs;
Mieux un regard la dépeint dans les cœurs
Que ne feroit la plus vive peinture.
Bien il eſt vrai, que courrez grand danger
En la voyant; car du plus paſſager
De ſes regards, ſi brûlante eſt la flâme,
Qu'elle pénétre à l'inſtant juſqu'à l'ame.
Plus ne vivrez qu'en triſteſſe, en émoi;
Mais en cela ne ſerez pis que moi.
Or, direz-vous, *A quoi ce préambule*
Nous conduit-il? vous m'offrez des Chanſons,
Puis, ſeulement, ſans parler de leurs ſons,
Vous me menez comme errant noctambule.
Par des ſentiers bizarrement tenus.
Que font ici Graces, Amour, Vénus?
Et ces portraits, eſquiſſes imparfaites

Qu'en traits grossiers & d'eux & de moi faites ?
C'est bien repris : trop me suis égaré ;
C'est ma coûtume, & quand de votre idée,
Est une fois mon ame possedée,
Plus ne sçaurois en être séparé.

FABLE VI.

L'AMANT DISTRAIT.

JEune Linote avoit perdu sa mere.
Moineau voisin, dont elle étoit commere;
Et qui, de plus, étoit son créancier,
Non pour argent : oiseau n'est financier;
Mais pour des grains, ou pareille chosette
Qu'avoit prêtée en diverse disette.
Le Moineau, dis-je, instruit du triste cas;
Voulut, avant faire bruyant fraccas,
Et qu'en venir à nulle Plaidoirie,
Etre informé de l'état de l'Hoirie.
Pour cet effet, sous prétexte poli,
De compliment en tel cas établi,
Il députa son fils vers l'orpheline.
Lui prescrivit tout ce qu'il lui diroit,
Avec tournure & façon pateline,
Pour être instruit du bien qui resteroit
Dans la maison, & n'être point crédule;
Puis lui remit en pate la scédule,

Qui

Qui contenoit & nombre & qualités
Dates, aussi, dans un ordre fidelle
Des fruits, des grains, à la mere prêtés.
Avec reçû signé, paraphé d'elle.
Le fils instruit, part, & d'un vol leger
S'en va cherchant le réduit boccager
Qui renfermoit l'orpheline LINOTE.
Qui n'auroit crû que pendant son chemin
Chose n'eût fait que prendre exacte note
Des faits portés au bil qu'avoit en main?
Mais depuis peu la LINOTE avoit vûe
Qui lui parut de tant d'attraits pourvûe,
Que du moment que son pere lui dit
D'aller la voir, rien de plus n'entendit.
Il la trouva languissante, éplorée.
AMOUR, de tout sçait se faire des traits;
Larmes, langueurs, face décolorée,
Pour un amant sont de nouveaux attraits
Adieu, vous dis, semonce paternelle.
L'AMOUR n'admet d'intérêt que le sien,
Tout autre cure est pour lui criminelle.
De ce précepte, exact Praticien
Nôtre MOINEAU, près de cette Maitresse,
Fut si touché de sa tendre détresse,
Que la pitié lui fit tout oublier.
Il la calma par détour, par adresse,
Puis, en avant mit propos de tendresse,
Puis, tout son cœur ose lui déplier.

Desirs, transports, vive, ardente poursuite;
Pleurs, Desespoir, s'étalérent ensuite;
Mais de la dette un seul mot ne fut dit.
Si, que la nuit ses voiles épendit
Et qu'il fallut, après la douziéme heure,
Sans rien ourdir, quitter cette demeure;
Ce n'est le tout: la scédule il perdit.
Jugez quel compte à son pere il rendit.
D'Amant distrait ne comptez sur l'adresse,
Vôtre intérêt, toujours éconduira;
Confiez-lui seulement sa maitresse,
Souvent, encor mal il l'a conduira.

Malgré mon âge & ma morne figure,
Me voilà donc au moineau comparé?
Que bien m'en soit, j'en accepte l'augure;
Jamais si loin ne m'étois égaré.
Comparaison doit être un peu clochante,
De celle-ci le sort est bien rempli:
Et du moineau si vous m'ôtez l'oubli,
Pas n'en auroit chose en rien approchante.
Je viens, enfin, à mes vieilles Chansons
Qu'en vous parlant, j'avois presque oubliées.
Amour, jadis, y trouva des leçons,
Elles étoient par Bacchus publiées,
Mais aujourd'hui, si froid est leur recueil
Que jugerez quelque effor que j'y prenne,
Que bien plûtôt la *Fontaine* d'Arcueil

Que

Que celle-là du bouillant HIPOCHRENE
Dans ſes glaçons tous leurs traits m'inſpira.
De ces Chanſons, une pour vous fut faite ;
Mais *Honni-ſoit* qui vous l'indiquera :
La trouveriez pour vous trop imparfaite.
Devinez-là, ſi ſçavez deviner,
Comme ſçavez plaire, & cœurs enchaîner

EPITRE V.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE NOAILLES.

Sur le même sujet.

VOus vous flatiez, SEIGNEUR, d'être enfin quitte
De mes Ecrits à membres tous noués;
Mais des devoirs entre vos mains voilés,
Encore un tems il faut que je m'acquitte;
Et de ce tems quel doit être le cours?
C'est celui-là de ma reconnoissance.
Bien est-il vrai que selon les discours
Que tient mon cœur, selon la connoissance
Que puis avoir de ses déportemens,
Ce tems-là, n'est à ses derniers momens.
J'ai recueilli nombre de Parodies,
Ou si voulez, d'antiques Rapsodies
Qu'en ma jeunesse, autrefois je chantois
Dès leur naissance en cent lieux dispersées;
Exprès pour vous, je les ai ramassées.

Point

Point n'y verrez ou peu de traits piquans :
Les traits d'esprit, de flamèche clinquans,
Ont trop d'essor pour mon esprit modique.
Tens & justesse, exacte vérité,
Sont les objets où me suis arrêté ;
Mais quant à l'art qu'on nomme *Parodique*,
J'entens) cet art de si bien marier
Les vers au chant, l'art de si bien tirer
Mots exprimans des tons le caractére,
L'Art de si bien par répétitions
Faire jouer les vers qu'on réitére
Avec les airs, que leurs expressions
Fassent douter, gens ayant connoissance,
Lequel des deux, de l'autre a pris naissance.
Quant à cet art, dis-je, j'ose espérer
Qu'en ce Recueil pourrez le rencontrer ;
Pour l'éprouver, ces airs daignez entendre
De quelque ORPHE'E à voix legére & tendre ;
Non tout de suite : Intermedes il faut :
Car *lassitude, attention perdue*,
Sont sans cela, sur la chose entendue,
Tomber leur propre & languissant défaut.

FABLE VII.

LES DEUX ORATEURS.

JEUNES RENARDS, l'un natif D'AQUITAINE
L'autre NORMAND, Païs où bien certaine
Eſt la moiſſon des fruits & des eſprits,
Entre-eux un jour ſe diſputoient le prix
De l'éloquence, & gageure préſente:
Car aux pillards gloire n'eſt ſuffiſante.
Juges nommés, ſujet choiſi, jour pris;
Chacun s'en va ſe mettre en ſa taniere,
A travailler le ſujet entrepris,
Et lui donner perfection derniere.
On les voyoit ſans ceſſe rêvaſſans
Parmi les bois, à leur œuvre penſans;
Admettre un trait, enſuite le proſcrire,
Ecrire un mot, raturer & récrire,
Laiſſant en paix, au moins juſqu'au retour,
Volaille même, & gibier d'alentour.
Le jour venu, litigieuſe criſe
Tient nos rivaux palpitans & troublés;
Au lieu preſcrit Juges ſont aſſemblés,
Cent vieux RENARDS ayant tous barbe griſe

Et tous, jadis, renommés Orateurs,
Jà, parmi nous n'en compterions tel nombre.
Puis s'y rassemble un peuple d'Auditeurs
Que la forêt couvroit tous de son ombre.
Des concurrens le couple arrive enfin.
Débit civil, d'abord, entre-eux précéde
Sur le début que l'un à l'autre céde;
Et le GASCON croyant jouer au fin,
S'en défendit avec tant de constance,
Que le NORMAND cédant à son instance,
Prit ce début en RENARD bien sensé:
Il en sçavoit l'avantage notoire.
Par préambule est d'abord encensé
L'*Aréopage*, ensuite *l'Auditoire*,
Puis, avec art en matiere il entra.
Dans tous les cœurs son discours pénétra;
Raisonnement, *Ordre*, *Figure*, *Stile*,
Rien de trop peu, rien aussi d'inutile;
Et comme alors toute l'attention
Nouvelle, étoit de tout autre objet vide;
Et que d'entendre elle étoit même avide,
Tout ce qu'il dit fit son impression.
On en retint jusqu'à *l'Expression*?
Un *Terme neuf*, un *Ton de voix* un *Geste*;
Tout fut noté comme Loi du Digeste.
A peine eut-il prononcé son *j'ai dit*,
Qu'impétueux sans donner de relâche
Notre AQUITAIN son oraison curdit.

Vous

Vous eussiez dit d'un torrent qui se lâche
Du haut d'un Roc en un Valon affreux,
Ou de ces Monts dont les Antres souphreux
Sur leurs voisins qui tremblent, qui frémissent,
Eclats brûlans par leurs sommets vômissent.
Le *Feu* GASCON s'y fait sentir par tout,
Stile hardi, *Figures singulieres*,
Graces, *Beautés* à lui particulieres,
Enfin, ce feu ranime, éclaire tout.
Tout y prend l'air du *Grand* & du *Sublime*.
Eclairs brillans se voyoient répandus
Ainsi qu'aux Cieux par les Vents confondus.
De plus, *Justesse* & scrupuleuse *Lime*
Sembloient avoir tous ces Brillans ornés,
Tout y naissoit de *l'Art* & du *Génie*,
Si que devoit (Iniquité bannie)
En sa faveur être *Votes* donnés.
Et toutefois depuis son Préambule
Dans tous les Yeux il pût lire sa Bulle
D'exclusion : car soudain Bâillement
De rang en rang à ce sort le prépare,
Puis le sommeil, des paupieres s'empare;
Libre Auditeur s'en va sécrettement,
Puis, à grands flots, presque tous s'évadérent;
Bref, s'éveillant les Juges décidérent
Tous d'une voix pour *l'Orateur* NORMAND.

D'où vient cela? d'où vient? Raison bien sûre;

Et

Et je l'ai dit. On n'a qu'une mesure
D'attention. Donnez-lui par de-là,
Elle languit, ailleurs se distribue
Et sûrement, à la Piéce attribue
Cette langueur que d'elle-même elle a

A donc, SEIGNEUR, si de ces Parodies
Que d'ans nombreux la glace a refroidies,
Selon leur prix vous desirez juger,
A plusieurs jours il faut les partager:
Car sans cela vos exactes lumieres
N'empêcheroient *Dégout* de s'y jetter.
La fin, sur-tout, ne pourroit éviter
D'en ressentir les langueurs coutumiéres;
Et je craindrois avec raison aussi,
Que le dégout causé par celles-ci,
Ne retournât jusques sur les premieres.

EPITRE VI.

A MADAME ET MADEMOISELLE DE FONTAINE.

Sur le même sujet.

CHARMANTE Mere, aimable Fille ;
Qui dans le sein d'une famille
Où L'AMOUR puise tous ses traits ;
Puisâtes les brillans attraits
Dont l'une & l'autre êtes ornée,
En commun ayez ces Chansons.
Ce sont des Extraits des leçons
Qu'autrefois L'AMOUR m'a données.
Qu'entre vous, leur proprieté
Se partage en pleine Concorde
Pour tels biens, jamais de DISCORDE
Le Flambeau ne fut agité.
S'il s'agissoit d'autre partage,
Comme, d'un cœur tendre, empressé,

J'ap-

J'appréhenderois davantage
Que Discorde au crin hériſſé
N'y mélât le feu qu'elle inſpire.
Feu toûjours prêt à ravager :
Car c'eſt-là juſtement l'Empire.
Que l'on ne ſçauroit partager.

FABLE VIII.

LES DEUX RIVALES.

DEPUIS long-tems, deux COLOMBES ensemble,
Comme deux sœurs, en union vivoient.
Peines, *Plaisirs*, tout ce qu'elles avoient,
Etoit commun. Rien ne se reservoient.
Tendre amitié le plus souvent rassemble
Esprit divers; mais quand son doux accord
Unit esprit de même caractére,
Soit triste ou gai, soit clément, soit austére,
Ses nœuds en sont plus resserrés encor.
Telles étoient nos COLOMBES charmées,
L'une de l'autre également aimées.
Sincerité, *complaisance*, *enjoument*,
Bonté de cœur, *politesse*, *agrément*,
D'un soin égal leurs mœurs avoient formées.
On auroit crû que plûtôt dût finir
L'accord des Cieux, que les voir désunir.
Or, comme etoient leurs ames ménageres
De tous momens faits pour s'entretenir,
Et que, souvent, par absences légeres
De petits soins venoient les séparer,

Pour

Pour de ce joug encor se délivrer,
En lieu sauvage elles se confinérent
Où tous les soins pussent les ignorer.
Là, toutefois, la DISCORDE perverse
Vient les chercher, & leurs projets renverse;
Et sçavez-vous comment elle entreprit
De faire naître entre elles zizanie?
Et quel flambeau en sa main elle prit?
Celui d'*Amour*. Lui par qui l'harmonie
Entre ennemis bien souvent s'introduit.
Jeune *Pigeon* par le hasard conduit,
Et n'entendant en cela nul mistére,
Vint un beau jour en ce lieu solitaire.
De loin, d'abord, nos *Colombes* il vit,
Pendant un tems de l'œil il les suivit;
Puis, il approche, & de discours honnêtes
Il attaqua toutes deux tour à tour.
Si vous êtiez moins seules que vous n'êtes,
Je jurerois qu'en ces bois d'alentour
Vénus *avec les trois Graces cachées*
Vous eût, dit-il, *de son Char détachées*
Pour vous laisser, pendant un si beau jour,
Goûter le frais en ce charmant séjour;
Mais en ce cas les Amours *devroient être*
Auprès de vous, à vous plaire empressés
A moins, qu'ailleurs Vénus *les ait peut-être,*
A d'autres soins exprès embarrassés:
Car elle doit pour eux craindre vos charmes,

Pour

Pour jeunes cœurs inévitables armes.
A tout cela les Belles répondoient.
En répondant, elles le regardoient;
Le regardant, l'une & l'autre pétille,
Bref. Des trois parts, *voir*, *aimer*, *être aimé*,
Fut d'un moment l'ouvrage consommé.
Le PIGEON aime, & c'est chose bien sûre,
Desirs, *ardeurs*, *transports*, tout l'en assure;
Mais pour qui sent en lui ces mouvemens?
Quelle des deux en son cœur les fait naître?
C'est ce qu'encore il ne sçauroit connoître.
Il sonde en vain ses secrets sentimens:
Celle des deux qu'il voit le détermine.
L'autre à son tour se laisse-t'elle voir?
L'aimer devient son plus pressant devoir;
Et sur cela, plus son cœur s'examine,
Plus il se trouve en son choix incertain.
Bien volontiers il iroit du DESTIN
Sur ce qu'il pense interroger l'Oracle;
Et le DESTIN ne pourroit sans miracle,
Et sans changer totalement son cœur,
Déterminer son choix ni son vainqueur.
De son partage aisément s'apperçurent
Ces deux Beautés, & d'abord en conçurent
L'une pour l'autre un tel éloignement,
Qu'après *clameurs*, *injures*, *emportemens*,
Que *jalousie* & *haine* suggérerent,
Sans nul retour elles se séparerent.

On eſt, dit-on, *ami juſqu'aux Autels*,
Mais qu'eſt-ce ici que l'*Autel* ſignifie ?
La paſſion à qui l'on ſacrifie ;
Non le reſpect pour les DIEUX Immortels.
Les paſſions veulent la préférence,
Et ſur ce point elles ſont ſans pitié.
Evitez donc d'entrer en concurrence,
Si vous voulez conſerver l'amitié.

Mes Chanſons à robes antiques ;
A coëffure, à friſons gotiques,
Entre vous deux n'exciteront
Aucun trouble ſur leur partage :
Celle à qui moins elles plairont
Aura ſur l'autre l'avantage.
Recevez pourtant leur recueil ;
Et quoiqu'elles ſoient ſurannées,
Accordez-leur le même accueil
Que ſi de leurs jeunes années
Elles vous offroient les appas :
L'*amitié* tendre & complaiſante
En perſonne vous les préſente,
Et l'*amitié* ne vieillit pas.

EPITRE VII.

A MONSIEUR LE DUC D'ALBERT.

Sur le même sujet.

BIEN seriez-vous difficile à surprendre.
Un mot, un geste, un rien vous fait comprendre
Ce qu'en secret on pense méditer.
Plus fin seroit qui vous feroit chanter.
C'est toutefois, ce que j'ose entreprendre
Par ce Recueil que viens vous présenter.
Ce sont Chansons, enfans de ma jeunesse :
Car je fus jeune, & si plus ne le suis,
Ce n'est ma faute, & rien moins ne poursuis
Que l'heur d'avoir sur tous le droit d'aineſſe ;
Mais de nos ans tel est l'adroit pouvoir,
Si finement les ruses s'insinuent,
Qui bien qu'en nous, tous biens ils diminuent ;
Point voudrions ne les pas recevoir.
Bien trouverois cependant la méthode
D'en arrêter à ma porte le cours,

Sans

Sans employer ni Portier ni Cuſtode,
En main aurois très-aſſuré ſecours ;
Mais on les aime, & malgré tout l'outrage
Que ſur mon front fait leur progrès hideux ;
Je l'avouerai, pas n'aurois le courrage,
Ni le deſir de me ſéparer d'eux.

FABLE IX.

LA NIMPHE ENNUYE'E DE VIVRE

IMPHE atteignant à peine l'heureux âge
Où des plaisirs commence en nous l'usage,
Cela veut dire à treize ou quatorze ans,
Déja, trouvoit qu'à l'excès allongée
Sa vie étoit, & les DIEUX bienfaisans
Souvent prioit qu'elle fût abregée.
Semblables vœux sont rares parmi nous,
Et peu seroient fatigués nos genoux,
S'ils ne l'étoient que pour telle priere,
Jamais assez longue n'est la carriere
Pour les Humains, tant soient-ils malheureux:
Siecles encor seroient trop courts pour eux.
De celle-ci, jusques aux Cieux percérent
Les vœux ardens, & les DIEUX l'exaucerent.
MERCURE vint de leur part, & lui dit;
Puisque te sont à charge tes années,
(Cas, que mettras avec peine en crédit.)
De quatre-vingt qui s'étoient destinées,
Retranches-en celles que tu voudras:

Dans cette carte, où ton sort apprendras,
Elles te sont exactement décrites.
Peines, plaisirs, infortunes, bonheurs,
Loisirs, travaux, abbaissemens, honneurs,
Tout est marqué : Celles par toi proscrites
Et que ta main d'un stile notera,
De ton tissu Clotho les ôtera,
De Jupiter, c'est le vouloir suprême.
Lis, examine & fais ton sort toi-même.
MERCURE part, & la NIMPHE à l'instant
D'œil curieux ; mais de cœur palpitant,
Va méditer sa fatidique carte.
Les ans passés, elle parcourt des yeux,
En reconnoit tout le vuide ennuyeux :
Mais des *quinze ans* à peine elle s'écarte,
Que *tendres jeux*, AMOURS vifs & badins,
Tenant en lesse & *brunets & blondins*.
Nombreuse Cour rassemblent autour d'elle.
Vers les *vingt ans*, arrive avec l'HIMEN,
Blouse humeur sa compagne fidelle,
Contrôlant tout, & dans son examen
Toujours trompée. *Astuce* complaisante,
Soins empressés, *largesse* séduisante,
Fêtes, *Cadeaux*, sont ses introducteurs.
Puis le DEGOUT, LENNUI, la NEGLIGENCE,
AMOURS furtifs, cauteleux, séducteurs,
Suivent, masqués sous le nom de vengeance.
Bref. Non sans pleurs, ni battement de poulx,

Elle fait choix d'un bienheureux Epoux.
Mille douceurs, dès la premiére année
Comblent le cours (c'eſt l'Us de l'Himene'e)
Langueur ſurvient, & dès-lors au Mari
Eſt pour adjoint donné le *Favori*.
A ce premier, maint autre Amant ſuccéde ;
Car à ce trait lorſqu'une fois l'on céde,
A cette fois on n'eſt pas limité :
C'eſt un chemin gliſſant, précipité,
Où l'on peut bien ne jamais ſe commettre ;
Mais qu'un ſeul pas on oſe s'y permettre,
De pas-en-pas l'un à l'autre enchaînés,
Juſques au bout vous ſerez entraînés,
Sans que ſcrupule y mêle ſa torture :
Quand ce courſier a ſçû briſer ſon mors,
Rien ne l'arrête, & la prime avanture
Fait tous les frais du ſcrupuleux remors.
A *quarante ans*, fébricitant ravage
Dans ſon palais introduit le *Veuvage*.
Lugubre *deuil*, de crêpe enceinturé,
Le ſuit, & méme, en ordre meſuré,
Gémiſſemens, *Sanglots*, vives *allarmes* ;
Mais *liberté*, *riche ſucceſſion*,
De tous ſes droits *pleine poſſeſſion*,
Offrent bien-tôt un mouchoir à ſes larmes.
C'eſt un attrait nouveau pour les Amans ;
En plus grand nombre ils briguent ſa conquête ;
Elle jouit de leurs empreſſemens ;

is elle met à néant leur requête,
and elle tend au lien conjugal.
A *cinquante ans*, âge aux jeux inégal,
tendre Amour l'abandonne & s'envole,
e voudroit le retenir encor;
is quand il prend une fois son essor,
ar l'arrêter, tout soin devient frivole.
e amitié, par feux doux & constans,
mplit ce vuide, & dans ce même tems
bition d'élever sa famille,
modéré, prudent *arrangement*
ns tous ses biens, soin qui de soins fourmille.
i tiennent lieu de tout amusement.
ans nul ennui, vingt ans ainsi se passent;
xante & dix arrivent à leur tour,
irmités, gémissant à l'entour,
s pas tardifs de tous côtés compassent;
outefois, de consolations,
plaisirs, même abonde encor cet âge.
s tems passés *amples relations*,
ix jeunes gens *aigres corrections*,
vare ardeur d'acquérir davantage,
voirs pieux, puis *superstitions*
us en crédit que les dévotions,
e ces ans-là sont l'amusant partage.
Si, qu'à la fin de son terme arriva,
que malgré sa puérile envie,
e l'accourcir, un seul jour ne trouva

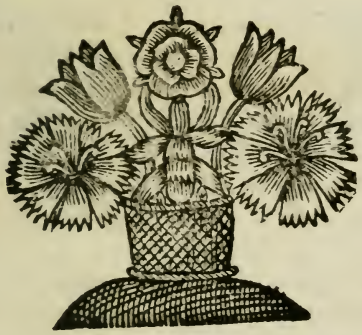
Qu'elle eût voulu retrancher de ſa vie ;
Même à ſon cours bien voudroit ajouter
Autant de tems qu'en déſiroit ôter.

Le peuple dit, *chaque jour, chaque peine* ;
J'ajouterai, *chaque plaiſirs, auſſi* :
Ages, états ſont aſſortis ainſi.
Adonc, ne ſuis ſurpris que race humaine
Petits & grands, robuſtes, ſouffreteux
Egalement du jour ſoient convoiteux :
Quand ils n'auroient que l'habitude à vivre ;
Toute habitude eſt douce, & ſe fait ſuivre.
Indifférent au ſage, eſt le trépas.
S'il l'aſſaillit, il ne s'en trouble pas :
Il en ſoutient le choc avec nobleſſe ;
Mais point auſſi, ſon retard ne le bleſſe ;
Point il ne prend en haine ſa priſon.
Ne pas le craindre, c'eſt raiſon ;
Et le déſirer, c'eſt foibleſſe.

Auriez-vous crû, Seigneur, que des Chanſons
Enfanteroient de ſi grandes leçons ?
Lorſque j'écris, c'eſt toujours ma coutume :
Je ne connois que l'endroit d'où je pars,
Comme ces feux dans la nuit ſombre épars,
Qu'exhalaiſons de ſouphre & de bitume,
Forment en l'air, & que le vent conduit.
En mon chemin ſi le hazard produit

Rian-

Riantes Fleurs ; à pleines mains j'en cueille ;
Contes gaillards, *Attraits aſſaiſonnans*,
M'appellent-ils ? j'y cours, je les accueille ;
Mais ſi *Morale* aux Préceptes gênans,
Par quelque idée en ſes ſentiers me mene,
Ses Véritez avec ardeur je ſuis,
Et dans ſes Champs ſi loin je me promene,
Que quand j'en ſors, plus ne ſçais-je où j'en ſuis.



EPITRE VIII.

A MADAME ***

Sur le même Sujet.

Ce Recueil qu'ici je vous préſente,
Si je pouvois par Magie ajouter
De *Nouveauté* la Grace ſéduiſante,
Proportion qui ſçait tout ajuſter,
De vous à lui par-là ſeroit gardée;
Mais il ſe voit dans ſa vieille Saiſon,
Et parmi nous il n'eſt plus de ME'DE'E
Qui rajeuniſſe un décrépit ÆSON.
C'eſt un Recueil de vieilles Parodies
A Chants uſés, qui ſe ſont enhardies
A ſe montrer encore ſous le Soleil;
Mais je les ſuis pas-à-pas, & de l'œil,
Pour empêcher que Vieilles & Ridées,
En ſe voyant d'un Maroquin fardées,
D'Erreur, aſſez elles ſoient poſſedées,
Pour croire avoir, par un nouveau Scrutin,
Recommencé le cours de leur Deſtin,

Et

Et n'aillent prendre un Air tendre, enfantin,
De Chaperons à l'antique atiffées.
Comment oſer ſans honte ſe montrer
Dans les concerts de ces riantes Fe'es,
Que tout *Paris* paroît idolâtrer!
Dans ces concerts de Muses parodiques
Qu'Amours, Plaisirs, Graces, Ris tour-à-tour
Ornent ſans ceſſe, au défaut d'autre Atour,
Dans tous leurs Jeux ſi chaſtes, ſi pudiques,
Que Cavaliers, Abbés, & Magiſtrats,
Que Filles, même, & que ſaintes Nonnettes,
Vont s'arrachant leurs vives chanſonnettes,
Pour les garder comme riches contrats?
Plaire & *chanter* ſont droits de l'âge tendre,
Plus n'eſt en droit Vieilleſſe d'y prétendre.

FABLE X.

LA VIEILLE TOURTERELLE

UN jeune & gallant TOURTEREAU
De ceux par qui tout font fourrage,
Un jour, qui tenoient leur Bureau.
Parmi les Airs affreux Orages,
Par malin hazard s'approcha
D'un grand trou d'arbre & s'y cacha
Là, d'une Vieille TOURTERELLE
Et Veuve, étoit le Logement,
Ou bien plûtôt, le Monument:
Les pleurs en faiſoient l'ornement.
D'abord, par pente naturelle,
Ou ſoit qu'il ne ſçût autrement
Que dire à cette vieille Hôteſſe,
Le TOURTEREAU lui dit. *Pourquoi*
Vivez-vous dans cette triſteſſe;
Belle encore, vous avez dequoi
Domter les Cœurs les plus rebelles.
Montrez-vous à nos yeux ſurpris:
Je ſois au premier piége pris,

Si vous n'y remportez le prix
De la Beauté sur les plus Belles.
Sur ce propos faux & mocqueur,
La Vieille alloit au long s'étendre;
Mais le Vent soudain s'abbatit,
Et notre Hableur, sans l'entendre,
Prit son vol sur l'heure, & partit.
Il part; mais en partant il laisse
Le Trait qu'il avoit décoché.
Désir de plaire est un péché
Qui tient toûjours Femelle en lesse.
Elle fait ses reflexions.
De Retraite la lassitude
Y joint ses exhortations;
Enfin, ses résolutions.
Sont de quitter la Solitude.
Ce dessein pris, soins complaisans
Elle prend d'elle. Elle se pare,
Par plume fausse elle répare
Celle qu'enlevérent les ans
Qui de Panaches mal-plaisans,
Et de diverse découpure
Son Plumage avoient bigaré;
Puis sur les bords d'une onde pure,
Après avoir le tout miré,
Répéte des coquetteries
Les façons, les minauderies.
Contente d'elle, elle s'en va

Se montrer dans les Assemblées.
Dans la premiere elle trouva.
Celui par qui furent troublées
Sa Solitude & sa Rigueur.
Par réverences façonnées,
Par ailes tombant de langueur,
Par prunelles vers lui tournées,
Elle vous l'agace soudain;
Mais occupé du fier dédain
D'un jeune Tendron qu'il regarde,
Le TOURTEREAU n'y prit pas garde.
Tandis que cela se passoit,
Nul encor ne reconnoissoit
La Veuve à plume mensongére.
Elle est, disoit-on, *Etrangére*,
Et vient du Monopotapa.
Comment est-ce qu'elle échapa
De tant de Mers sur son passage?
Elle de son côté, peu sage,
Croit que tous ces secrets Discours
Ne sont qu'Encens, Amour & Zéle;
Sur cela, redoublent leurs cours,
Les folles grimaces chez elle.
Un Souci l'occupe, pourtant,
Et son Cœur paroit mécontent
Que son TOURTEREAU la néglige:
Sa vanité qui s'en afflige,
La contraint de s'en approcher.

Elle

Elle s'en va lui reprocher
Tous ſes manque de politeſſe.
D'abord, il ne reconnut pas
Sous ce Maſque, les vieux appas
De cette paſſagére Hôteſſe;
Mais quelque peine qu'il en eût,
A la fin il la reconnût,
Et courtoiſement il l'embraſſe;
Mais ô rigoureuſe diſgrace!
En l'embraſſant il fit voler
Toutes les Plumes ajoutées,
Qui, par tout, par le Vent portées,
Vont par tout, le cas révéler,
Et laiſſent nôtre Vieille nue.
Alors de chacun reconnue,
Rires moqueurs, piquans Brocards
Font ſur elles rudes écarts
Tous les Plaiſans l'environnérent,
Et tant d'aſſauts ils lui donnérent,
Que bien honteuſe elle partit
Pour ſe remettre en ſa Clôture,
D'où, depuis elle ne ſortit
Que pour chercher ſa nourriture.
Avez-vous entendu ceci,
Parodie? Oh, *Parodie*?
Je vous répéte encore ici
Que les ans vous ont enlaidie.
Ne vous picquez plus de *Beauté*,

De

De *Grace* ni de *Gentilesse* :
Le bon-Sens a toujours été
L'Appanage de la Vieillesse.
Pour chaque age il est des talens,
Aussi, chaque age a ses manieres,
Rendons les premiers excellens ;
Mais ne changeons rien aux dernieres.
Si ma TOURTERELLE eût voulu
Suivre une Loi si légitime,
Elle en eut beaucoup mieux valu ;
Et n'eût pas été la victime
Des Rieurs qu'elle défraya :
Tandis que sur la bienséance
De son âge elle s'étaya,
Elle eut par tout la préférence.
Comme oracle on la consultoit,
Et ses conseils on respectoit ;
En tous lieux elle étoit prisée :
Abandonne-t'elle un instant,
Ce précepte juste, important ?
La voilà publique risée.

BEAU-SEXE, je pourrois aussi,
Vous donner quelque part ici ;
Mais quoique ce fait vous regarde
Autant & plus que mes Chansons,
De vous appliquer ces leçons,
Je me donnerai bien de garde :

Et

Et qu'eſt-ce qu'il en reviendroit ?
Nulle pour ſoi ne le prendroit ;
Je crois, pourtant, plus je calcule,
Et quand j'ai tous points compaſſé,
Qu'être vieille, c'eſt bien aſſés,
Sans y joindre le ridicule.

O Vous, à qui j'adreſſe ces Chanſons,
t qui n'avez nulle part aux leçons
u'en cet Ecrit, en pere je leur donne,
ous, en qui brille, avec vive *beauté*,
eunesſe ayant mûre ſolidité,
ntre vos mains quand je les abandonne,
'y mets, pourtant, une condition.
'eſt d'empêcher que la préſomption
e leurs cerveaux follement ne s'empare.
ue de ces chants, aucun ne ſe compare
ux chants nouveaux qu'on fête dans Paris :
hants, du modeſte APOLLON favoris.
u'auprès de vous ſans ceſſe elles ſe tiennent,
ue quelquefois elles vous entretiennent,
inſi, des jours à les faire employés,
lles & moi, par-là ſerons payés.

EPITRE IX.

A MADAME LA MARQUISE DE PRYE. 1719

Sur le même Sujet.

PArmi le nombre des Chanſons
Qui vous ſont par moi preſentées,
Vous trouverez peu de leçons
Qui ſoient par MINERVE dictées.
Je jeûnerois un an complet
Plutôt que de faire un couplet
Suivant ſa loi triſte & ſévére;
Par leurs tranſports vifs & touchants,
Deux autres DIEUX que je révére,
M'ont inſpiré mes premiers chants.
L'AMOUR par plus d'une Victoire
Qu'il a remporté ſur mon cœur,
M'inſpira de chanter ſa gloire,
Et de célébrer ſon ardeur.
Pour des Beautés inexorables
Que de tourmens j'aurois ſoufferts!
Si par ſes bienfaits ſecourables

BAC-

Bacchus n'avoit brisé mes fers.
Il fallut, par reconnoissance,
De ce Dieu chanter la puissance.
Et voilà de ces chants divers,
Et de mes parodiques vers
Quelles furent chez moi les Sources.
Momus auroit par ses ressources
Grossi de beaucoup ce Recueil,
Si j'avois voulu faire accueil
A ses malices séduisantes :
Il me dessinoit des portraits,
Et m'offroit les couleurs plaisantes
Qui devoient en former les traits.
Tantôt, de *Vieille pétulante*,
Recherchant l'homme qui la fuit,
Tantôt d'une *Avare*, *brûlante*
Pour un blondin qui la poursuit
Pour à grosse rançon la mettre ;
Mais qui la poursuit vainement,
Et tout ce qu'il peut s'en promettre,
Ce sont des désirs seulement :
Car par un retour salutaire,
L'Avarice en elle fait taire
L'*Amour* & le *temperamment*.
Puis, celle-là qui fastueuse,
Et toûjours le cœur agité,
Immole l'amour irrité
A sa superbe vanité ;

Non, à ſa pudeur vertueuſe.
Cet autre, encor, qui connoiſſant
Défauts ſécrets qu'elle renferme,
Contre l'aſſaut le plus preſſant,
Malgré tous ces penchans, tient ferme,
Son cœur vole rapidement,
Et ſe donne avec confiance;
Mais ſon corps va plus ſagement:
Il eſt ſage par défiance
De pouvoir garder un amant.
Cette *Veuve*, auſſi, qui diſcrette,
Pour ne pas troubler le paſſant,
Du vif chagrin qu'elle reſſent
Pour un epoux qu'elle regrette,
Diſant pour lui ſes chapelets,
En l'humble ſein de ſes valets
Dépoſe ſa peine ſécrette.
La *Dévote* au front impoſteur;
La *Coquette* au regard flatteur,
La *Jeune fille*, par ſimpleſſe,
Donnant dans la tendre ſoupleſſe
D'Amant ardent qui la ſéduit.
D'autre, par milliers, que conduit
Un intérêt honteux, infâme,
Qui tout le beau-ſexe diffame.
Puis, de ce *Prélat* doucereux,
La ſubtile coquetterie.
De ce *Magiſtrat* amoureux,

La

La pédante galanterie.
De ce Guerrier cicatrisé,
L'air gauche en l'amoureuse affaire.
De ce *Fanfaron* mépriſé,
La longue épée; Eh pourquoi faire!
Du *Petit-maître*, à plat talon,
Les diſcours bien plus plats, encore.
L'autre, bouffi comme un balon,
Pour un ruban qui le décore.
Puis, cet autre, lourde pécore,
Qui par tout veut être étalon;
Qu'on le remeine au pré de grace:
Perſonne ne veut de ſa race.

Enfin, ſi j'avois approuvé
De Momus la ſemonce accorte;
Chacun en mes chants eût trouvé
Son piquant Brocard pour eſcorte;
Et ce Brocard comment va-t'il
Quand un chant leger & gentil,
Pour voler lui prête ſes aîles?
Comme le rayon viſuel
Qui puiſſe écheoir aux Demoiſelles;
Aux Cavaliers: à tous, enfin.
Par-là, mes Chanſons oubliées,
Se verroient encor publiées,
Et rechercher, comme or très.fin;

Mais;

Mais, dès mon âge le plus tendre,
Ce DIEU n'a pu me faire tendre
A ſes fins, quelque ſoin qu'il prît
De les faire en leur beau paroître :
J'ai toujours crû qu'il vaut mieux être
Eſprit humain que bel eſprit.
Que DAMES, jadis applaudies,
Forment des regrets ſuperflus,
Quand on ne les regarde plus ;
C'eſt le ſort de mes *Parodies*.
Dans leur tems, chacun les chantoit,
En les chantant, on les vantoit ;
Aujourd'hui, triſtes & trompées,
Pour elles on n'a plus de goût ;
D'où vient ? c'eſt que de frais nipées,
NOUVEAUTE' faiſoit leur ragoût ;
L'HABITUDE les a frappées
De l'air malin de ſon dégoût.

Mais encor, comme L'HABITUDE,
Mere de douce QUIETUDE,
Elle, qui ſçait des animaux
Alleger, adoucir les maux,
Pourroit-elle être auſſi la mere
Du DE'GOUT triſte & languiſſant ?
Oui : C'eſt d'elle qu'il va naiſſant,
Et ce n'eſt point une chimére.
Je vous vois douter de ceci,

Et croire que ma réthorique
Par art veut vous ſurprendre ici ;
Ce point va vous être éclairci
Par fait purement hiſtorique.

FABLE XI.

LES TROIS MEPRISES.

AUtrefois, & ces tems étoient
Avant que le monde, eût pris forme.
L'Amour & l'Himen se hatoient;
Leur âge étoit assés conforme.
Unis par étroite amitié,
Leurs biens en commun ils portérent,
Et furent en tout, de moitié,
Tant qu'en célibat ils restérent.
Mais enfin, yeux de l'Amour
Diversité parut aimable,
Et froid Himen, à son tour,
Trouvant Habitude agréable,
Le nœud sacré se proposa,
Et chacun la sienne épousa.
D'abord, les deux Epoux voulurent
Continuer société;
Mais leurs Epouses prévalurent
Sur eux & sur leur volonté:
Dès le moment qu'elles se virent,

Aversions

Aversions si bien suivirent,
Qu'elles ne purent se souffrir :
Si l'on veut bien-tôt voir fuir l'une,
L'autre à ses yeux n'a qu'à s'offrir.
Ainsi fuit, disparoît la Lune,
Quand brillant d'un or précieux,
L'Aurore vient ouvrir les Cieux.
Les deux Maris, de leurs Epouses
Tout nouvellement assotés,
Dans leurs aversions jalouses
Prirent des partis emportés ;
Et si fort ennemis devinrent
Qu'aux procédés, même, ils en vinrent.

Fier Epoux, ne vous vantez pas
D'avoir chez vous un plein empire ;
Si votre femme a des appas,
Quelque caprice qui l'inspire,
Vous le suivrez aveuglément.
Qu'avec patience elle attende,
Qu'elle saisisse le moment,
Pas-à-pas, quoiqu'elle prétende,
Elle l'obtiendra surement.
Esprit de femme est un Dédale
D'où l'on sort difficilement ;
Heureux si par abonnement,
Elle vous sauve seulement
Le ridicule & le scandale
De favoriser son Amant.

En-

Enfin, ces deux couples célestes
Eurent des fruits en leur saison.
D'une Fille aux allures lestes,
L'AMOUR vit croître sa maison.
Fille, ayant tout l'air de son pere;
Mais bien plus riante que lui,
Et de qui parmi nous prospére
Nombreuse famille aujourd'hui:
Ce fut, fine COQUETTERIE.

HIMEN de sa femme chérie:
(Car le penchant fait le ragoût)
Eut un fils. Ce fut le DE'GOUT.
Morne, sombre, par son ramage,
Portant l'ennui par tout séjour;
Hideuse & très-parfaite image
De ceux dont il reçut le jour.

Ainsi, par ce fait historique,
Comme par point géométrique,
Il est au clair déterminé
Que DE'GOÛT, D'HABITUDE est né.

Or, ce n'est-là toute l'histoire.
Mais le reste est diffamatoire.
Je ne sçai si je dois parler
D'une Anecdote si secrette;
Pourquoi non? Vous êtes discrette;

Et n'irez pas la révéler.
Auſſi-tôt que COQUETTERIE
Eut âge de maturité,
L'AMOUR & la DIVERSITE',
La méne à GALANTERIE
Pour y reprimer ſes humeurs,
Et la former aux bonnes mœurs.
D'autre part, HIMEN, HABITUDE,
Etoient en même inquiétude.
Pour leur fils déja tout formé;
Cela veut dire très-difforme:
Du DE'GOÛT c'eſt l'unique forme;
Mais, de ſes parens bien aimé,
Ils le croyoient beau par merveille;
La mere ſouvent ſe reveille
Exprès, pour voir ce cher ſouci,
Et chez GALANTERIE, auſſi,
Pour perfectionner ſes Graces,
Ils le ménent faire ſes claſſes.

Ces deux Troupes, au même inſtant,
Dans ce grand college arrivérent,
Si bien, que de leurs chars ſortant,
Face-à-face elles ſe trouvérent.
Les Femmes, de fuir bruſquement
Chacune en ſon appartement,
Plus de bienſéance gardérent
L'un pour l'autre les deux Epoux.
Non ſans émotion de pouls,

D'abord ils s'entre-regardérent.
Enſuite le doux ſouvenir
De leur amitié précédente
Calma cette haine imprudente ;
Et pas-à-pas les fit venir
Du ſalut à s'entretenir.
Puis vint l'amiable embraſſade.
Et puis L'HIMEN, ſon fils mauſſade
Preſente à ſon ancien ami,
Et pour ne point ſe laiſſer croire
Qu'ils faiſoient la paix à demi,
Enſemble ils propoſent de boire.

Soudain, un repas apprêté,
Avec Nectar eſt apporté.
Voilà donc raſſemblés à table
L'AMOUR, le DE'GOUT & L'HIMEN.
Il n'y fut point fait d'examen
Du tort ou faux, ou véritable,
De tous les faits entr'eux paſſés :
La paix les a tous effacés.
On y conta force nouvelles,
Et le Nectar ſi bien trota,
Que les trois divines Cervelles
Hors leur aſſiette il emporta.
La NUIT, déja bien avancée,
Paſſant ſur eux ſe rallentit,
De leur état ſe divertit
Et doucement les avertit

Qu'en

Qu'en une maiſon policée
Tout devoit lors être endormi.
Ainſi, d'un pas mal affermi,
Chacun d'eux va chercher ſon gite;
Mais le Nectar qui les agite,
Les fait tromper d'appartement.
Amour ſe couche bonnement
Tout de ſon long près D'HABITUDE.
Avec même ſimplicité
HIMEN tombe en DIVERSITE':
Et DE'GOUT dans la laſſitude
Croyant d'aller, ſeul ſommeiller,
Fut bien ſurpris de reveiller
Dans ſon lit Nimphe à peau fleurie:
Car le hazard l'avoit conduit
Dans l'Appartement, ou Réduit
De la jeune COQUETTERIE.
Elle, auſſi, ne ſçut que penſer,
Lorſque pendant la nuit obſcure,
Par une étrangere figure
Elle ſe ſentit embraſſer;
Mais croyant que de cette école
Ce fût le premier rudiment,
Elle s'y ſoumit humblement,
Et ſans lui dire une parole,
Se rendormit tranquillement.

Cependant, de ces *trois mépriſes*,

Et des trois DE'ESSES surprises,
En ce monde nous sont issus,
Et par tout ont été reçûs
AMOURS, qu'on nomme d'*habitude*;
Tranquilles, froids, sans nulle étude,
Sans soin; même souvent crasseux,
Et qu'on peut pour leur quiétude,
Nommer des AMOURS *paresseux*.

D'autre part, nous est parvenue
Race D'HIMENS plus inconnue,
Aux AMOURS presque ressemblans,
Délicats, tendres & galans:
Dont l'ardeur toujours attentive,
Par soins divers montre aisément
Son origine primitive;
Mais on en trouve rarement.

C'est de cette même avanture,
Que vinrent par ample voiture,
Avec malséans affiquets,
DEGOUTANTES COQUETTERIES;
Aussi-bien que DEGOUTS COQUETS.
Bien plus fréquens que menteries
Ne sont dans les malins caquets,
Que tours fripons en loteries,
Ni qu'yvresse dans les banquets.

Voilà l'histoire toute entiere,
Mais à cela, quelle matiére

A morale ? je n'en vois point,
Si ce n'eſt pourtant en ce point,
Que lorſque de graces diverſes
On eſt auſſi riche que vous,
De l'HABITUDE, rendez-vous,
Des DE'GOUTS, & de leurs traverſes ;
On craint peu les effets conſtans,
Tous les jours, même à tous inſtans
Quelque nouveau trait s'y révele,
Qui préſente aux yeux éclairés
Une parure ſi nouvelle,
Qu'HABITUDE aux pas meſurés,
Aux DIVERSITE'S indocile,
N'y peut élire domicile.

Ah ! qu'à mes parodiques Vers
Des Graces ainſi variées,
Avec vos beautés mariées,
Auroient fourni de traits divers !
Ma voix par les Dieux entendue ;
Eut rempli leur ame éperdue,
De ces feux que l'on vit partir
De vos yeux, & que les Dieux même
Sont eux ſeuls, dignes de ſentir ;
Mais du Deſtin la loi ſuprême
De ces heureux cas m'a privé ;
Et je ſuis trop tôt arrivé,
Ou vous êtes trop tard venue :

Ma voix trop foible devenue,
Tels charmes ne peut plus chanter ;
Quelle que soit la violence
Du zéle qui peut m'exciter :
Ainſi, je dois me contenter
De les méditer en ſilence ;
Ne fais-je que les méditer !

EP

EPITRE X.

A MADAME DE S. SULPICE

Sur le même sujet.

VOus ne sçavez point chanter ;
Mais vous sçavez enchanter.
Et toutes choses pesées,
Et selon mon goût prisées :
L'un vaut l'autre pour le moins.
Je n'en veux d'autres témoins
Que cent Cœurs qui de vos chaînes
Aiment le poids & les peines.
Seconde raison, je vois
Que c'est rarement qu'on chante ;
Qu'ainsi, la douceur touchante
De la plus charmante voix,
Ne fait pas moisson fort ample,
Et fait de rares envois
Vers CYTHE'RE & vers son Temple ;
Au lieu que rians attraits
Par Graces insinuantes,

Et par douceurs séduisantes,
Sans cesse exercent leurs traits.
Voici ma troisiéme preuve.
Il est des cœurs à l'épreuve
De l'harmonie & du Chant;
Mais contre un regard touchant,
Un *Rien*, que grace soutienne,
En est-il aucun qui tienne?
Partant, sçavoir enchanter,
Vaut mieux que sçavoir chanter.

Mais, me direz-vous peut-être,
Pourquoi donc me présenter
Ce Recueil qui ne peut être
Qu'inutile entre mes mains?
A bien peu d'heureux humains
Le Ciel du tendre ramage
Donna l'aimable talent;
Et de ce don excellent
Venez-vous par cet hommage
Me reprocher le défaut.
Vous voilà donc offensée?
Mais est-ce en ce sens qu'il faut
Interpréter ma pensée.

Un GREC. J'en omets le nom:
(Car tout nom chez moi s'éface
Comme une froide Préface;)

C'étoit

C'étoit un GREC de renom.
Mourant, laiſſa pour partage
Par teſtament bien ſigné,
A ſon ami déſigné,
Ses enfans en héritage.
Sans biens, ſans l'en avertir;
Et par-là lui fit ſentir
La marque juſtifiante
D'une amitié confiante.

Mes Chanſons ſont mes enfans;
Et vous êtes mon amie.
Ils ſont ſans biens & ſans mie,
Qui les conduiſe piaffans
Dans une route affermie.
Point de ces traits réchauffans
Qui pénétrent juſqu'à l'ame,
Et dont le charme vainqueur
Dans l'eſprit & dans le cœur,
Porte la plus tendre flâme.
Par paternelle bonté,
Je veux les mettre en mains chéres;
Les vôtres par leurs enchéres
Sur toutes l'ont emporté.
J'eſpere qu'en leurs diſgraces
Vos regards les ſecourront,
Vos ſeuls reflêts ſuffiront
Pour leur ajouter des graces.

FABLE XII.

LES MURS.

DEux Murs étoient l'un à l'autre opposés ;
Et de façon en lumiére exposés ;
Qu'ils se prêtoient l'un à l'autre les teintes
Dont se trouvoient leurs surfaces empreintes ;
L'un d'un beau blanc seulement éclairci,
Et l'autre, orné de couleurs, de dorure.
Or, le Soleil tombant sur celui-ci,
Mur Blanc, soudain, en prenoit la parure ;
Et son orgueil le flattoit follement,
Que par lui-méme il eût cet ornement.
Vous l'eussiez vû, dans cette vaine idée ;
Avec effort sur ses pieds se dresser
Brocards piquans, comme par drue ondée
A son Voisin, sans relâche adresser.
Un Jour, sur tout, qu'une vive Lumiére
Sur lui tomboit, & que par conséquent,
Chez son Voisin, sa blancheur coutumiere
Alloit couleurs & dorure offusquant.

D'un

D'un ton moqueur, il lui dit : *Mon émule*
Que souffres-tu ? Comme te voilà fait !
Tu me parois aussi pâle & défait
Que le Plaideur qui voit son bien forfait ;
Par le défaut d'une simple Formule.
Ou, si tu veux, que la Dame d'ici,
Avant qu'elle ait suivant le bel usage
Enluminé de rouge son visage,
Et remplacé de ses dents l'éclairci.
L'autre répond. *L'or, l'azur, la sculpture ;*
D'aimables fleurs la riante peinture,
Ont toujours fait & font mon ornement ;
Et je ne sçai quel est le fondement
Du ton railleur qu'ici tu viens de prendre.
MUR BLANC replique : *Eh, daignes dont m'apprendre*
Où sont cet or, cet azur & ces fleurs :
Je n'apperçois que blafâtres couleurs.
Oses-tu bien me traiter de blafârre ?
Lui repartit en courroux MUR DORE.
Toi qui crépi d'un affadissant plâtre,
Et justement, comme il faut, décoré
Pour prendre place en une métairie ?
Sur ce discours MUR BLANC entre en furie ;
De part & d'autre, injures de voler.
Les MURS sont durs, & non pas insensibles,
Qu'on frape fort, on les voit s'ébranler.
Ces deux-ci donc au courroux accessibles,

Pour s'entrebatre étoient prêts d'écrouler.
Quand autre MUR, c'étoit un MUR antique;
Qui seul resté de l'ancien bâtiment,
Avoit jadis formé l'appartement
D'un vieux *Docteur*, disciple du *Portique*:
Et qui souvent, avoit touchant *l'Optique*,
Oüi discours qu'il avoit retenus:
Car on le sçait, MURS entendent, retiennent;
Même souvent: (& plusieurs en conviennent,)
Secrets, par eux publics sont devenus,
Langues ils ont moins sûres que les nôtres.
Or, ce MUR-là respecté des deux autres,
Leur dit, *amis, calmez votre fureur:*
Vos différends sont enfans de l'erreur;
Et s'il n'étoit point d'erreur dans le monde,
Il n'y seroit jamais de différend;
Mais, ici-bas, tout être est ignorant,
Comme tout être y porte un cœur immonde.
Dans ce débat bouillant & hazardeux,
Vous avez tort également tous deux,
Et trouveriez ce tort moins hideux,
Si, nettement ici de Catoptrique,
Et plus encor, si de la Dioptrique
Tours & détours je pouvois vous tracer;
Mais l'un, chez vous pourroit l'autre effacer:
Simples raisons iront mieux se placer,
Et s'arranger dans vos ames bouillantes.
L'Eclat de l'or, celui des Fleurs brillantes,

Dont

Dont l'un & l'autre ici vous vous vantez,
Ne ſont rien moins que réelles beautés.
Ce ſont enfans, ou jeux de la lumiére,
Qui badinant ſur les différens corps,
Y fait, depuis ſa naiſſance premiére
Tous ces divers, ces aimables accords.
De la beauté paſſagere & menteuſe;
De tout cela, rien ne nous appartient,
Qu'un corps maſſif à face raboteuſe,
Qui, la lumiere & tous ſes jeux ſoutient.
S'il vous en faut une preuve plus ample,
Je vous la donne en cet unique exemple.
Juſques aux Cieux détournez vos regards;
Conſiderez ces couleurs mariées,
A chaque inſtant changeantes, variées,
Diverſes, même, à différens égards;
D'où vient cela? de la façon diverſe
Dont le Rayon s'eſt d'un corps affranchi;
Et dont ce corps l'a rompu, réfléchi,
Et renvoyé vers notre œil qu'il traverſe.
On voit par-là, que tout n'eſt ſous les Cieux
Qu'illuſion, qu'apparences legéres,
Même, les mœurs aux dehors ſpécieux,
Sont des lueurs encor plus menſongéres.
Nous le ſçavons, nous qui dans ce réduit,
Voyons ſouvent de leur trompeur enduit
Dans le ſecret des ames déguindées.
Partant, Amis, *pour de vaines idées*

Ceſſez,

Ceſſez, ici, de vous tant conteſter :
De mon diſcours voici tout le Sommaire.
Lorſque l'on n'eſt riche que de chimére
Le plus ou moins, vaut-il le diſputer ?

A la Morale commune
Que ma Fable en ſoi contient ;
Je veux en joindre encor une
Que mon intérêt ſoutient.
Erreur, Fourbe circonflexe,
Vont tout le monde couvrant ;
Ici, rien n'eſt qu'apparent,
Et que lumiére reflexe.
Pourquoi ne feriez-vous pas
Tomber ſur mes Parodies,
Par ans nombreux refroidies,
Des rayons de vos appas ?
Dans ces rayons confondues
Leurs rides ſeroient perdues ;
Il eſt vrai que ce ſeroit
Une adroite tromperie,
Qui peut-être viſeroit
Juſques à la fourberie ;
Mais dans les tems précédens,
(Ces tems-ci ſont plus ſinceres.)
Les Dames, par fauſſes dents,
Faux cheveux, fards néceſſaires,
Ont tant corrigé des Ans

Les

Les dommages déplaiſans,
Que leur Art ſera l'excuſe
De l'Art que pour rajeunir
Ces Chants, vous m'allez fournir,
Si quelqu'un vous en accuſe.

N'eſt-il pas tems de finir
Cette ſérieuſe Epitre?
Mon amitié veut tenir
Encor ici ſon Chapitre,
Abrégons, en affichant
Que mon cœur par un penchant
Que hautement il avoue,
Vous doit, vous donne, & vous voue
Sans partage & ſans moitié,
La plus intime amitié.

EPITRE XI.

A MONSIEUR LE PRINCE DE CARIGNAN.

Sur le même sujet.

E Chansonnettes
Et de Sornettes
Vous régaler !
C'est mal l'entendre
Ce n'est aller,
Ni même, tendre
Au but, chez vous
Le rendez-vous
Du bien solide,
Comme l'Elide
L'étoit des Jeux
Que le fangeux,
Mais courageux
Bâtard D'ALCMENE,

Institua

Institua.
Mais mon domaine
Que ſitua
Parmi les nues
Les plus menues
Mon bon deſtin,
Pour fruit certain ;
Neme rapporte
Que tels brouillards
Par fois gaillards,
Qu'un ſouffle emporte.

Par le compas
De la Juſteſſe
Que VOTRE ALTESSE
Ne juge pas
Ces *Parodies*
De maints repas,
Filles hardies.
Ce ſont *Lampons*
Que je déterre,
Et de ma Terre,
Les ſeuls chapons.
J'ai des richeſſes
Aſſez, pourtant :
Non, pour DUCHESSES.
Gaigner comptant :
C'eſt trop d'affaire ;

Mais

Mais bien assez
Pour satisfaire
Nos besoins pressés.
Et pour vous faire
Toucher au doigt
La chose en somme,
Le Roi me doit
Très-grosse somme,
Qu'il me rendra
Quand il voudra.
Ainsi mon Coffre,
Grace à Dieu, m'offre
Biens suffisans
Et très-presens.

Mais qui s'attache
A tout cela,
C'est une tache
Que ce soin là :
Car il faut vivre
Le jour qu'on vit,
Et laisser suivre
Le jour qui suit,
Sans Prévoyance,
Sans soins aucuns.
C'est ma croyance
Et si quelqu'un
Ainsi ne pense,

Je

Je l'en dispense,
Et lui permets
De penser ; mais,
En récompense
Il doit aussi
Mon choix admettre ;
Et me permettre
D'agir ainsi.

Chose connue,
Ni convenue,
N'est la VERTU.
On en babille ;
Mais on l'habille
D'air bien tortu.
Enfin chaque homme
L'habille comme
Il est vétu.
Moi, je l'ajuste
A ma façon,
Et crois tout juste
Que la leçon
Que j'ai donnée ;
D'elle soit née.

L'homme craintif ;
Toujours captif
Des prévoyances

De

De l'avenir,
A ſes croyances
Veut s'en tenir.
Son cœur timide
Et ſoucieux,
Tient *l'intrepide*
L'Audacieux,
Pour vicieux.
Par AVARICE,
De tous Défauts,
Même du *faux*,
Mere & nourrice,
S'il eſt conduit,
Son cœur ſéduit,
En *bien* traduit
L'Or qui l'affame.
Il vantera,
Et donnera
L'*Avare* infâme
Pour vertueux.
Le *faſtueux*,
Le *tiranique*,
Le *fourbe* ou *fin*;
Le *faux*, *l'inique*;
Tout homme, enfin;
Rend à ſon vice
Même ſervice.

FABLE XII.

LE LION MOURANT.

DEs Animaux un redoutable Roi.
(C'eſt un LION que vous devez entendre.)
De ſes voiſins, de ſes ſujets l'effroi,
Touchoit au tems qu'en l'âge le plus tendre,
Comme aux vieux jours, tout mortel doit attendre.
Cela veut dire, à ſes derniers inſtans.

Un de ſes fils, reconnu dès-long-tems
Pour ſucceſſeur à cet immenſe Empire,
Il fit venir, & lui tint ce diſcours.
Tu vois, mon fils, qu'à peine je reſpire,
De mes travaux la mort finit le cours,
Dès ce moment en tes mains prend les rênes
De cet Empire, & mon autorité;
Mais pour les prendre avec la dignité
Qui convient ſeule aux grandeurs ſouveraines;
Fais qu'en tes mains ces rênes ſoient des fers.
Fers, toutefois, que régle la juſtice,
Et que jamais ton bras n'appeſantiſſe

Sur

Sur tes sujets, que pour besoins offerts.
Or. Ces besoins dans un puissant Monarque;
Jusqu'où vont-ils? jamais aucune marque,
Aucune loi n'en fixa les confins:
Le Prince seul en voit, selon ses fins
A quelque point la borne assujetie.
Même, ses goûts en font juste partie;
Et c'est aux biens, au sang de ses sujets,
De se soumettre à ce sort équitable.
Eh! qu'est-ce aussi, que des peuples abjets
Devant un Roi puissant & redoutable?
Ce sont fétus, qu'en un large valon
Pousse où lui plait le fougueux AQUILON.
Régle, mon fils, avec l'équité même,
L'intérieur de ce peuple qui t'aime,
Que l'ABONDANCE & la TRANQUILITE'
Soient avec lui, jamais ne l'abandonnent;
Et mon exemple, en tous climats cité,
T'apprend les soins auxquels elles se donnent.
La *Défiance* aux yeux toujours ouverts,
Doit observer tant de Sujets divers.
Ceux qui le plus s'empressent à nous plaire;
Sont bien souvent les plus séditieux;
Que son flambeau jusqu'en leurs cœurs t'éclaire.
Toujours la preuve est suffisamment claire
Contre celui qu'on croit ambitieux.
Quand de révolte il s'éleve un orage,
C'est celui-là qu'il faut avec courage

Sa-

Sacrifier à cette juſte loi
Que ſes amis, lui, toute ſa famille,
Dans ton charnier, ſoudain prennent emploi.
Par-là, de biens quelle ſource fourmille,
Sans batailler, ſans ſecours des impots,
Chez toi richeſſe, au peuple le repos.

Quant au dehors, ſois toujours équitable;
Pour tes voiſins, pacifique, traitable,
Tant que gardant les chemins les plus droits,
Leurs procedés n'enfreindront point tes droits;
Mais ſi l'un d'eux y donnoit quelque atteinte,
Sans *pour-parler*, des lâches le recours,
Soit de ſon ſang la terre auſſi-tôt teinte:
Combats, pourſuis, n'interromps point le cours
De tes exploits, qu'au Trône on ne t'admette,
Et qu'à tes loix ſon peuple ſe ſoumette.
De tout remords par conquête acquité,
Reçois ſes droits des mains de l'équité.
Ainſi, mon fils, Empire des NUMIDES,
Des ABISSINS, le riche & grand Pays,
Tous les Cantons que le NIL tient humides;
Par mes travaux ſe virent envahis.
L'ARABE un jour te donnera de même,
Juſte ſujet d'envahir ſes Etats.
Veille ſur lui; la vigilance extrême
Doit ſoutenir les droits des Potentats.
Mais ne croi pas cette Conquête aiſée,

Deſerts

Deſerts affreux, d'abord tu trouveras,
De Monts, enſuite une terre fraiſée,
Pays ſtérile, après, tu paſſeras;
Mais la valeur à la ſageſſe unie,
Surmonte tout. Leur exacte harmonie
Non ſeulement tous les beſoins prévoit;
A ces beſoins d'avance elle pourvoit:
Songe à te voir établi dans l'Aſie,
Par le Soleil pour ſon lever choiſie.
Quels champs, mon fils, ſont à ta gloire ouverts!
Tu vas trouver Rois & peuples divers,
Dignes objets de ta valeur guerriere.
Rinoceros, *Leopard*, *Elephant*,
Tigre, *Panthere*, à ton bras triomphant,
Ouvrent déja juſte & noble carriere.
Tombe ſur eux, briſe leurs protecteurs,
Comme arbres morts qu'un vent leger dépece;
Ce ſont tous Rois, mais Rois uſurpateurs
D'un droit acquis à notre ſeule eſpéce.
Leur place eſt dûe à qui peut l'occuper.
Pour droit, contr'eux reclame le ravage;
Comme un torrent va, cours les diſſiper
De l'*Heleſpont*, juſqu'au *Chinois* rivage.
Déja t'attend au bout de ce chemin,
Sainte EQUITE', pour inſcrire en ſes actes
Moins tes exploits que leurs cauſes exactes.

Ainſi finit ce Juſte prétendu.

Son

Son digne fils de même caractére,
Se crut auſſi d'une juſtice auſtére,
Ce qu'ils étoient, vous l'avez entendu.
Or. Ces Lions n'étoient pis que nous ſommes.
Et pourroit-on trouver parmi les hommes,
Ce juſte-là, dont la pure équité
Des paſſions n'ait au moins contracté
Quelque legere & trompeuſe teinture ?
Par tout on mêle, & ſon temperament,
Et des déſirs l'agréable impoſture,
Et telle croira dans quelque conjoncture
Suivre les loix du plus ſaint mouvement,
Qui, s'il s'obſerve, eſt conduit ſeulement
Par le penchant de perverſe nature.
A ce penchant dont on eſt combatu,
On donne, on joint le ſurnom de Vertu.
Eh, qui nous tient dans cette erreur extrême;
N'y ſçauroit-il être remedié ?
C'eſt de n'avoir jamais étudié,
Ni la vertu, moins encore nous-mêmes.

Or finiſſons,
Pour des Chanſons
Séches, morales,
C'eſt trop prêcher;
Et trop lâcher

Loix doctorales.

Me convient-il ?
Moi du gentil,
Du doux, du tendre
Simple amateur,
De même prétendre
Moral Auteur ?
Mais bien malade
Depuis long-tems,
Conte, *balade*,
Mes passe-tems
Ailleurs se donnent,
Et m'abandonnent
Au *sérieux*.
Seul curieux
De l'amertume,

C'est la coutume,
L'homme éventé,
Dans la santé
Fait de l'impie,
Blâme, combat
Toute œuvre pie.
Aucun ebat,
Ne desavoue
Et se dévoue
Même au Sabath ;
Mais d'avanture,

Si la torture
D'un mal l'abbat,
S'il perd le ſomme ;
Sur ſon grabat,
Il parle comme
Le plus ſaint homme.

EPITRE XII.

A MONSIEUR LE CHEVALIER DE**.

J A long-tems a que je vous cherche ici ;
Sans qu'en ayez ne cure ne ſouci,
Beau CHEVALIER, par mainte cruelle
A vû ſon cœur tendrement adouci ;
Si faut-il bien que certaine querelle
Qui tant de fois nous mit armes en main,
Soit entre nous vuidée avant demain.
Or. Comme auriez pû perdre la mémoire
Du cas qui tant a ſçû nous deſunir,
En peu de mots retraçons-en l'hiſtoire.

Il vous ſouvient, ou doit vous ſouvenir
Que l'an paſſé, par facheuſe avanture,
Dont point ici ne ferai la peinture,
A *S. Malo* nous trouvâmes tous deux.
Là, de deux ſœurs devînmes amoureux ;
Vous de l'aînée & moi de la cadette,
Couple charmante, à la treſſe brunette ;

Teiz

Tein brun, auſſi; mais vermeil, gracieux;
C'eſt la couleur qu'AMOUR aime le mieux:
Car quand il veut briller dans une fête,
Ou s'aſſervir quelque cœur orgueilleux,
De cheveux bruns il vous orne ſa tête;
Puis, le voilà certain de ſa conquête.
Quoi qu'il en ſoit, de ces aimables Sœurs,
Fûmes Amans, quoiqu'à different titre:
Car bien ai ſçû qu'AMOUR plein de douceurs
Vous fit ſouvent lire certain chapitre
Qu'en ſon école on nomme, *des faveurs*:
A moi, jamais, que celui des *rigueurs*;
Mais ce n'eſt-là le point de la querelle.
Injuſtement, me ſoutintes cent fois
Que celle-là dont vous ſuiviez les loix,
Plus que la mienne étoit charmante & belle:
Plus belle; ô ciel! pouvez-vous le penſer?
Et ſans remords pouvez-vous prononcer
Un tel propos? *voire* propos blaſphême,;
Non: quand VENUS, les GRACES, l'AMOUR même,
Raſſembleroient leurs plus rares tréſors
Pour en former eſprit gent & beau corps;
Rien ne feroient d'égal à ce que j'aime.
Je le ſoutiens. Adonc, ſans differer,
Venez ici combattre, ou réparer
L'injure faite à la Maîtreſſe notre.
Brave ſoyez autant qu'il vous plaira;
Il ne m'en chault: brave ſuis comme un autre.

Dans un champ clos le combat se fera ;
Je l'ai choisi. *La Galere* on le nomme.
A ce combat BACCHUS présidera,
Lances & Dards* ROUSSEAU nous fournira.
Là, nous verrons si tant êtes preux-homme.
Chacun de nous, sans faute, s'y rendra,
Quand dans les flots PHOEBUS se couchera.
Quant aux seconds, le choix je vous en laisse ;
Aucun n'en ai, fors ma verte proueſſe :
Mais ce second pas ne me quittera.
Accourez donc avec prompte viteſſe ;
Et par avance entonnez *Libera*.

* *Hôte de la Galére.*

EPITRE XIII.

A MONSIEUR LE DUC D'AUMONT. 1706.

A long-tems a qu'à *Paris* ſuis giſſant.
Giſſant, vous dis, & ne le dis ſans cauſe :
Car tant piteux eſt mon état préſent,
Qu'un mort & moi ſont preſque même choſe,
Oreilles ai, pas ne diſtingue un ſon,
Mon œil à peine aperçoit la lumiere ;
Enfin, mes ſens, d'un foible nourriſſon
Ont tous repris l'impuiſſance premiere.
Quant à l'eſprit, il eſt plus que le corps
Envelopé dans d'épaiſſes ténébres :
Plus n'eſt rempli que de penſers funébres ;
Adieu vous dis, *Vers*, *Chanſons*, *doux accords*.
Adieu vous dis, *Tendre*, *amoureuſe flâme*,
Adieu vous dis, *Repas* délicieux,
Où tant de fois, lors qu'étois ſoucieux,
Triſte & chagrin : ai vû du haut des Cieux

PAIX & GAIETE' deſcendre dans mon ame.
Adieu vous dis enfin, *mes chers plaiſirs :*
Je quitte tout, juſques à vos deſirs.

Vain, que je ſuis ! que dis-je ? je vous quitte ?
C'eſt vous, cruels, c'eſt vous qui me quittez ;
Malgré le poids de mes infirmités,
Je vous pourſuis, de loin je vous invite
A ranimer cette ame qu'évitez.

Mais vainement, & cette voix tremblante
Qui vous appelle avec un ton plaintif,
Cette démarche & foible, & chancelante,
Dont je pourſuis votre troupe volante,
Hâtent l'effor de ſon vol fugitif.
Telle, à peu près, eſt cette vieille Fée
Que nous voyons, jeunement atiffée,
Tâcher encore d'attirer quelque Amant,
Pour le charmer, lui mettre en étalage,
Tantôt un bras maigre & rongé par l'âge,
Tantôt un ſein étayé vainement.
Avec ſoigneuſe & pénible induſtrie,
Pouſſer dehors une lévre flétrie
Que le défaut de ſoutien & de dents,
Laiſſe toujours retomber en dedans.
Lui faire voir d'autres choſes, peut-être,
Dont, Dieu me gard de faire le portrait :
Quelque leger, quelque fin qu'il pût être,
Trop ſuis certain, SEIGNEUR, qu'au premier trait,
De tant hideuſe & tant orde ſtructure,

Iriez

Triez vômir le Peintre & la Peinture.
Nous la voyons, enfin, se travailler,
Et piéce à piéce ainsi se détailler
Devant l'objet que son desir dévore;
Mais sans succès, & d'autant plus encore;
De cet objet remporter les mépris,
Que plus de soins pour lui plaire elle a pris.
Mais revenons à ma thése premiere;
D'où trop m'ont fait écarter mes désirs:
Au triste aspect de mes défunts plaisirs,
De mon esprit éteinte est la lumiére,
Et jusqu'à lui mes maux cruels portés,
Ont assoupi toutes ses facultés.
Ores, pourtant, dans cette nuit obscure
Le Ciel me donne un leger éclairci;
En profiter est ma premiere cure,
Pour vous marquer, SEIGNEUR, que jusqu'ici,
En sa plus noble & plus belle partie,
Mon ame s'est de ce mal garantie:
Et c'est en celle où vous êtes placé,
Que dans ce Ciel qui devient votre empire,
Nuage aucun n'est encore passé.
Que le respect à vos pieds y respire,
Non, celui-là que le haut rang inspire,
Respect esclave & digne de pitié;
Mais un respect libre, sincere, tendre,
Et que bien mieux, je vous ferois entendre
Sous le saint nom de *la douce amitié*,

Si parmi nous un uſage barbare
Qu'autoriſa l'*Urbanité* bizare.
Pour diſtinguer les hommes & leurs rangs ;
N'avoit proſcrit ce terme envers les Grands.

EPITRE XIV.

A MONSIEUR...

SI demain, jour qui se nomme
Dans l'almanach, *le Lundi*,
Vous vouliez vers le midi,
Bien rafraîchi par le somme
Chez moi passer un instant,
En vous je trouverois l'Homme
Qu'un certain fou * (que pourtant
Comme sage l'on renomme,)
Lanterne en plein jour portant,
Dans *Corinthe* chercha tant;
Et je pourrois vous y faire
Le bref récit d'une affaire
Dont le cas m'est important.
Mais pour ne pas vous surprendre
(Car surprise est trahison)
Je crois devoir vous apprendre
Que dans ma triste Maison
L'Ennui sans cesse réside,
Que partant il y préside,
Et que pour cette raison,

* *Diogène.*

L'inſtant que je vous demande
Et que je vous recommande
De vouloir bien me donner,
Vous paroîtra vous mener
Juſqu'au tems où la chandelle
Prend la place du Soleil,
Et trompant, ſéduiſant l'œil
Par ſa lumiere infidelle,
Lui repréſente tel tein,
Des couleurs dont le matin
Brillent le *Lys* & la *Roſe*,
Que de ſes larmes arroſe
L'Aurore au blondin ſourci;
Qui par le jour éclairci,
N'offre dans ſon étalage,
Qu'un dégoûtant aſſemblage
Du pavot, & du ſouci.
Il faut, en bonne juſtice,
Qu'encor je vous avertiſſe
Que dans ce leger moment,
Cet ennui, mon fâcheux Hôte,
Vous remplira tellement,
Par ſa langueur qui nous ôte
Et mémoire & ſentiment,
Que vous croirez bonnement,
Et méme feriez ſerment,
Par le Fleuve inévitable,
A tout ce qui voit le jour,

D'avoir

D'avoir pendant ce séjour
Chez moi tenu longue table.
Toutefois ne laissez pas
D'adresser chez moi vos pas ;
A cette heure, où la journée
Voit sa moitié terminée :
Le Repas que vous perdrez ;
En me rendant cet office,
Est un petit sacrifice,
Dont lorsque vous le voudrez,
La revanche vous prendrez
Sans user d'autre artifice
Que de me donner chez vous,
A même heure un rendez-vous ;
Car sans crainte de médire,
Je puis, entre-nous vous dire,
Que cet ennui rempliſſant,
Dans votre maison se trouve
Tel qu'en la mienne on l'éprouve ;
Même, encor, plus nourrissant.
S'il vous en faut une preuve,
Par quelque nouvelle épreuve,
Exprès j'irai volontiers
La faire dans vos quartiers,
Et je veux bien m'y soumettre ;
Mais je fais réflexion
Qu'à profit nous pourrions mettre
Ce don de repletion
Que l'ENNUI qui nous traverse, Chez

Chez nous à pleines mains verſe.
Nous viſitans tour à-tour,
Nous pourrions fort bien, je penſe,
(Et nous n'en maigririons pas)
Par jour, au moins d'un repas
Nous épargner la dépenſe.
Bon Dieu! ſur ce fondement;
Et ſur cette œconomie,
Que je vois ſolidement
Notre fortune établie!
Ce qui peut m'embarraſſer;
C'eſt l'uſage des richeſſes
Que nous allons amaſſer.
Pour vous, les *ſaffres Ducheſſes*
Dont vous êtes entiché,
Le *Jeu*, votre ancien péché,
Gouffre encor plus redoutable;
Les *Equipages*, la *Table*,
Raviront en peu de nuits
Le fruit de tous nos ennuis.
Moi, qui borne mon envie
Aux innocentes douceurs
D'une obſcure & ſimple vie;
Moi, qui des malins cenſeurs;
Plus, encor, des encenſeurs,
Fuis la déteſtable adreſſe,
Moi, qui ſur l'égalité
D'une ame d'elle maîtreſſe,
Fonde ma félicité,
Qu'une *Table* ſomptueuſe, Qu'un

Qu'un magnifique *Palais*,
Que la ſuite faſtueuſe
D'un grand nombre de Valets,
Tiendroit plus en eſclavage,
Qu'une ſcrupuleuſe loi
Ne tient un bigot ſauvage;
Je medite un autre emploi,
Et plus conforme à mon âge,
Des biens, dont va ce ménage
Nous mettre en poſſeſſion.
Et c'eſt l'acquiſition
D'une Maiſon de Campagne,
De mes Châteaux en Eſpagne,
L'ordinaire fiction.
D'une Maiſon, non pas telle
Que pour la honte immortelle
Du préſent ſiécle d'acier,
Le ſuperbe Financier
Chaque jour en fait détruire,
Pour de nouveau les conſtruire:
Palais brillans, précieux,
Dont le faîte audacieux,
Que du peuple qui lamente
Le ſang innocent cimente,
Semble s'élever aux cieux
Pour y hâter leur juſtice,
Et pour ſûrement guider
Leur courroux, où ſans tarder

Il faut qu'il s'appésantisse....

Mais je vais m'abandonner
A de folles rêveries!
Un homme peut-il donner
Dans telles bizarreries?

De l'humain aveuglement
Ce sont erreurs ordinaires:
Pour des biens imaginaires,
Il néglige follement
Ceux qu'il a réellement.

Demain à l'heure marquée
Prenez chez moi votre cours,
Nous poursuivrons le discours
Sur cette erreur critiquée.

Peut-être aussi, que tous deux,
Oubliant cette Critique,
Après avoir sans pratique
Parlé d'un ton hazardeux,
De *guerre* & de *politique*,
De concert nous reprendrons
La douce erreur de mon songe;
Et plus loin nous étendrons
Les charmes de ce mensonge.

Si la sagesse ne tend
Qu'à rendre l'homme content;
Dans le fonds, que nous importe;
Que l'objet qui nous transporte

A cet état désiré,
Soit réel ou figuré ?
Pourvû que ce qu'il apporte,
Soit par nous considéré
Comme un bonheur assuré.
C'est notre goût seul qui crée
En nous, notre vrai bonheur,
Richesses, *Titres d'honneur*,
Si tout cela ne récrée
Son possesseur obsédé,
Et s'il n'en est possédé,
C'est en vain qu'il les possède :
Ainsi je ne rougis pas
De la fabuleuse idée
Dont mon ame possédée
Vient de goûter les appas.
J'ai tiré cet avantage
De mon projet vaporeux,
Qu'il a sçû me rendre heureux !
Que me faut-il davantage ?
Je vais plus loin : j'aime mieux,
(Prends ici ta part, ma *Muse*,)
Un mal réel qui m'amuse,
Qu'un bien réel, ennuyeux.

EPITRE XV.

Pour Monsieur l'Abbé de Gouvernet.

A MONSIEUR LE CARDINAL DE NOAILLES.

En envoyant à SON EMINENCE *une Necessaire pour Chocolat.*

N'A pas long-tems qu'en votre Diocèse
Par maints Curés *Synode* fut tenu :
Or devinez (je vous le donne en seize)
De ce Congrés le sujet ingénu;
C'est de pourvoir de leur propre finance,
Aux besoins de VOTRE EMINENCE.

Le PRESIDENT du Concile Rural
Leur fit d'abord éloge pastoral,
Description de vos vertus menues ;
Comme diriez, *mœurs* toujours soutenues
D'onction sainte, & tendre charité,
Savoir profond, profonde *humilité*,

Sur

Sur les devoirs du Sacré Miniſtére,
Sur les troupeaux qui vous furent commis,
Sur le dépôt entre vos mains remis,
Soins vigilans, *fermeté* ſalutaire.
Puis, il parla de la *tranquillité*,
De cette douce & ſage *égalité*
Qui régne en vous, même quand la tempête
Avec fureur gronde ſur votre tête.
Il fit, enfin, diſcours longs, rebattus
De cas pareils, & vulgaires vertus,
Qu'il prétendoit qu'euſſiez ſeul en partage;
Le bon Curé n'en ſçavoit davantage.
Puis il leur dit, *mes fréres, mes amis,*
Ce ſaint PRE'LAT *à qui ſommes ſoumis,*
Tint de tout tems de lui ſi peu de compte,
Que le verrons de tout manquer un jour:
Vous ſouvient-il, dans le dernier ſéjour
Qu'il fit ici, (je le dis avec honte)
De ce taſſon à vernis écrouté,
Reſte piteux d'une taſſe craſſeuſe,
En quoi humoit cette liqueur mouſſeuſe
Que les matins il prend pour ſa ſanté?
Pour lui fournir un ſemblable utencile;
Mais plus honnête, & de tranſport facile,
Cotizons-nous; enſuite par nos ſoins,
Nous pourvoirons à ſes autres beſoins.
Ces mots finis, tire de ſa bougette.
Quatre teſtons, & dans un plat les jette;

Qui

Qui sur la table, exprès étoit placé.
Par son discours chacun d'eux agacé,
Qui plus, qui moins, imita son exemple;
Si, que recette, & recette assés ample
Fit l'Orateur: car furent à l'instant
Ensemble mis, trente-sept francs, & tant.
Bref. Cette somme en une *necessaire*,
Fut convertie, & moi par eux choisi,
Pour vous en faire un hommage sincére.
Si, volontiers, ai cet emploi choisi,
Pas n'en doutez: car zéle plus rapide,
Ardeur plus grande ai pour vos intérêts,
Qu'aux jours d'été, chassé dans les forêts
N'en a le Cerf pour eau fraîche & Lympide.
Je vais plus loin; & si dans quelque cas,
Pour briller mieux, faire plus de fracas,
Besoin aviez que vous fisse largesse,
De *dignités*, *biens*, *savoir & sagesse*,
De *taille* même avec vous troquerois,
Et nul retour, pour ce, n'exigerois.

EPITRE XIV.

A S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLEANS, REGENT, 1720.

VOus n'avez pas le tems d'entendre
Les plus juſtes remercimens.
Alix aux yeux doux, au cœur tendre,
Etoit ainſi pour ſes Amans.
Pour des Femmes moins affairées,
Diſoit-elle aux beaux diſcoureurs;
Gardez ces phraſes meſurées,
De l'ennui vrais avant-coureurs.
Ne croyez pas qu'il me ſoucie
Qu'on reconnoiſſe mes bienfaits:
Moi-même, je m'en remercie
Dans le moment que je les fais.
Depuis ſa naiſſance premiere
Le Soleil répand ſa lumiere.
L'a-t'on jamais vû s'arrêter
Dans ſa courſe, pour écouter

Le

Les Graces que lui rend sans ceſſe
Tout l'univers qu'il rend heureux ;
Comme à lui, du lôs doucereux
Il ne me chaut : bonne Princeſſe,
Rendre mon empire étendu,
Ne ſuffit pour me ſatisfaire :
Le rendre heureux, c'eſt mon affaire ;
Et je compte pour moi perdu
Tout le bien que je ne puis faire.

Mais laiſſons la comparaiſon :
Auſſi-bien, critique raiſon
N'en trouve jamais d'aſſez juſte :
Reprenons mon premier objet.

Bienfaits reçûs, ſont le ſujet
Sur lequel il faut que j'ajuſte
Compliment proportionné,
Et par-deſſus cela, tourné
Suivant votre délicateſſe,
Suivant le gout de VOTRE ALTESSE ;
Et voilà purement un point
Qu'ici je n'entreprendrai point :

Suivant cette loi rigoureuſe,
Je n'ébauche ni ne polis ;
J'entreprendrois plûtôt d'ALIX
L'œuvre pénible & généreuſe.

Ainſi,

Ainſi, PRINCE, ce compliment
Sera ſelon mon impuiſſance.
Sincerité, reconnoiſſance,
Ornement, pourtant, peu vulgaire;
Et que vous ne trouverez guére
Parmi les diſcours éloquens,
De ceux qui tous les appendent
Dans vos Temples leurs vœux clinquans;
Et ſur qui vos bienfaits fréquens
A pleine largeſſe s'épendent :
Car entre nous, l'auguſte rang
Que vous tenez, ſoit par le ſang,
Soit par talens que la nature
En vous ſe plut à modeler,
N'eſt, (& n'allez pas réveler
Cette trop ſincére peinture)
N'eſt, dis-je, à proprement parler,
D'ingrats qu'une manufacture.

EPITRE XVII.

A MADAME DE S^T. SULPICE.

POur excuſer mon long ſilence,
Ne croyez pas qu'ici par la honte excité,
Je faſſe aucune violence
A ma chere ſincérité.
De tout mon tort devant vous je m'acuſe,
Je le connois, je l'avoue, & pourquoi
Lui chercherois je quelque excuſe,
Puiſqu'il n'a fait de tort qu'à moi?

De ſoi même chacun diſpoſe
Pour ſe faire le mal qu'il veut;
Quant au bien, c'eſt toute autre choſe;
On ne ſe fait que celui que l'on peut;
Et ſi l'on ſe faiſoit celui que l'on deſire,
Que penſez-vous que je ferois?
Dans cet inſtant, au lieu de vous écrire;
Auprès de vous je volerois.

Là tendrement j'exprimerois
Ce que pour vous ressent mon ame,
Puis votre main je baiserois,
Puis vos genoux j'embrasserois.
Puis, enfin ... eh, que sçai-je, où guidé par ma flâme!
De fil en aiguille j'irois,
Car dans cet avenir plus obscur que tout autre,
Aucun ne sçauroit lire, & cela dépendroit
De cent caprices dont le vôtre
La premiere place tiendroit.

CONTE.

LE FLUX ET LE REFLUX.

DAns un de ces beaux jours de la saison nouvelle,
L'Ocean, parcourant sur son char élevé,
De ses flots l'empire rebelle,
Vit la Terre riante & belle,
Et dans l'instant se sentit captivé
Par ces traits dont chez vous, nul ne s'est préservé.
Et dont le plus perçant, pour moi, fut reservé.

Filer bien la galanterie,
Selon l'exacte théorie
Des Romanciers, n'étoit pas le talent
De ce Dieu terrible & farouche.
Il aimoit, il le dit; à peine de sa bouche
Cet aveu fut parti, que tout étincelant
Il agit, comme si la Déesse empressée
Eût à ses feux tendrement répondu.
Qui se fût jamais attendu
A voir Déesse ainsi grossiérement traitée?
Jugez, aussi, quel bruit elle fit, & combien
D'un procedé si peu digne des gens de bien,

Elle

Elle se montra courroucée.
Rebuts, mépris, vinrent à son secours,
Rebuts, mépris, qu'en paix, ni qu'en silence;
Le Dieu n'essuya pas; mais poursuivant son cours,
A ses transports grossiers il joint la violence:
Ses flots élevés jusqu'aux Cieux,
Forment des monts audacieux,
Dont il semble vouloir couvrir toute la Terre.
Et pour s'insinuer par quelqu'un de ses bords,
Contr'eux redoublant ses efforts,
De tous côtés il leur livre la guerre.
Contr'eux, à pas précipités,
Il pousse ses flots irrités,
Puis en lui-même il les rameine;
Pour, de nouveau donner des assauts superflus;
Et notez, que c'est-là l'origine certaine
De ce grand Mouvement qui sans cesse promeine
L'Ocean, sous le nom de *Flux* & de *Reflux*.

Ce mouvement, d'abord eut, comme je l'explique;
Pour cause l'amour véhément
Du Maître de cet elément;
Depuis, il s'est par politique,
Et pour cacher sa galante pratique
Aux jaloux Habitans du céléste séjour,
Continué jusqu'à ce jour.
La Terre, cependant, quoi qu'ainsi menacée,
Ne paroissoit de rien embaraſſée,

A tant d'assauts, à tant d'efforts,
Elle opposoit toujours des obstacles plus forts.
Ici, Digues sont redoublées,
Là, Dunes sont amoncelées;
Mais on ne songe point à tout,
Ou, pour mieux dire, à tout on ne sçauroit suffire:
Tandis qu'elle parcourt de l'un à l'autre bout,
Tandis qu'elle défend les hauts de son Empire,
Et qu'elle y donne tous ses soins,
Les bas sont négligés, une route secrette
Mal gardée, ouvre au Dieu qui sans cesse furette,
De ses dehors tous les coins ou recoins,
Un chemin qui tout droit le meine
Au centre des Etats de sa belle Inhumaine.

Je ne vous dirai point ce qui lors se passa,
Quels cris d'abord, la Déesse poussa,
Quels regards sur le Dieu sa colere lança.
Combien elle se tremoussa
Quand cet Amant transporté l'embrassa;
Remarquez, seulement, que par-là commença,
Le premier *tremblement* qui la Terre berça,
Que même, en quelques lieux elle se crevassa
Et des torrens de feux par ces gouffres poussa,
Etincelles de ceux qu'elle même amorça
Dans le cœur de ce Dieu qui tant ce courrouça.
Je ne décrirai point les pleurs qu'elle versa,

Com-

Combien peu s'en embarraſſa
L'ennemi, qui toujours ſes troupes avança.
Comment, enfin, ſa voix tout-à-coup s'éclipſa;
Comment les yeux elle baiſſa,
Puis, ſur eux, une main plaça;
Et de gémir tant ſe laſſa,
Qu'à ſon tour, elle l'agaça;
Le minauda, le grimaça;
Et de l'aimer toujours, le ſerment prononça.

Je ne vous dirai point, comment dès-lors en çà,
De tous les ſoûterrains, maître elle le laiſſa.
Où, rapidement s'élança
Le Dieu du moite Empire, & tant & tant perça,
Que juſqu'à la ſurface une part ſe gliſſa,
D'où, par des lits divers que ſon courant traça,
Juſqu'à l'Ocean, libre elle repaſſa;
En ſorte que le Dieu ſi bien ſe ſurpaſſa,
Si bien en offençant, l'offence il effaça,
Que même on l'en récompenſa.
Puiſque depuis ce jour où tout débat ceſſa,
La Terre, ſous ſes loix, comme l'Onde paſſa.

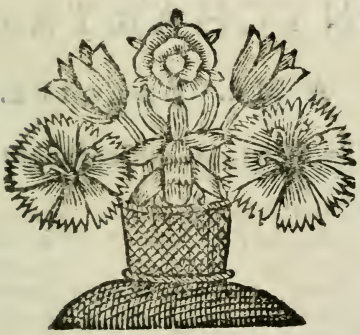
De tout ce miſtére ſuprême,
Je ne ſçaurois, ſans me rendre anathême
Du ſacré Mont, rien de plus expoſer:
Car des ſecrets qu'Apollon, même,
M'a révelés, pour me deſabuſer
Des erreurs du commun ſiſtême,

Sur ce qui peut si constamment causer
Le FLUX, & le REFLUX, les *tremblemens de Terre*,
Ces feux que dans son sein ce vaste Globe enferre,
Et qu'on voit certains Monts vomir,
Ces Fleuves, ces Ruisseaux, dont les rives fleuries
Invite les Amans aux tendres rêveries,
Les indifférens à dormir;
Ces secrets, dont chacun peut sentir l'importance,
Ne doivent être, avec toute leur circonstance,
Communiqués, découverts, si ce n'est
A ceux, dont APOLLON connoît
L'Amour de ses talens: joint avec la constance;
Mais reprenons le fil de mon premier Discours,
Dont le récit de cette Histoire
A trop long-tems interrompu le cours.

J'en suis resté, si j'ai bonne mémoire,
Au caprice, qu'on peut nommer également
L'Auteur des biens & des maux d'un Amant;
Et sur cela j'allois vous dire
Que si le vôtre en voulant m'interdire
L'entrée de vos Etats, y prenoit le parti
Que contre l'OCEAN prit autrefois la TERRE,
Quoique d'âge, avec vous assés mal assorti,
Quoique foible, & très-mal bâti,
Je ne laisserois pas de vaincre en cette Guerre;
Mais je ne songe pas, en vous parlant ainsi,
Que votre Epoux doit lire tout ceci.

Que

Que dira-t'il d'y voir à découvert mon ame ?
Que dira-t'il d'y voir ſon Ami n'exprimer
Pour vous que des tranſports d'une amoureuſe flâme ?
Pourquoi, toutefois, m'allarmer.
Ma tendreſſe pour vous lui doit être connue ;
Il ſcait bien que je vous ai vûe
Il ſçait que je dois vous aimer.



LETTRE

DE MONSIEUR LE COMTE DE PONTCHARTRAIN,

A Mr. VERGIER.

De Versailles, le 11 Septembre 1694.

S'IL m'étoit aussi facile de trouver le tems de vous écrire, qu'il vous est aisé de faire de bons Vers, vous auriez déja reçu plusieurs de mes Lettres, pour vous marquer combien j'ai été charmé de tout ce que vous m'avez envoyé. Ce que je trouve de beau en vous, c'est que vous ne regardez le talent de la Poësie que comme un amusement d'esprit, & que vous ne l'employez que pour votre plaisir, & pour celui de vos amis.

J'ai entendu chanter avec plaisir à Brest votre Chanson, Dans nos Vaisseaux, &c. *On dit que vous l'avez faite impromptu. Si vous pouviez à votre loisir changer quelque chose au second Couplet, la Chanson seroit*

ſeroit dans ſa perfection. Vous voyez comme je vous dis librement mon ſentiment ; mais ſuivant le paſſage que vous m'avez cité :

Hanc veniam petimuſque, damuſque viciſſim.

Je vous prie de me faire part de tout ce que votre Génie vous produira de beau & de bon, vous devez être perſuadé que j'y prendrai toujours beaucoup de plaiſir, & que je ſuis à vous,

PONTCHARTRAIN.

LETTRE

De Monsieur le Duc D'AUMONT, à Mr. VERGIER.

A Paris, ce 8 Décembre 1712.

C'EST *en vérité, Monsieur; mériter bien peu les Eloges que vous m'avez donnés dans votre belle Epître, que d'être encore à l'heure qu'il est à vous en remercier. Il est vrai que je n'ai presque été occupé qu'à en faire les honneurs à la Cour & à la Ville. J'ai été séduit par des louanges exprimées si finement, & j'ai crû que je valois un peu plus que je n'avois pensé jusqu'ici. Vos louanges n'ont garde d'être en pure perte: On regarde comme de sages Conseils, & des Instructions utiles, celles dont on ose se flater d'être digne. Il faut avouer que personne n'est plus capable que vous d'égayer les Mistéres de la Morale. Le Conte du Pasteur en est une preuve sensible. Ce mêlange de choses sérieuses & enjouées, a partagé tout le monde: Les uns ont voulu détacher le Conte, & les autres l'ont regardé comme un effet de l'Art, dans le tissu & le cours des louanges & des vérités qui entre dans votre Lettre, pour pouvoir corriger l'un par l'autre. Je vous avoue que je suis un peu blessé de vous voir balancer à croire que j'aye en main l'Argument du Curé. Je sçai bien que c'est une bénédiction qui tombe rarement sur des profanes; quoi qu'il en soit, Monsieur, & quoique vous*

me

me menagiez bien peu en me donnant des qualités que je n'ai point, je ne puis m'empêcher de vous dire que je n'ai rien vû encore de si aimable & de si gracieux que l'ouvrage que vous m'adressez. La diction en est noble & pure, & tous les traits délicats. L'humeur même du Poëte s'y manifeste, & on sçait à quoi s'en tenir sur ses sentimens & sur ses allures; mais le tout ensemble donne l'idée d'un Homme aimable, & tel qu'on le désire pour l'agrément de la vie, & l'édification de la Societé. Adieu, Monsieur, *continuez à m'aimer, & soyez persuadé que personne ne vous est plus tendrement devoué que moi.*

LE DUC D'AUMONT.

LETTRE

DE MONSIEUR LE DUC DE NOAILLES

A MONSIEUR VERGIER.

Au ſujet de l'Epître précédente.

A Paris, ce 6. Mars 1717.

VOus auriez grand tort, MONSIEUR, *de retenir des ſentimens pour leſquels vous êtes ſûr de trouver toujours en moi tout l'accueil que vous pouvez déſirer, quand même ils ſeroient dépourvûs de ces agrémens dont votre Muſe ſçait les orner. Vous pouvez juger par-là du plaiſir que m'a fait la piéce que vous m'avez envoyée, où le cœur & l'eſprit paroiſſent ſe diſputer l'avantage. J'en atteſte le Berger & la Bergére que vous avez mis de la partie, & dont* la Fontaine *n'auroit pas mieux conté l'avanture. Je puis vous aſſurer que l'indiſcretion de leurs feux ne m'a point bleſſé, & je vous exborte à don-*

donner l'essor aux vôtres (j'entens ceux de l'esprit) avec la meme liberté. Je vous prie de croire qu'ils seront aussi-bien reçûs, & que je serai toujours fort aise d'avoir des occasions de vous assurer de toute l'estime avec laquelle je suis, Monsieur, très-véritablement, & parfaitement à vous.

LE DUC DE NOAILLES.

EPI-

EPITRE XVIII.

A MONSIEUR

GROUT,

Procureur du ROI, en l'Amirauté de ST. MALO, *en lui envoyant un Sermon prêché en Catalan dans une Ville de Catalogne, par un Capucin.*

L'Ecrit que vous m'avez remis,
Ainsi que je vous l'ai promis,
Exactement je vous renvoye.
J'ouïsse un jour ce pieux Sermon;
Du Ciel vous découvrant la voie,
Vous détourner de celle du démon.

Mais je dois dans cette occurence
Vous avertir, que si ces saints avis
Ne sont par vous avec ardeur suivis;
La très-béate révérence

Des

Des *Cucufats* * & des *Jouite de Vic*, **
Des *Théodates* & des *Héliotropes* †

Tous séraphiques Misantropes,
Auteurs de cet Ecrit public,
Empoignant barbe respectable:
(Car de leur ire c'est le tic,)
Contre vous au jour redoutable,
Jour où tout sera *ric-à-ric*
Pesé par un Juge équitable,
S'éléveront plus haut que le Mont *Pic*;
Vous rendant devant Dieu coupable
De la semence profitable,
Que vous aurez changée en arsenic.

La très-dévote *Saint Sulpice* ***
Pour éviter le précipice
Qu'elle voit ouvert sous ses pas,
A gravé de ce saint grimoire
Les documens dans sa mémoire,
Et veut que jusques au trépas
JOUITE DE VIC, soit son guide fidelle.
En vain l'AMOUR voltigeant autour d'elle
Lui fait montre de ses appas;

* *Le R. P. Cucufat, Traducteur du Sermon.*
** *Jouite de Vic, Auteur du Sermon.*
† *Théodat & Héliotrope, Approbateurs du Sermon.*
*** *Madame de S. Sulpice.*

Son cœur ne s'en ébranle pas ;
Et l'on ne ſçait ſi l'AMOUR même ;
Loin de la ſoumettre à ſes traits,
Guidé par le pouvoir ſuprême
De ſa vertu, de ſes attraits,
N'ira point prendre la Pelade
Dans quelque hoſpice Franciſquain ;
Et du ſimple FRERE PALLADE *
Endoſſer l'humble Caſaquin.
Ah ! ſi ce cas fatal arrive,
Filles & Femmes, quelle rive ;
Quel deſert aſſés écarté
Mettront vos cœurs en ſûreté !
Fuyez, que rien ne vous retienne ;
Sauvez par-là votre Vertu ;
Il n'en eſt point qui ſe ſoutienne
Contre AMOUR d'un froc revétu.
Les trois GRACES, qu'en cette Ville
L'on adore crédulement
Sous le nom des trois Sœurs *Grand-Ville* ;
Y font toujours tout l'ornement
Des lieux que leur préſence éclaire.
Ornement, pourtant dangereux
Autant qu'il ſemble fait pour plaire ;
Et tels parmi leurs jours heureux
Comptent les jours où la Fortune
Laiſſe à leur recherche importune

* *Le Frere Pallade, Scribe du R. P. Cucufat.*

Entre-

Entrevoir ces Sœurs seulement,
Dont l'ame à soi-même ravie
Paye enfin ce leger moment
De tout le repos de sa vie.
Mais vous nous avez enlevé.
Un certain modéle achevé
De la plus aimable Jeunesse,
Aux yeux vifs & pleins de finesse,
Au tein toujours riant, fleuri
Et de ce même colori
Dont on peint le DIEU de CYTHERE.
L'enlevement pour nous fut salutaire;
On s'en plaint pourtant; en effet,
Que nous sert son départ funeste?
Guérit-il le mal qu'elle a fait?
Elle fuit, mais le trait nous reste.

Il n'est pas bien certain, encor
Que j'aille revoir L'ANGLETERRE;
Parce qu'il manque quelque accord
Entre les Gens de notre Terre,
Et ceux du Pays LONDINOIS *.
Puisse la pacifique ASTRE'E
Détourner tous Guerriers Tournois
De l'une & de l'autre Contrée;

* *De Londres.*

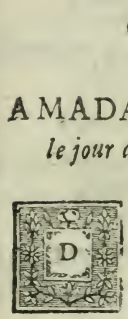
Mais

Mais si j'y vais [car le tems calme tout]
Dieu m'y donne la patience,
Dont sans pouvoir la mettre à bout,
Vous faites tant faire d'expérience
A la sage MADAME GROUT.

FABLE XIV.

OXIMENE.

A MADAME *** *en lui envoyant pour Bouquet, le jour de sa Fête, une branche de* Houx.



Dans un certain Pays (je crois que c'est la *Grece*)
Etoit une jeune Princesse
Belle, comme ces jours si rians & si doux
Que nous donne l'aimable FLORE :
Ou pour mieux la dépeindre encore,
Belle, comme ces jours qu'on passe auprès de vous:
La voir, l'aimer, étoit le même;
C'étoit le même aussi, que l'aimer & souffrir.
On faisoit plus : souvent on se laissoit mourir,
Tant sa rigueur étoit extrême.
Plus d'un ROI, plus d'un Prince, épris de ses beautés,
Périrent par ses cruautés.
L'AMOUR en gémissoit : ce Dieu l'avoit formée
Pour augmenter son Empire naissant:

(Car sa puissance, alors étoit peu renommée,)
Et l'Ingrate, au contraire, alloit le détruisant;
Pour se venger de cet outrage,
Il voulut effacer l'éclat pernicieux
Et de son tein, & de ses yeux;
Mais à l'aspect d'un si parfait ouvrage
Son courroux se désarme, il se laisse appaiser:
Lui-même il cherche à l'excuser:
J'ai, dit-il, *fait son cœur de cette meme essence,*
Dont celui de Vénus *fut autrefois formé,*
Pourquoi l'un toujours fier, & de rigueurs armé?
L'autre tendre & toujours soumis à ma puissance?
N'est-ce point que ce cœur se fût moins conservé,
Si comme l'autre il eût trouvé
Des Mars *& des* Adonis, *ardens à le poursuivre?*
Adroits à démêler ses penchans savoris,
Attentifs à flatter ses sentimens chéris,
A s'y conformer, à les suivre,
Ingénieux pour les soins engageans:
Telle Place s'est fait honneur de sa défense,
Qui la doit plus au peu d'expérience,
Aux fautes de ses assiégeans,
Qu'aux efforts de sa résistance.

Jeunes Gens, tels qu'étoient tous ceux dont sa froideur
Vient de dépeupler mon Empire,
Sont remplis, il est vrai, d'une sincére ardeur,
Autant qu'un bel objet, où le sang leur inspire;

Mais

Mais ce n'eſt point aſſez pour aſſervir un cœur
Orgueilleux & même farouche,
Un cœur impitoyable & qu'aucun ſoin ne touche :
Il faut pour s'en rendre vainqueur,
Aux plus ſincéres feux joindre l'art des maniéres.
Ainſi l'on attendrit les plus fiéres Beautés.
Des premiéres difficultés
On peut paſſer promptement aux derniéres.
Eprouvons-la nous-mêmes, enſuite nous verrons
A quoi nous la condamnerons.

Dans l'inſtant l'Amour prend une figure humaine ;
Et ſous le nom du Roi, dans la Grece inconnu,
Du fond de l'Orient venu,
Il paroît à la Cour de la belle Oximene.
(Oximene eſt le nom de la fiére Béauté
Dont je vous raconte l'hiſtoire.)
Vous auriez de la peine à croire
Dans quel état ce Roi fut préſenté
S'il pouvoit être raconté ;
Mais ce qu'on en pourroit décrire ;
Affoibliroit la verité :
En un mot il ſuffit de dire
Que juſqu'aux Marmitons, tout étoit Deïté.

L'indifferente politeſſe
Fut le rôle joué pendant les premiers jours.

Soit ;

Soit, pour mieux observer le cœur de la Princesse
Et mieux en découvrir tous les secrets détours.
Soit pour tenter si par cette conduite,
Cette inéxorable fierté
Ne pourroit point être réduite :
Car, souvent, de sa vanité,
Le cœur devient l'humble victime ;
Et telle Belle a resisté
Aux transports les plus vifs dont la tendresse anime.
Un Amant plein d'ardeur & de fidelité,
A ses soins assidus, à sa perseverance,
Que l'Orgueil à fait abbaiser
Jusques au point de le pourchasser,
Quand le dépit le fait passer
De l'*Amour à l'indifférence.*

Mais ce détour que le Dieu prend,
N'opére rien sur cette ame arrogante :
Oximene n'en est que plus indifferente,
Et ne s'aperçoit pas s'il est indifférent.
Il fallut prendre une autre route :
Se déclarer ouvertement :
Et parler sérieusement
C'eût été tout gâter, sans doute.
Il préluda par les amusemens,
Fêtes galamment ordonnées,
Chasses, *Concerts*, *Festins* charmans,
Naissoient par tout, c'étoient enchantemens.

Puis,

Puis, *Declarations* badinement tournées,
Trouvoient auſſi leur place à chaque pas;
Mais ſans effet: on ne l'écoutoit pas.
Enfin du ſérieux langage,
Le tems vint de tenter l'uſage.
Il parla pluſieurs fois, & ne reçut pour prix,
Que des dédains & des mépris.
Impatient, enfin, ou peut-être par crainte
Qu'une ſi longue & délicate feinte
Ne devînt une vérité:
(Car jouer avec la Beauté,
Eſt pour un cœur ſenſible, une choſe peu ſûre,)
Il voulut à l'extrêmité,
Pouſſer promptement l'avanture.
Une Chaſſe en fournit bien-tôt l'occaſion:
Là, de ſa troupe, OXIMENE écartée,
Et ſeule avec le DIEU reſtée,
Il parla de ſa paſſion,
D'un air ſi touchant & ſi tendre,
Qu'aux Nimphes, qu'aux Silvains attentifs à l'entendre
Il arracha des pleurs; mais il fut écouté
Différemment par OXIMENE:
Sur lui l'Orgueilleuſe promeine
Un regard farouche, irrité,
Et le quitte ſans lui répondre;
Mais le Dieu, pour mieux la confondre,
L'arrête, & contre lui tournant
D'un dard la pointe menaçante,

Si mes soins, lui dit-il, *si mon ardeur presante*,
N'ont pû jusques à maintenant
Attendrir votre ame rebelle,
Essayons si mon sang. . . A ces mots la cruelle,
D'un air content, mais inhumain,
Et d'un œil qui sembloit vouloir hâter sa main,
Le regarde, & lui dit, *Prince, de votre vie*
Vous êtes maître, & selon votre envie;
Disposez-en, je ne l'empêche pas,
Mais le Cerf aux abbois appelle ailleurs mes pas;
Laissez-moi disposer de même
D'un tems qui fuit d'une viteſſe extrême,
Et qui fuyant, enléve, & n'a jamais rendu
Le plaisir que l'on a perdu.

Alors, AMOUR, d'un ton épouventable,
Et prenant tout le poids de sa divinité,
C'est trop loin, lui dit-il, *pouſſer la cruauté.*
Perds, Orgueilleuſe, perds la fatale beauté,
Par qui tu fus si redoutable.

Il dit, & d'un *Houx* * épineux;
Elle prend à l'instant la figure nouvelle.
Veut-elle fuir? par d'invincibles nœuds;
La Terre la retient. Veut-elle
Au Dieu vengeur tendre un bras repentant?

C'eſt

* *C'eſt un Arbriſſeau dont les feuilles ſont hériſſées de pointes très-piquantes.*

C'eſt une Branche qu'elle tend,
Et dont elle eſt effrayée elle-même.
Veut-elle enfin, dans ſa douleur extrême,
Tourner ſes regards vers les Cieux?
Par ſes cris douloureux implorer leur clémence?
A peine ſa plainte commence,
Qu'une écorce lui couvre la bouche & les yeux.
Pour filer un ſort ſi funeſte,
Les Parques à regret font mouvoir leurs Fuſeaux;
Les Nimphes, les Silvains qu'en ſon Tronc elle atteſte,
D'Horreur ſe cachent ſous les Eaux.
Et juſqu'aux innocens oiſeaux,
Tout la fuit, & tout la déteſte.

O! Vous, que L'Amour fit exprès,
Pour étendre par tout le pouvoir de ſes Armes,
Vous, de qui les aimables charmes
Fourniſſent à ce Dieu les plus dangereux traits.
Recevez de ſa main l'hommage ſalutaire
De ce Bouquet miſtérieux;
L'Hiſtoire d'Oximene expoſée à vos yeux,
Vous en éclaircit le miſtére.
L'Amour avec ſoin vous orna
Des mêmes traits, des mêmes graces;
Qu'à cette Princeſſe il donna;
Il craint que marchant ſur ſes traces....

La fin de cette Piéce ne ſe trouve point ſur l'Original.

EPITRE XIX.

A MONSIEUR***.

Sur son Mariage.

EN beaux Draps blancs, on dit qu'allez vous mettre,
Avec *Tendron* qui pourroit se promettre
De remporter, tout d'une voix, le Prix
De la beauté, sur la belle CYPRIS,
Si, se vouloit avec elle commettre.

Que vos désirs vont être satisfaits!
Que de torrens de plaisir & de flâme,
Le tendre Himen va verser dans vos ames;
Mais, sagement, usez de ses bienfaits:
En abuser, entraîne des disgraces,
N'épuisez point, dans le rapide cours
Des premiers tems, le trésor de ses graces:
Corps de reserve est d'utile secours.

Des jours heureux l'un de l'autre vont naître;
Et vous offrir mêmes ravissemens,

Que les derniers se fassent reconnoître
Freres jumeaux de vos premiers momens.
Egalement le monde blâme un homme
Qui vit avec trop de frugalité,
Ou qui s'abîme en prodigalité,
Et ne fait cas que du juste œconôme.
De celui-là qui du sage besoin:
(Car ne doutez que *besoin* ne soit sage)
Entend la voix, & ferme le passage
A tout desir qu'enfante un autre soin;
Et qui, prudent, au jour present se livre.
Sans oublier qu'un autre doit le suivre.
Songez, enfin, qu'en un brûlant été,
Si le chasseur haletant, agité,
En son chemin rencontre une fontaine,
Roulant ses eaux sur un sable argenté,
En s'y faisant une route incertaine,
Avec ardeur il y porte ses pas,
Suivant sa soif, puise & s'y desaltere;
Que par fois, même, il réitere;
Mais qu'il ne s'y suffoque pas.

EPITRE XX.

A MADEMOISELLE ***,

Sur son Mariage.

L'Etat de fille est imparfait,
Et parfaite comme vous êtes,
Cet état n'est point votre fait.
Vous le quittez, & les requêtes
D'Amour, ont enfin leur effet;
Et c'est à vous d'autant mieux fait,
Que l'Amour, parmi ses Conquêtes;
Vous compte, dit-on, & qu'il a
Grande part en ce traité-là.
De Myrthes couronnons nos têtes,
Chantons l'Himen, chantons l'Amour,
Pour l'un & l'autre tour-à-tour,
Formons les plus galantes Fêtes.
Déja l'Amour, pour annoncer
Votre arrivée en son Empire,
S'empresse de vous devancer;
Déja, ses ardeurs il inspire
Par le seul récit des attraits,
Dont lui-même il vous a pourvûe;
Mais de ses plus brillans Portraits,
On n'admirera plus les traits,

Du

Du moment qu'on vous aura vûe.
Cependant, du chant conjugal
J'entens les ſons, la pompe avance,
Les plaiſirs, d'un pas inégal
ſuivent l'Himen, qui les devance.
Vous même, après eux, vous partez;
Beauté ſans art, tendre jeuneſſe,
Graces aux yeux pleins de fineſſe,
Dont toujours vous vous écartez,
Marchent & vont à vos côtez.
Mais, chemin faiſant, écoutez
Un conſeil, nullement auſtére,
Qui, dans les ſoins embarraſſés
De l'état que vous embraſſez,
Pourra vous être ſalutaire.
Il eſt un Dieu, c'eſt le MISTERE;
Qui, de ce ſéjour indiſcret
Où l'on ne garde aucun ſecret
Sur tout ce que l'on devroit taire,
S'eſt banni depuis quelque tems.
Avec lui, *plaiſirs véritables*,
Plaiſirs tendres, *Plaiſirs* conſtans,
Quittent indignés, mécontens,
Ces lieux, pour eux ſi ſouhaitables,
Et n'ont en leur place, laiſſé
Que *Coquetterie effrontée*,
En deniers comptans, achetée
Qu'*Ennui*, que *dégoût haraſſé*.

Or ce que l'on nomme *Innocence*
Et *Sageſſe*, n'eſt bien ſouvent,
Que ce MISTERE décevant
Que ſous ces beaux noms, on encenſe.
Que, par vous, il ſoit rappellé :
Se fût-il aux Cieux, exilé,
Il revient dès qu'on le rappelle.
Pour lui dreſſez une Chapelle ;
Vous verrez d'abord, les *Plaiſirs*,
Suivant le cours de vos déſirs,
En occuper le Sanctuaire.
N'employez point de Sanctuaire
Pour repreſenter en ce lieu
L'éfigie obſcure du Dieu :
Il ne faut pas qu'on le connoiſſe ;
Et le ſort veut qu'il diſparoiſſe
Dès le moment qu'il eſt connu.
Mais ſous un air ſimple, ingénu ;
Cachez, juſqu'au dehors du Temple :
Qu'un autre, avec vous, ſeulement,
En ſoit témoin, & le contemple.
Aux Ombres de ce Dieu charmant
Donnez par tout les preſcéances,
Que tous vos pas enſoient voilés.
Sacrifiez aux *Bienſcéances*,
Aux *Vertus*, ſi vous le voulez.

Fin du Suplément du Tome I.

TABLE

TABLE

Des Piéces contenues au Suplément du Tome I.

LES HOMMAGES.

FABLE. *A Mr. le Duc* D'ORLEANS *Régent, en lui préſentant le Recueil de ſes Poëſies & de ſes Chanſons*, 1715. page 7.

PARODIES BACHIQUES.

PARODIES BACHIQUES. Air, *de l'Opera de* Cadmus. 16
Rondeau. *Gavote de même.* 17
Air *de Violon, dans le Prologue de l'Opéra* d'Alceſte. ibid
Rondeau. *De la Grote* de Verſailles; *Ou ſur l'Air.* Tout céde à vos doux appas, Princeſſe. 18
Premier Rondeau. *Du Prologue* d'Atys. 19
Air. *De l'Opéra d'Iſis.* Acte 3. 20
Menuet. *Du même Opéra:* ou *ſur l'Air*: Je vous plains Coquettes de Paris. ibid.
Ouverture. *De l'Opéra de Proſerpine.* 21
Pour Mrs. L'EMPEREUR & VERGIER, *Commiſſaires de la Marine, qui paſſoient de* Dunkerque à Calais, *dans le tems que les Anglois bombardoient cette derniere Place en* 1695. *Sur l'Air du Duo de la Victoire & de la Paix.* Le Vainqueur eſt comblé de Gloire, &c. *Prologue du même Opéra.* 23
Air. *Du même Opéra.* 24
Menuet *ſuivant.* 25
Menuet. *Du même Opéra. Après le premier Air des Plaiſirs.* ibid.
Air des Guerrieres. Du même Opéra. 26
Air de l'Opéra de Phaëton. *Mrche du Palais du Soleil.* ibid.

Premier Menuet de Roland. *Prologue.* 27
Air du même Prologue. Que la guerre eſt effroyable, &c. ibid.
Du même. *Acte* 4. *Air danſant, qui précéde le Chœur.* Voici la charmante Retraite, &c. 28
Du même. *Second Air danſant, de la Suite de la Haine. Sur les Révolutions d'Angleterre, en* 1692. 29
Bourée de Zéphire & Flore. *Prologue.* 30
Air. *Danſant de* Thétis & Pelée. *Prologue.* ibid.
Loure. *Du même* 31
Sarabande d'Iſé. 32
Rondeau. *De Mademoiſelle Maupin.* Ou *prend ma Philis, prend ton Verre*, &c. 33

PARODIES TENDRES.

PARODIES TENDRES. *Air de* l'Idile de Sceaux 34
Air de l'Opéra d'Aſtrée. ibid.
Rondeau des Fêtes de Thalie, *Ou ſur l'Air.* Pour Directeur d'or-en-avant. 35
Rondeau, *de l'Opéra de* Thélemaque. *Prologue.* Scéne II. 36
Sur le même Air. 38

PARODIES TENDRES.

Dont les Airs ne ſont point dans les Opéra.

MENUET *de Martin.* 39
Sarabande. *De Lorenzani.* ibid.
Gavote. *Du même.* 40
Sarabande. *Du même.* 41
Sarabande *de Favre.* ibid.
Rondeau *Anglois.* 42
Gavote *Angloiſe.* ibid.
Menuet *Anglois.* 43
Menuet. 44
Menuet *de Poiton.* ibid.

CHAN-

CHANSONNETTES

CHANSONNETTES. *Gavote.* 45
Sur *l'Air. L'autre jour ma Cloris*, &c. 46
Autre. 47
Autre. *Sur l'Air du Triolet.* 48
Autre. *Pour Madame la C**. D*.* ibid.
Autre. 49
Sur *l'AIR du Cap de Bonne Espérance, je suis parti ce matin*, &c. 50
Sur *l'Air* de Joconde. 51
Sur *le même AIR, pour Mlle. de la* MOTHE, *déguisée en* Diane. 52
Sarabande *ancienne, qui se joue sur la Guitare.* 53
Vau-de-Ville. 55
Vau-de-Ville. 56
Autre. 57
Sur *le même AIR.* 58
Vau-de-Ville. ibid.
Menuet. *Vau-de-Ville.* 59
Autre ; *sur l'Air. Sçavez-vous bien, Beauté cruelle*, &c. *A Madame de* FONTAINE. 60
Pour *la même.* Sur l'Air. *Ma raison s'en va bon train.* &c. 61

LETTRES EN CHANSONS.

LETTRE I. *Sur l'Air : On n'aime point dans nos Forêts*, &c. 63
Sur l'AIR, *O beaux Jardins*, &c. ibid.
Sur l'Air *de Joconde.* 64
Sur l'Air. *La Bergere qui m'engage*, &c. ibid.
Sur l'Air. *de Joconde.* 66
Sur l'Air. *O beaux Jardins*, &c. ibid.
Lettre II. *A Mademoiselle* D'ARAIS. Sur l'Air *de Landeriri.* 67
Lettre III. *A Madame* D'HERVART. 1688. de Londres. Sur l'AIR. *O beaux Jardins*, &c. 70
AIR. *Petite Vieille suranée*, &c. ibid.

AIR. *Mais ce n'eſt plus la Mode en France*, &c. 71
AIR. *On n'aime point dans nos Forêts*, &c. ibid.
AIR. *Tout cela m'eſt indifférent*, &c. 72
Lettre IV. *A la même*; *de Londres.* 73
Lettre V. *A la même De Breſt.* 1690. Sur l'AIR, de *Jean de Vert.* 76
Lettre VI. *Sur le même* AIR. *A Madame D*. qui l'avoit prié de faire recevoir ſa Vaiſelle d'Argent à la Monnoye.* 1693. 81
Lettre VII. *Sur le même AIR.* 84
Critique *de l'Opéra d'Ænée & Lavinie. Sur l'AIR*, Réveillez-vous belle endormie. 86
Sur l'Air *de Joconde.* 92

EPITRES ET FABLES

EPITRE I. *A Mr. le Duc* D'AREMBERG, *en lui envoyant le Recueil de ſes Parodies.* 93
Fable I. *Le Rameau d'Or.* 97
Epitre II. *A Mlles de* LUBERT. *Sur le même ſujet.* 104
Fable II. *Le Défi.* 106
Epitre III. *A Mr. ***. Sur le même ſujet.* 111
Fable III. *La Fauvette.* 112
Fable IV. *Les Gorgonnes à Mesdemoiſelles de* GIVRI. *Sur le même ſujet.* 115
Fable V. *Le Ruiſſelet, à Mr. ***. Sur le même ſujet.* 121
Epitre IV. *A Madame des* ARENNES. *Sur le même ſujet.* 125
Fable VI. *L'Amour diſtrait.* 128
Epitre V. *A Mgr. le Duc de* NOAILLES. *Sur le même ſujet.* 132
Fable VII. *Les deux Orateurs.* 134
Epitre VI. *A Madame & Mademoiſelle de* FONTAINE. *Sur le même ſujet.* 138
Fable VIII. *Les deux Rivales.* 140
Epitre VII. *A Mr. le Duc* D'ALBERT. *Sur le même ſujet.* 144
Fable IX. *La Nimphe ennuyée de vivre* 146

Epitre VIII. *A Madame ***. Sur le même sujet.* 152
Fable X. *La vieille Tourterelle.* 154
Epitre IX. *A Madame la Marquise de* PRYE. 1719. *Sur le même sujet.* 160
Fable XI. *Les trois Mépriſes.* 166
Epitre X. *A Madame de* St. SULPICE. *Sur le même sujet.* 175
Fable XII. *Les Murs.* 178
Epitre XI. *A Mr. le Prince de* CARIGNAN. *Sur le même sujet.* 184
Fable XII. *Le Lion mourant.* 185
Epitre XII. *A Mr. le Chevalier de **.* 196
Epitre III. *A Mr le Duc* D'AUMONT. 1706. 199
Epitre XIV. *A Mr....* 203
Epitre XV. *Pour Mr. l'Abbé de Gouvernet, à Mr. le Cardinal de* NOUAILLES. *En envoyant à* SON EMINENCE *une Néceſſaire pour Chocolat.* 210
Epitre XVI. *A. S. A. R. Mgr le Duc* D'ORLEANS, *Régent.* 1720. 213
Epitre XVII. *A Madame de* St. SULPICE. 216
Conte. *Le Flux & le Reflux.* 218
Lettre *de Mr le Comte de* PONTCHARTRAIN, *à Mr.* VERGIER. *De Verſailles, le* 11. *Septembre.* 1694. 224
Lettre *de Mr. le Duc* D'AUMONT *à Mr.* VERGIER. *A Paris ce* 8. *Décembre* 1712. 226
Lettre *de Mr. le Duc de* NOAILLES *à Mr.* VERGIER, *au ſujet de l'Epitre précedente. A Paris ce* 6. *Mars* 1717. 228
Epitre XVII. *A Mr.* GROULT, *Procureur du Roi de l'Amirauté de* St. MALO, *en lui envoyant un Sermon prêché en Catalan dans une Ville de Catalogne, par un Capucin.* 230
Fable XIV. *Oximene. A Madame ***. en lui envoyant pour Bouquet, le jour de ſa Fête, une Branche de* Houx. 235
Epitre XIX. *A Mr ***. Sur ſon Mariage.* 242
Epitre XX. *A Mademoiſelle ***. Sur ſon Mariage.* 244

Fin de la Table du Suplément du Tome I.